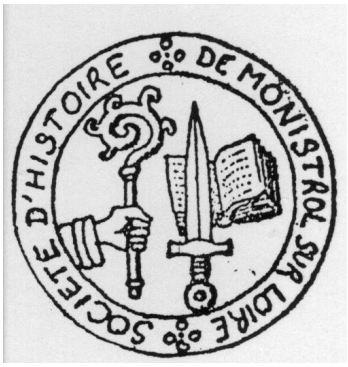


"AD UTRUMQUE PARATUS"

shmonistrol.com

Chroniques Monistroliennes

ISSN 0761-7011

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE MONISTROL SUR LOIRE
ASSOCIATION LOI 1901 FONDÉE EN 1983. SIÈGE SOCIAL 1bis, RUE JEANNE D'ARC 43120 MONISTROL SUR LOIRE
Directeurs de la publication : Madeleine MORET et Christian LAURANSON-ROSAZ

N° 46 — 2013-2014 — 18 euros

Numéro spécial

Il y a 100 ans… 1914

160 Pages

Le Mot de la Présidente *Madeleine Moret* 2

Monistrol en 14-18 / *Rappels chronologiques* *† Philippe Moret* 3
1914, la dentelle victime de guerre " 9

Carnets de guerre monistroliens 15
Christiane Petit, Mireille Sauvanet, Madeleine Moret, Christian Lauranson

La force des silences : le journal de route d'un fantassin de 14 16
Le carnet de guerre de Jean Fournel 23
Le carnet de François-Marius Rosaz 34
Chansons de poilus : *le Clairon* 89
Petit lexique 95
Dans la fournaise de Verdun. *La lettre de Vital Damon* 98

Le disparu retrouvé (Emmanuel Bouchacourt) *Madeleine Moret* 105
Les prisonniers alsaciens-lorrains à Monistrol *Claude Garnier* 131
Le caporal Royer : une "*gueule cassée*" *M. Moret et Chr. Lauranson* 138
Aux anciens élèves morts pour la France *Chr. Lauranson-Rosaz et † Ph. Moret* 147
Une touchante cérémonie à Monistrol *(à propos du monument aux morts)* 155

Le mot de la Présidente





Le 1er août 1914, avec l'ordre de mobilisation générale, Monistrol-sur-Loire, comme toutes les communes de France, entre au même instant, de la même façon, avec les mêmes objectifs dans une guerre nationale.

L'histoire de la guerre de 14 est une histoire nationale mais elle est aussi un composé d'histoires (avec un ***s***) et de drames individuels.

Aussi l'histoire locale nous permet-elle de mettre la lumière sur des expériences qui nous sont proches, liées à nos familles.

Ici justement, nous mettons la lumière sur des offensives meurtrières, sur la guerre des tranchées, sur le sort des blessés, sur la vie des prisonniers, qui ont fait du soldat, enfant du pays, l'acteur essentiel… cela dans un conflit qui devient au cours des mois une guerre mondiale.

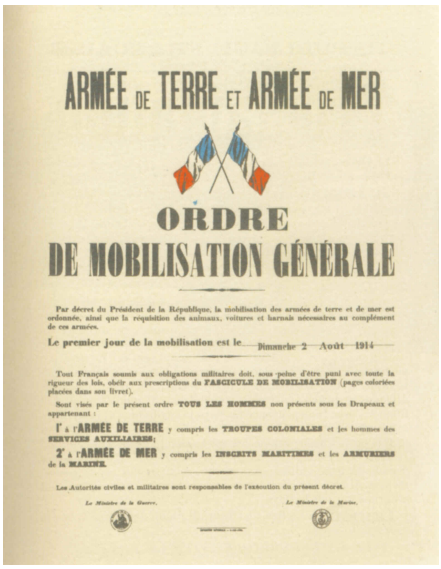
Grâce à ces évocations, nous rendons hommage à nos poilus qui ont connu « *cet infernal déchaînement de fureur et d'horreur qui a dépassé tout ce que l'imagination a jamais pu concevoir* ».

Madeleine Moret
Présidente de la Société d'histoire de Monistrol

Nota : ce numéro est constitué de documents totalement inédits et des anciens articles consacrés à la Guerre, déjà publiés dans les *Chroniques monistroliennes.*

Monistrol en 14-18
Rappels chronologiques

Dans les Chroniques n° 35 (2000), *Monistrol 20ème siècle*, Philippe Moret avait dressé une petite chronologie d'un siècle à Monistrol… Vu son utilité pour ce numéro, nous la reproduisons intégralement pour la période de 1914 à 1918 et de l'immédiat après-guerre, de 1919 à 1921.


ARMÉE DE TERRE ET ARMÉE DE MER

ORDRE
DE MOBILISATION GÉNÉRALE

Par décret du Président de la République, la mobilisation des armées de terre et de mer est ordonnée, ainsi que la réquisition des animaux, voitures et harnais nécessaires au complément de ces armées.

Le premier jour de la mobilisation est le Dimanche 2 Août 1914

Tout Français soumis aux obligations militaires doit, sous peine d'être puni avec toute la rigueur des lois, obéir aux prescriptions du FASCICULE DE MOBILISATION (pages colorées placées dans son livret).

Sont visés par le présent ordre TOUS LES HOMMES non présents sous les Drapeaux et appartenant :

1° à l'ARMÉE DE TERRE ; compris les TROUPES COLONIALES et les hommes des SERVICES AUXILIAIRES;

2° à l'ARMÉE DE MER ; compris les INSCRITS MARITIMES et les ARMURIERS de la MARINE.

Les Autorités civiles et militaires sont responsables de l'exécution du présent décret.

Le Ministre de la Guerre. Le Ministre de la Marine.



L'AFFICHE DE LA MOBILISATION GÉNÉRALE ET LE DÉPART DES TROUPES, DANS L'ALLÉGRESSE …

1914

Elections législatives : Edouard Néron ne se représente pas. Son cousin Emile Néron-Bancel reprend le flambeau, mais il est battu. Sauf à Monistrol, l'électorat de droite a massivement voté Malartre. La gauche conquiert le siège à la faveur du désarroi.

Au premier tour (26 avril) :

	Arrondissement	Monistrol
Joubert	6.539	92
Malartre	8.309	247
Néron-Bancel	3.764	409
Delobre	1.188	327

Au second tour (10 mai), Joubert, radical-socialiste, est élu.

30 juin. La nouvelle chambre est plus à gauche que la précédente. Le cabinet Viviani relance la politique anticléricale. Un décret supprime les dernières écoles congréganistes encore ouvertes : ne reste plus en Haute-Loire que celle des sœurs de Saint-Joseph de Monistrol. Quelques semaines plus tard, pour cause de guerre et au nom de l'Union sacrée, la fermeture sera suspendue, d'autant plus que la construction du Groupe scolaire, faute d'ouvriers, est remise à de meilleurs jours. Mais les sœurs devront elles aussi se « séculariser ».

Août. C'est la guerre.

La mobilisation porte un coup à l'activité locale. Martouret est passé de 380 ouvriers à 180, mais l'usine fonctionne grâce à une commande de crampons pour fers à cheval. Les usines Faure-Sommet, Maurin et Guillaumond, la Coopérative de limes ont dû fermer. La dentelle est totalement arrêtée. Beaucoup des 700 métiers de passementiers sont arrêtés.

Jean Faure, jeune patron de l'usine Faure-Sommet, est tué au combat de Sailly-sur-la-Lys, le 15 octobre : la fermeture de l'usine devient définitive.



ALBERT HERTIER, « LE DÉPART DES POILUS, AOÛT 1914. HALL DES DÉPARTS DE LA GARE DE PARIS-EST

1er novembre. Dans une « touchante cérémonie », une concession à perpétuité est réservée par la municipalité au cimetière, de façon à évoquer les noms et le souvenir des Monistroliens tombés au champ d'honneur et dont le corps ne peut être rapatrié. Ils sont déjà nombreux – une vingtaine. Edouard Néron, maire, a eu cette idée originale, qui explique que Monistrol soit une des rares communes de quelque importance dont le monument aux morts soit dans le cimetière, et non sur une place publique.

Après cinq mois de guerre, 38 monistroliens sont déjà tombés.

1915

L'année la plus meurtrière : 50 morts au champ d'honneur.

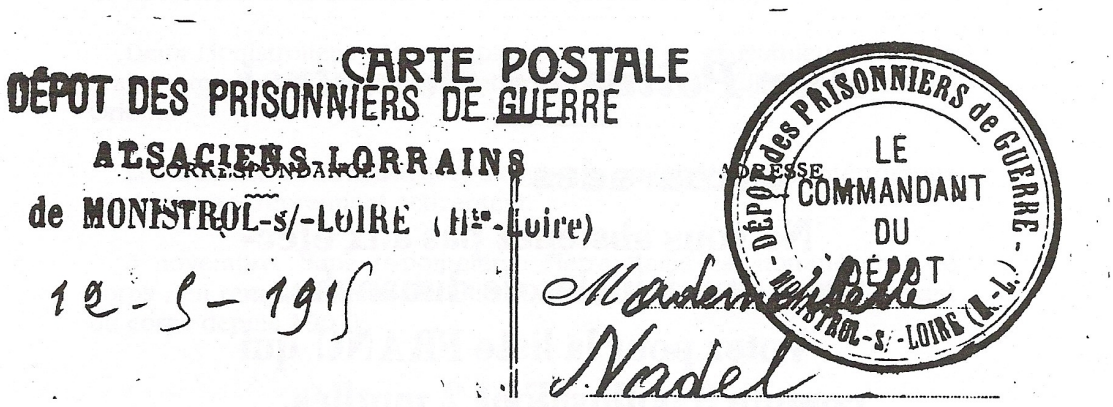
16 mars. Mort du curé Sabatier (né en 1840 au Puy) et curé de Monistrol depuis 1889. On lui doit le transfert de la cure, la rénovation de l'église (les deux autels de marbre), le calvaire.

L'abbé Manet, né à Yssingeaux en 1864, lui succède.

4 avril. Sur la demande instante des autorités militaires, la commune met à leur disposition les bâtiments de l'ex Petit Séminaire, afin d'y installer un « dépôt de prisonniers alsaciens-lorrains »[4]. Ce sera l'un des trois dépôts de ce genre en France (les deux autres, à Saint-Rambert-sur-Loire, tout près, et à Lourdes).

La mairie déménage donc une nouvelle fois, et s'installe dans un petit bâtiment attenant à la chapelle du Petit Séminaire, qui servait autrefois d'infirmerie et de logement pour les sœurs chargées de la sacristie (sur le site de cette maison, démolie en 1937, sera construite après la seconde guerre la maison Doutriaux).

Automne. Le lieutenant Fonlupt-Esperaber est nommé commandant du Dépôt des Alsaciens-Lorrains. En régime de croisière, 800 à 1.000 Alsaciens-Lorrains relèvent du Dépôt. La plupart sont dispersés dans les fermes des environs (pas seulement sur la commune) ; leurs employeurs doivent les transporter, les loger et les nourrir, et verser une indemnité d'1,30 fr., dont 40 centimes sont reversés au travailleur comme argent de poche. En 1916, le Dépôt a pu fournir 31.900 journées de travail.



Les tampons du Dépôt, sur une carte postale envoyée par un Alsacien-Lorrain

1916

L'année de Verdun et de la Somme : 37 morts au champ d'honneur.

1917

20 morts au champ d'honneur.

Guillaume Martouret prend la direction de l'usine.

1918

11 novembre. Fête de saint Martin, patron de l'infanterie. C'est l'armistice et la victoire. Avec les 31 morts de l'année et les 6 qui mourront encore sur leur lit d'hôpital, cela fait 184 enfants de Monistrol qui ont donné leur vie pour la France.

1919

10 mars. Le dépôt des Alsaciens-Lorrains est définitivement fermé. On estime qu'il a vu passer en trois ans plus de 4.000 prisonniers.

La commune retrouve la jouissance des bâtiments du Petit-Séminaire. La municipalité s'estime incapable de remettre les locaux en état « après le passage de la troupe » et entame une procédure de vente, mais un arrêt du Conseil d'Etat l'en empêche. De mauvais gré, la mairie et la justice de paix s'installent dans le bâtiment.

Novembre. Elections législatives, au scrutin de liste départemental : Edouard Néron est élu. Sa liste de centre droit obtient un tiers des suffrages sur le département, et 54% dans l'arrondissement.

14 novembre. Après les élections municipales, Pierre Franc, long-temps premier adjoint d'Edouard Néron, est élu maire, succédant à Edouard Néron, qui ne réside plus habituellement à Monistrol (quand il y vient, il descend chez les Cuerq, au Grand Chemin) .

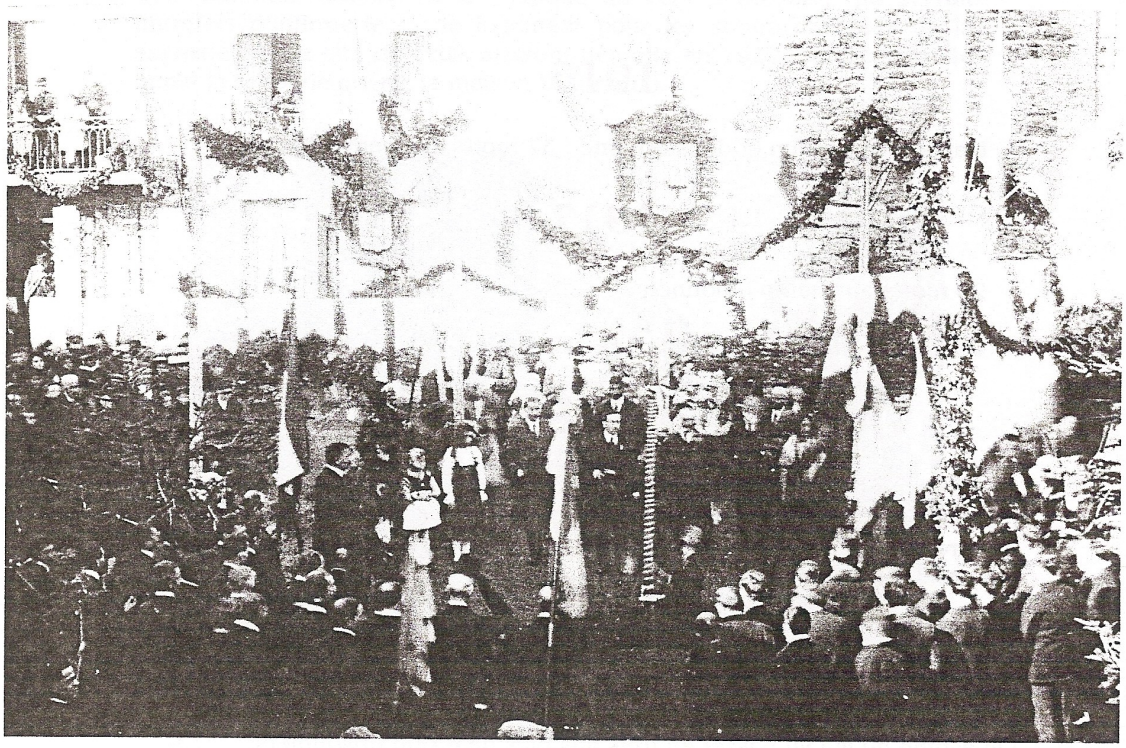
Aux Poilus de Monistrol

Camarades !

Ne vous abstenez pas aux élections municipales de dimanche.

Votez pour la liste FRANC qui compte 9 poilus dont 2 mutilés.

Un groupe de Poilus



11 novembre 1920. Tout Monistrol est réuni autour du trou où l'on plante le sycomore qui devient ainsi l'« arbre de la Victoire », octogénaire aujourd'hui.

1920

11 novembre. Un « arbre de la Victoire » est solennellement planté, sur l'emplacement de l'ancienne mairie (démolie en 1913). C'est un sycomore, que l'on a promené dans tous les quartiers du bourg, sur un char conduit par Eugène Crouzet (qui achètera en 1922 l'hôtel du Carrefour), en uniforme bleu horizon. La place prend le nom de place de la Victoire. Il en coûtera 700 francs. (photo ci-contre).

Deux Monistroliens (Jean Duplain, de Foletier, et Mathieu Ollier, de Prailes) tombent dans les opérations militaires de Cilicie, au Proche-Orient.

Les travaux de construction du groupe scolaire public, interrompus par la guerre, reprennent activement.

3 novembre. Sapeurs-pompiers : Pierre Mallet est nommé chef de corps , en remplacement de Julien Deléage (Mallet était sous-lieutenant du corps depuis 1901).

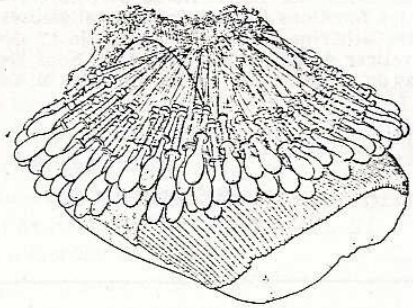
1921

Le recensement, le premier après la grande guerre, établit la population de Monistrol à 4.290.

12 juin. Inauguration du monument aux morts. Mgr Laynaud, enfant de la Haute-Loire, évêque d'Alger, célèbre la messe sur le perron du château, et vient bénir le monument et conduire la prière pour les morts de la guerre.

1914 : la dentelle victime de guerre

† Philippe MORET

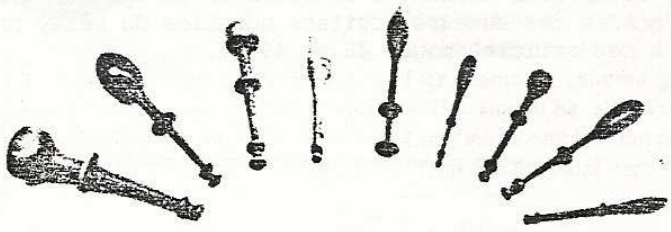


La guerre qui commence le 4 août 1914 devait bientôt s'achever. C'était l'avis général. Aussi toutes les forces vives du pays furent-elles, sans exception, "mobilisées" - sans égard non plus aux conséquences économiques. D'innombrables activités s'arrêtèrent du jour au lendemain, faute de bras et faute de cadres. L'"arrière" fut ainsi, dans les premiers moments, aussi éprouvé que l'avant. Nous en aurons une idée pour Monistrol à travers le document que nous publions ici - et qui nous a été aimablement communiqué par M. Auguste Rivet.

C'est une lettre du maire, Edouard Néron, au sous-préfet, une demande de secours exceptionnels pour des familles ou des personnes que ce chômage technique extraordinaire a jeté dans une "situation nécessiteuse". Elle fut adressée quelques jours après que le maire eut exposé les faits devant le conseil municipal, réuni au début de novembre. Pourtant, dès le 30 août, le conseil avait pris la mesure du drame. Il avait décidé une souscription publique et voté un crédit spécial de 1000 francs. La souscription avait doublé cette mise, mais il fallait constater, deux mois et demi après, que cela ne suffirait pas: 150 personnes étaient touchées. Cela faisait 13 francs par personne, une semaine de paie d'un passementier...

Le secteur le plus touché est le textile,- passementerie et surtout dentelle. Dans la quincaillerie, certains non mobilisés avaient pu remplacer les ouvriers mobilisés de la Loire, où les industries de mécanique s'étaient rapidement reconverties dans les fabrications de guerre. Le plus frappant est sans doute le fait que la dentelle - activité exclusivement féminine - ait stoppé net, ses circuits commerciaux et ses débouchés ayant d'un coup disparu.

A la lettre était jointe en annexe une liste nominative que nous ne publions pas, mais dont nous avons essayé d'extraire quelques indications de portée générale.



" Monsieur le Sous-Préfet,

Indépendamment de l'agriculture, trois industries principales existent et sont florissantes, en temps normal, dans la Commune de Monistrol-sur-Loire: 1°) la quincaillerie (serrures, limes, pommelles, pièces détachées d'armurerie): 2°) le ruban; 3°) la dentelle.

Je vais examiner rapidement quelles sont, pour chacune de ces trois industries, les conséquences de la guerre.

I. Quincaillerie

Elle occupe les usines suivantes: Martouret, Faure-Sommet, Maurin et Guillaumond, la Coopérative de fabrication de limes.

1°) Usine Martouret. Normalement, cette usine emploie environ 380 ouvriers (hommes, femmes, jeunes ouvriers); son effectif total est réduit à 180 personnes, sur lesquelles elle continue à fonctionner, M. Martouret ayant obtenu du ministère de la guerre la fabrication d'un lot important de crampons pour les fers à chevaux. Le maintien en marche de cette usine est un bonheur pour la population ouvrière de Monistrol, et du quartier du Monteil en particulier.

2°) Usine Faure-Sommet. Cette usine a été arrêtée un mois environ après la déclaration de guerre; elle emploie, en temps ordinaire, environ trente ouvriers. Un certain nombre de ceux qui n'ont pas été mobilisés ont pu se faire embaucher dans les usines métallurgiques de la Loire. En ce moment 5 familles d'ouvriers, dépendant de cette usine, sont en chômage depuis fin août. Leur situation est malheureuse (l'énumération nominative de ces familles est donnée dans l'annexe de la présente note § 1).

3°) Usine Maurin et Guillaumond. La marche de cette usine a été arrêtée vers le 30 août; en temps habituel elle occupe 15 ouvriers; quelque-uns des non-mobilisés ont trouvé du travail dans les usines métallurgiques de la Loire; la liste des chômeurs demeurant à ce moment à Monistrol vous est donnée dans la note ci-jointe § II.

4°) Coopérative de limes. Les ouvriers de cette entreprise sont mobilisés ou se sont embauchés dans la Loire.

II. Rubans

Il existe dans la Commune de Monistrol environ 700 métiers. Beaucoup de passementiers ont été mobilisés; ceux d'entre eux qui ont laissé leur famille dans une situation nécessiteuse touchent, en général, les indemnités fixées par la loi pour les soutiens de famille; cependant, il en est qui n'ont pu obtenir satisfaction; il en est d'autres qui ne réunissent pas les conditions prévues par la loi du 5 août 1914 pour bénéficier de ses dispositions. La liste des passementiers appartenant à ces deux dernières catégories est donnée dans l'annexe § 3.

III. La dentelle

L'industrie de la dentelle est totalement arrêtée depuis le commencement d'août. Ce chômage complet affecte un grand nombre de personnes (plus spécialement de veuves ou de personnes âgées) qui voient disparaître

le plus clair de leurs ressources et qui se trouvent dans l'impossibilité absolue de s'employer, soit ici soit ailleurs, à une autre besogne. Au § 4 de l'annexe est donnée la liste des chômeurs.

Conclusions

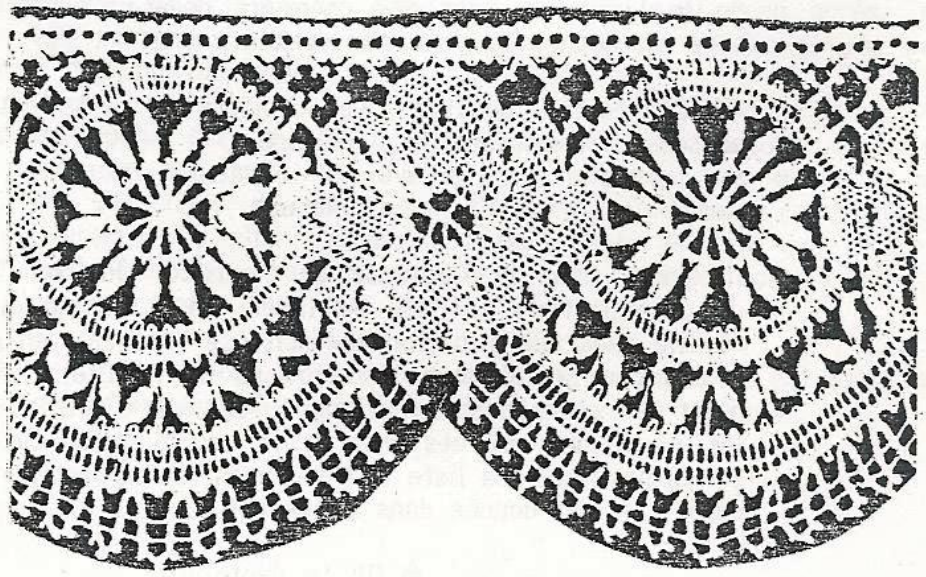
Il résulte de l'examen de cette annexe, qui a été établie avec tout le soin possible, qu'un grand nombre de personnes sont actuellement en chômage dans la Commune de Monistrol, au seuil de l'hiver, qui dans nos régions est toujours rude, et, sans doute, pour plusieurs mois encore.

Les ressources de l'Hospice et du Bureau de bienfaisance suffisent à peine à secourir efficacement les indigents de la Commune. Pour alléger, dans la mesure du possible, ces infortunes nouvelles, le conseil municipal a décidé d'ouvrir une souscription qui a produit, à cette heure, y compris les 1000 fr. votés par le conseil et inscrits au budget additionnel de 1914, environ 2000 francs. Cette somme est, évidemment, absolument insuffisante pour venir en aide, d'une manière appréciable, aux victimes de ce chômage. J'ai donc l'honneur de vous prier, Monsieur le Sous-Préfet, de vouloir bien solliciter de M. le Préfet, et d'obtenir de sa bienveillance, une allocation aussi importante que possible, sur les fonds du Département, en faveur de la Commune de Monistrol-sur-Loire.

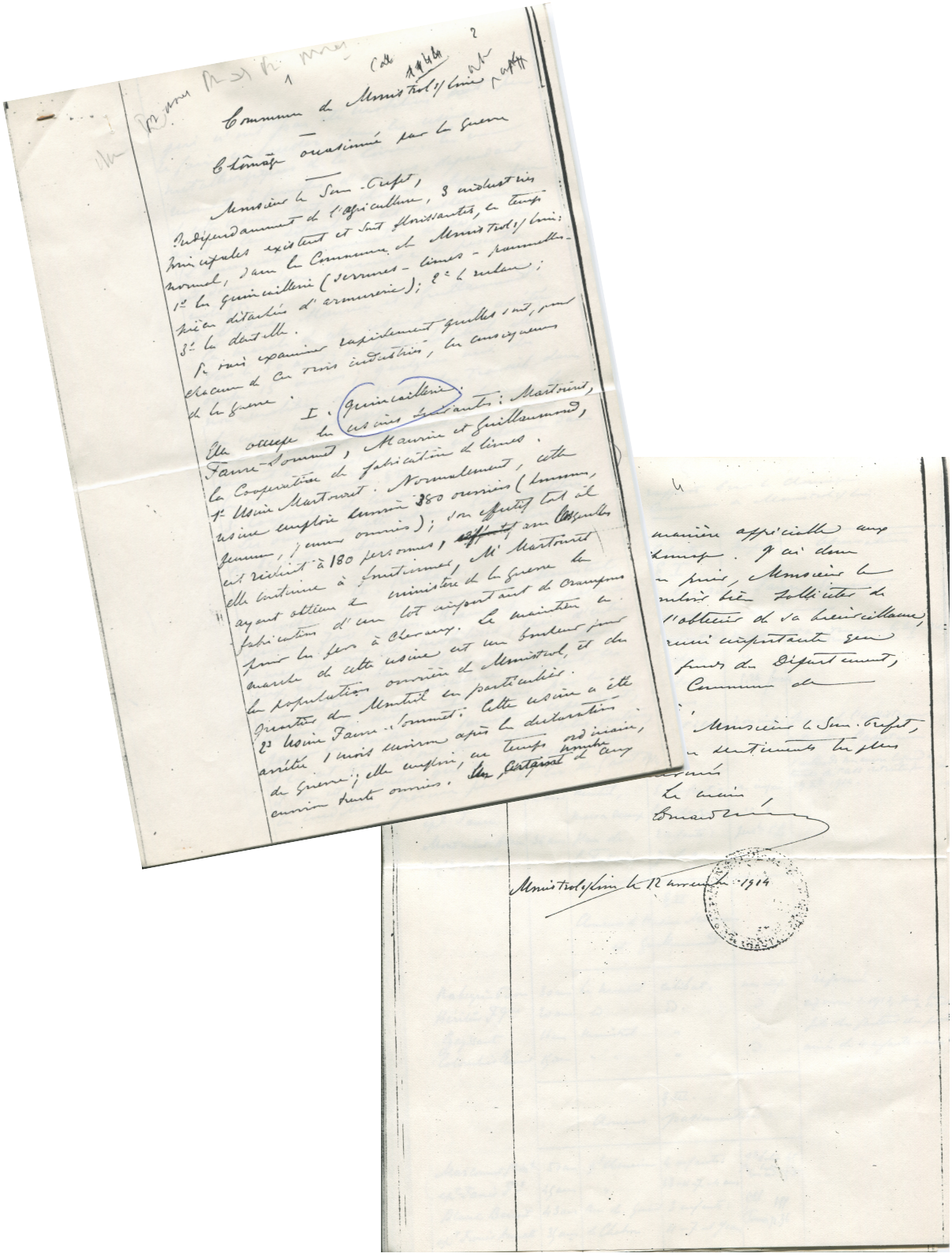
Veuillez agréer, Monsieur le Sous-Préfet, l'assurance de mes sentiments les plus empressés et dévoués.

Le Maire
Edouard Néron

Monistrol-sur-Loire, le 12 novembre 1914. "



La lettre au préfet du sénateur Edouard Néron :



Les annexes sont des listes de noms. Pour chaque personne, on précise l'âge, les enfants à charge, le lieu de résidence dans la commune et la non imposition ou le montant de la contribution, et le cas échéant tel ou tel renseignement utile sur l'attribution d'autres secours.

A l'usine Faure-Sommet, on compte huit chômeurs: deux veufs et trois couples, presque tous relativement âgés, entre 40 et 72 ans. Presque tous aussi habitent le Monteil.

A l'usine Maurin et Guillaumond, trois chômeurs, tous jeunes: un réformé de 30 ans et deux adolescents de 15 et 16 ans. Un quatrième, porté sur la liste, ajourné en 1913, vient d'être reconnu "bon" pour la guerre le 10 novembre...

Chez les passementiers, le chômage atteint plus de monde:27 personnes, dont 8 couples; les neuf isolés sont des femmes dont le mari a été mobilisé, des veuves, des veufs réformés. 35 enfants sont à leur charge. Les âges des chômeurs sont divers, de 24 à 76 ans. A l'inverse de la quincaillerie, on pratique la passementerie dans tous les quartiers de la ville, et même à Grangevallat.

Dans la dentelle, la liste révèle naturellement le caractère très particulier de cette activité. Tous les chômeurs sont des femmes: 121. Elles sont pauvres, cela va de soi: 17 seulement paient une imposition. Elles sont généralement plutôt âgées. Si la benjamine a 16 ans (Mlle Marie Valour, rue de Chabron), la doyenne en a 86 (et apparemment elle n'est pas veuve: bravo M. Benoît!). Mais les trois quarts ont atteint la cinquantaine. Une proportion assez importante (41%) est mariée: avec la quarantaine, on se met à la dentelle, les enfants créant moins d'embarras. Ou peut-être n'a-t-on pas eu d'enfants: il est frappant de constater que sur nos 121 dentellières, cinq seulement (trois épouses et deux veuves) ont des enfants à charge. Près d'un quart des chômeuses sont des veuves et celles-ci ont presque toutes passé 50 ans. Il y a naturellement beaucoup de demoiselles (35%), quelques-unes jeunes (7 n'ont pas coiffé Sainte-Catherine), la plupart beaucoup moins jeunes. Célibataires, elles ne vivent pas forcément seules, pas plus que les veuves, mais la liste ne nous renseigne pas là-dessus.

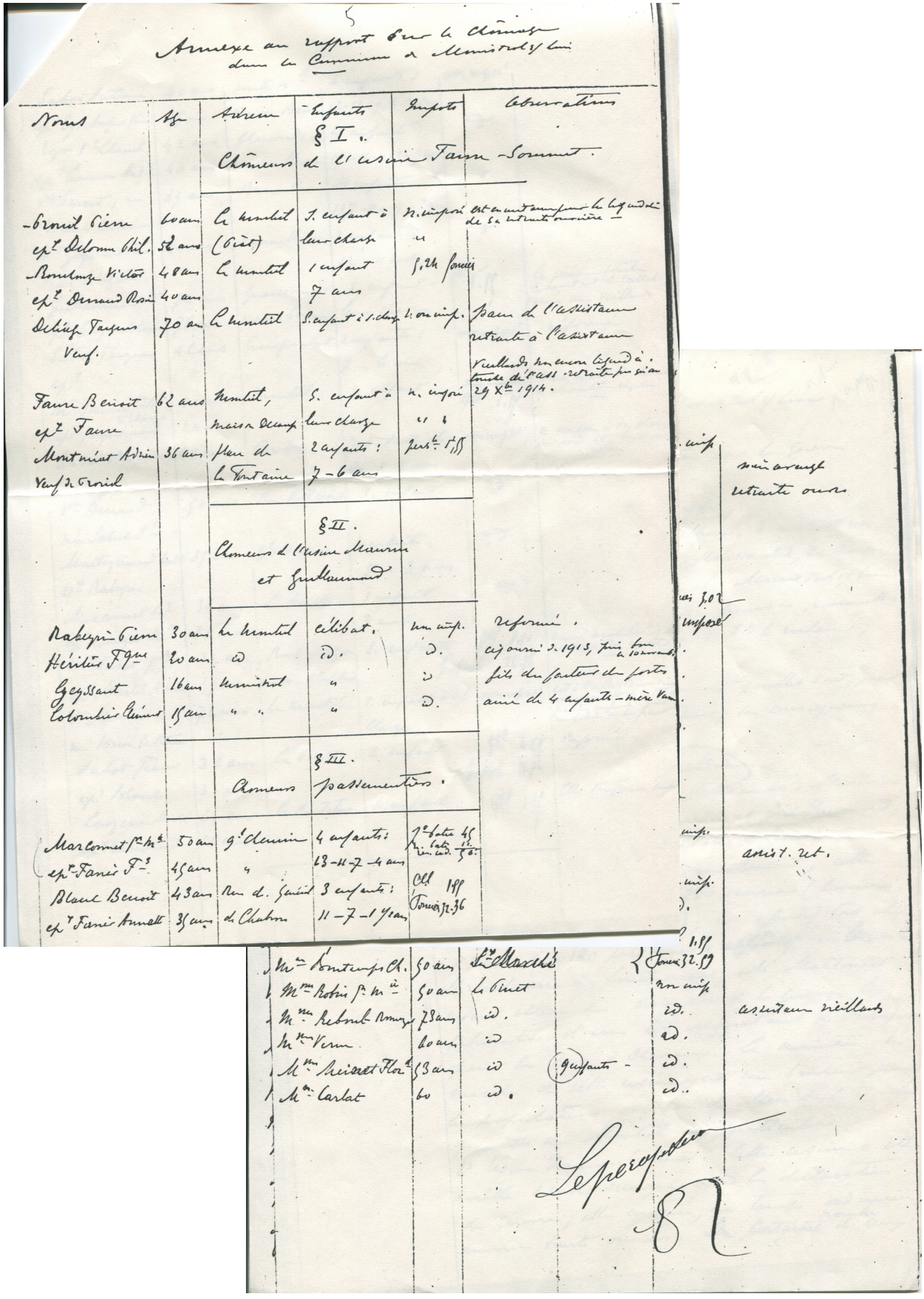
La dentelle se pratique partout dans la commune: 31 dentellières au Monteil, 31 dans le bourg, 10 sur la rue de Chabron, la Chaussade et la Condamine, 15 sur le Grand Chemin et au Coutelier, 8 à Chabannes, 9 au Regard, 8 au Pinet, et une ou deux chaque fois à Pouzols, au Cros, à Grangevallat, à Chazelles, au Beau, à Tranchard, à Paulin.

Elle paraît être aussi la seule source de revenus pour la plupart. 18 seulement, sur les 121, touchent quelque autre secours: 4 l'assistance aux infirmes, 4 les "retraites ouvrières", 11 l'assistance aux vieillards, laquelle ne touche que des personnes de plus de 70 ans.

En somme, voilà la "photo de groupe" des dentellières de Monistrol, prise au moment où elles tombent, à leur façon, discrète et digne, au champ d'honneur. Il était bien passé le temps où la guerre et la dentelle faisaient bon ménage.

Ph. M.

1) Ce qui ferait 19, mais l'une d'elles touchait à la fois une retraite ouvrière et l'assistance aux vieillards. L'une des infirmes secourues était une aveugle, ce qui est remarquable pour une dentellière: Mlle Villard (35 ans), de Chabannes.



Annexe au rapport sur la Chômage dans la Commune de Monistrol/Loire

Noms	Âge	Adresse	Enfants	Impôts	Observations
		Chômeurs	§ I. de l'usine Faure-Sommet.		
Grenet Pierre	60 ans	Le Monteil	1 enfant à leur charge	N. imposé	Est en instance pour la Loi sur la retraite ouvrière
ép. Delorme Phil.	58 ans	(Idem)	"	"	
Boulange Victor	40 ans	Le Monteil	1 enfant 7 ans	5,24 foncier	
ép. Durand Rosa	40 ans				
Delhuc Jacques Vve.	70 ans	Le Monteil	1 enfant à leur charge	N. imp.	Pour la Loi sur l'assistance retraite à l'assistance vieillards ne seront légaux à compter de l'Ass. retraite pour eux au 29 Xbre 1914.
Faure Benoit ép. Faure	62 ans	Monteil, mais a demandé	1 enfant à leur charge	N. imposé	
Montmirat Adrien Vve. Grenet	36 ans	Place de la Fontaine	2 enfants : 7 – 6 ans	pers. 1,55	
		Chômeurs de l'usine Mauricie et Gentilhommet	§ II.		
Rabejac Pierre	30 ans	Le Monteil	célibat.	non imp.	Réformé.
Héritiers Jque	20 ans	id	id.	id.	Cl. ajourné 2. 1913, fils [illegible]
Cayssant	16 ans	Monteil	"	id	fils des fermiers de [illegible]
Colombier Clément	15 ans	" "	"	id.	aîné de 4 enfants – mère Vve.
		Chômeurs	§ III. passementiers.		
Marconnet Fcs Mie	50 ans	9e Chemin	4 enfants :	7e Cote 45	
ép. Fanet Fs	45 ans	"	13 – 11 – 7 – 4 ans	Cote 50.	
Blanc Benoit	43 ans	Rue d. Jardin	3 enfants :	Cl. 1895	
ép. Fanet Annette	35 ans	de Chabron	11 – 7 – 1 an	Tome 32.36	
Mme Montcamp Cl.	50 ans	Le Marché		Tome 32.59	
Mme Robin Fs Mie	50 ans	Le Monet		non imp.	
Mme Rebout Rouge	73 ans	id.		id.	assistance vieillards
Mme Verne	60 ans	id		id.	
Mme Reinert Flore	53 ans	id	9 enfants	id.	
Mme Carlat	60	id.		id.	

Le Préposé

Carnets de guerre monistroliens

Christiane PETIT, Mireille SAUVANET,
Madeleine MORET & Christian LAURANSON-ROSAZ

Voici quelques carnets de guerre, témoignages émouvants de "poilus" monistroliens ou ancêtres de Monistroliens que nous avons décidé de publier :

- Celui d'un fantassin « anonyme », membre de la famille Delorme

- Celui de Jean Fournel, grand-oncle de Christiane Petit. Il avait été publié voilà vingt ans, dans le n° spécial 29 des Chroniques Monistroliennes intitulé *Monistrol et la Guerre de 14-18*

- Celui de François-Marius Rosaz, grand-père de l'épouse de Christian Lauranson-Rosaz

- La lettre de Vital Damon, grand-père de Rosy Damon …



Illustration de Lavoro d'après une œuvre d'un artiste de guerre
(Le Figaro, hors-série *La Grande Guerre*, 1918-2008)

La force des silences :

le journal de route d'un fantassin de 14

Jean Delorme, dont la grand'mère et la mère ont tenu au siècle dernier la petite « épicerie journaux » du faubourg Carnot, a montré un jour à Mireille Sauvanet un carnet de route des premières semaines de la guerre écrit sur quelques feuillets de cahier. Il lui a permis de photocopier ce document familial. Pourtant, le nom du soldat n'a pas été transmis.

Nous transcrivons scrupuleusement ce texte tel qu'il est rédigé dans le manuscrit, sans ajouts de ponctuation ou de corrections d'orthographe. Avec ses imperfections de forme, nous vous l'offrons dans sa vérité et sa qualité littéraire.

Le récit des évènements quotidiens est précis et ne s'embarrasse pas de commentaires. Le style révèle l'homme pudique et fort qui supporte sans se plaindre la vie éprouvante du fantassin dans les opérations meurtrières d'août et septembre 1914. Seulement en quatre occasions, la mention si concise de « Journée terrible », chargée de douleur et de rage contenue, souligne-t-elle les moments les plus dramatiques du récit.

Plongé dans la campagne des Vosges où l'offensive allemande a été arrêtée fin août avec la Ière armée, notre héros a participé à la fixation de l'ennemi qui n'a pas passé la Mortagne. Puis sans répit, il est entraîné dans une dernière étape de la guerre de mouvement sur le front occidental de la Somme, « la course à la mer ». Lors d'une offensive acharnée vers Péronne, il est blessé et sera soigné à l'hôpital temporaire de Trouville.

Parti de Romans le 26 août à minuit et arrivé le 29 au matin à la Gare de Laveline (Vosges) après 36 heures de chemin de fer. Marché par Bruyère où j'ai vu des prisonniers, et tout le long l'on ne voyait que des blessés (des nôtres) et nous sommes arrivés à la Bourgonce, après avoir fait une trentaine de kilomètres ; et nous avons couché dans un pré à 2 kilomètres de l'ennemi, mais l'on ne nous y a pas bien laissé, car les obus tombaient comme de la grêle et dans un instant sa a été tout incendié (journée terrible).

Le 30 août nous sommes parti de la Bourgonce à Mortagne (couché dans les bois).



CARTE DU SECTEUR

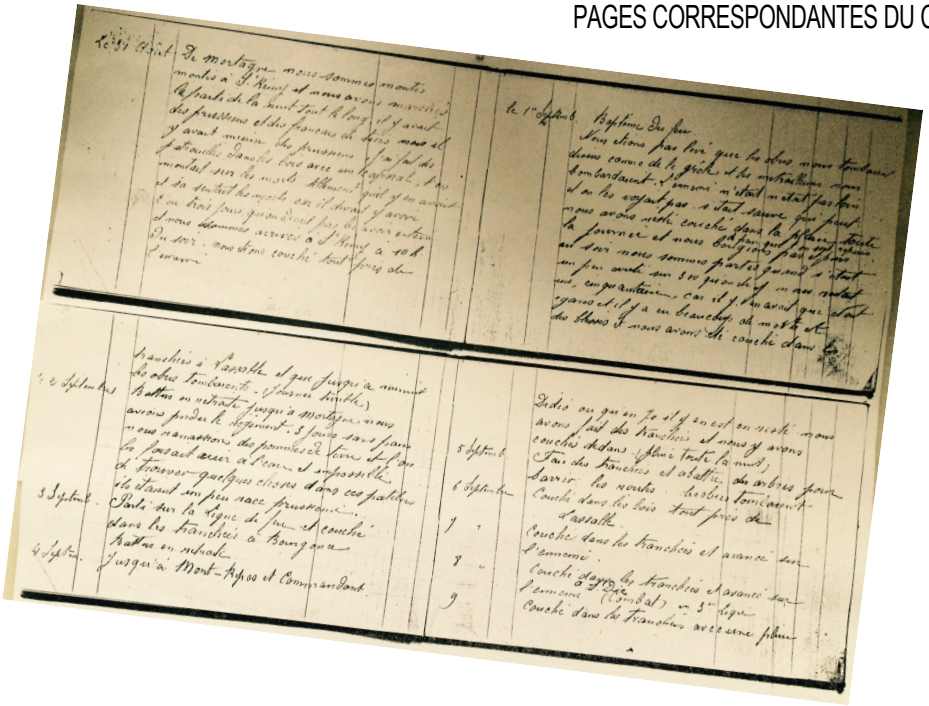
Le 31 août. De Mortagne nous sommes montés à Saint-Rémy, et nous avons marchés la parti de la nuit tout le long il y avait des prussiens et des français de tués mais il y avait mieux des prussiens. J'ai fait des patrouilles dans les bois avec un caporal, l'on montait sur les morts tellement qu'il y en avait, et ça sentait les morts, car il devait y avoir deux ou trois jours qu'on ne devait pas les avoir enterré et nous sommes arrivés à St-Rémy à 10 h. du soir. Nous étions couché tout près de l'ennemi.

1er septembre. Baptême du feu.

Nous étions pas levé que les obus nous tombaient dessus comme de la grêle et les mitrailleuses nous bombardaient. L'ennemi n'était n'était pas loin et on ne les voyait pas. S'était sauve qui peut. Nous avons resté couché dans la plaine toute la journée et nous bougions pas, de peur que l'on soit repérés, et puis au soir nous sommes partis quand s'était un peu arrêté sur 300 qu'on était il nous restait une cinquantaine, car il y en avait qui étaient égarés et il y a eu beaucoup de morts et des blessés et nous avons été couché dans les tranchées à Lassable et que jusque à minuit les obus tombaient (Journée terrible).

2 septembre. Battus en retraite jusqu'à Mortagne nous avions perdu le régiment. 3 jours sans pain, nous ramassions des pommes de terre et l'on les faisait cuir à l'eau et impossible de trouver quelque choses dans ces patelins. Ils étaient un peu race prussienne.

PAGES CORRESPONDANTES DU CARNET



3 septembre. Parti sur la ligne de feu et couché dans les tranchées à Bourgonce. Battus en retraite.

4 septembre. Jusqu'à Mont-Repos et Commandant Didio ou qu'en 70 il y en est resté nous avons fait des tranchées et nous y ayons couchés dedans (pluie toute la nuit).

5 septembre. Fait des tranchées et abattu des arbres pour barrer les routes. les obus tombaient.

6 septembre. Couché dans les bois tout près de Lassable.

7 septembre. Couché dans les tranchées et avancé sur l'ennemi.

8 septembre. Couché dans les tranchées et avancé sur l'ennemi à Saint-Didié (combat) en 3ème ligne.

9 septembre. Couché dans les tranchées avec une pluie battante et au feu en première ligne et j'ai fait des patrouilles. Je ne rigolait pas car l'on entendait siffler les coups de canon. La nous avons eu beaucoup de morts et des blessés.

10 septembre. On s'avance toujours . l'ennemi a battu en retraite et nous couchons dans les tranchées sa n'y fait pas chaud nous avons la pluie.

11 septembre. On s'avance de retour à St-Rémy ou nous y couchons. Le village est tout ravagés et tout incendié.

Le 12 septembre. A L'Étivalle où les Prussiens y ont resté une quinzaine de jours ils ont dévalisés les fermiers et ils les occupaient à leur faire des tranchées. Ils faisaient mettre les civils dans les caves, pour qu'ils puissent enterrer leurs morts pour pas faire voir qu'il y en avait temps. Les civils nous ont dit que dans une tranchée il y en avait 171 et une autre 72 et beaucoup d'officiers entre mis, et sont parti de L'Étivalle en abandonnant beaucoup de matériel à eux. Les maisons n'ont pas trop été dédomagés et nous avons passés à Chemaille, Ravine et à Rabinos.

Les fermiers nous apportaient du bouillon chaud les Prussiens étaient partis la veille.

Le 13 septembre. Parti à Raon-L'Étape passé à St-Michel à Clairefontaine s'était tout ravagés et tout incendié. C'est la que Les prussiens sont partis en laissant beaucoup de matériel il y avait beaucoup de casques et nous avons couchés à Raon-L'Étappe dans les bois à coté des tués. Avec la pluie toute la nuit.

Le 14 septembre. Parti à Bru, village tout ravagés, pillés et brûlés par les prussiens, et nous sommes arrivés à 8 heures du soir après avoir fait 35 km. nous étions fatigués (tout près de Rambervillers) l'on ne pouvait rien trouvé à mangé, c'était tout ravagés.

Le 15 7bre. Moselle. Parti à Hamblainville passé à Rambervilliers, à St-Pierre-Mont ou il y a eu une bataille violente il y a eu beaucoup de morts et le village tout incendié, et il ne restait que des brasiers. à Fontenay, à Baccarat et Azerailles c'est tout ravagés. Il y a qu'à Hamblainville qu'ils n'ont rien touché. ils sont un peu race prussienne, ils disaient du bien des prussiens, les français étaient des voleurs.

Le 16 7bre. Vosges. Nous sommes restés Hamblainville nous avons fait des tranchées. et nous avons eu la revue du Général de Division et couché à Maxainville dans les tranchées près des prussiens. J'ai fait des patrouilles.

Le 17 7bre. Parti à Haillainville avec la pluie sur le dos et arrivés à 11 du soir. il y en a beaucoup qui ont resté en panne. nous avons fait au moins 40 km. J'avais des coliques, qu'elles me tordaient le ventre.

Le 18 7bre. Nous sommes restés à Haillainville sa nous a fait l'occasion de nous reposer et de nous faire sécher, car nous étions tout mouillés. Les prussiens n'étaient pas passé et il y avait rien de ravager. mais les civils n'étaient pas gracieux on leur demander quelque chose ils nous le salait bien ils nous estomaquait, ils disaient que les français les avaient dévalisaient.

Couché dans une ferme. J'ai tombé de trois m. J'avais des coliques et l'on y voyait rien.

Le 19 7bre. Parti à Portieux, à 16 km. nous étions tombé sur du bon monde et ne savait pas quoi nous faire, mais avec notre argent. Nous sommes repartis à 11heures avec la pluie sur le dos, pour aller nous embarquer. (Vosges).

Le 20 7bre. Embarquer à Charmes à 2 heures du matin pour aller dans le Nord couché dans le train. Les prussiens étaient semé jusqu'à St-Just.

Le 21 7bre. Arrivé à 2 heures du soir à la gare de St-Just. (Oise) et partis à Angelieux ou nous avons couché dans les écuries mais comme j'étais de garde, j'ai pas bien eu le temps d'y coucher car l'on partait de bonheur (18 km).

Le 22 7bre. Parti à Courcelle Épayette ou l'on entendait pété les obus, car les prussiens n'étaient pas loin. ce jour la nous avons fait 43 km. (Oise).

Le 23 7bre 1914. Arrivé à Beaufort à 6 heures. Fait la grande halte à Herchies. Là nous avons eu une alerte à 10 heures, les prussiens, une compagnie à peu près, était dans un bois ou nous les avons fait reculer. fait 46 km. les pieds, je ne savais pas ou les mettre.

Le 24 7bre (Somme). Parti à Rosières et marché toute la nuit nous étions en première ligne. les obus tombaient et les coups de fusils et les mitrailleuses petaient et l'on nous a fait mettre baïonnette au canon, pour les faire battre en retraite.

Le 25 7bre 1914. Prise d'un petit village Lyons ou l'on nous a fait charger encore la baïonnette. Il y a eu un déchet dans ma compagnie considérable, par les obus - il y a eu mon adjudant de coupé en deux, enfin une dizaine qui ont été tués par les obus. Le village a été incendié en 2 heures. S'était sauve qui peut. J'avais perdu ma compagnie et je l'ai retrouvé le lendemain. Journée terrible.

Le 26 7bre. (Somme). Nous étions en première ligne, nous devions aller occupeé un village qu'on appelle Péronne pour sa il fallait que l'on sorte l'ennemi et ce n'était pas commode car les prussiens avaient des tranchées et l'on se tirait à 40 mètres et les balles sifflaient nous en avions pas. nous étions dans les bois couchés ou à genou. et on les voyait pas et eux nous voyaient pas. C'est la que je me suis fait blessé j'étais entrain de dire à mon camarade nous craignons rien nous pouvons tirer nous sommes derrière un arbre. Tout par un coup pan je ne pouvais plus me relever, et le courage m'a pris je me suis traîné comme j'ai pu, je suis sorti du bois, car les balles sifflaient et j'ai était au poste de secours. Grâce à mon sac et à ma gamelle qui m'ont garantis, car j'aurai pas pu faire un pas. Et en sortant du bois, il y avait le Colonel, revolver à la main qui me dit : où allez-vous et il m'a vu que j'étais blessé car il m'aurait tiré dessus (à Mandervilliers).

(Journée terrible).

… et l'on m'a pansé et l'on m'a fait prendre l'ambulance jusqu'à Rosières et l'on nous avait mis dans une église. Nous étions au moins 500 blessés dans cette église et parmi nous nous avions 6 Allemands dont 1 officier… les civils nous apportait du bouillon et du thé pour nous réchauffer. dans l'église l'on n'avait mis de la paille. Et l'on nous a fait prendre le train à 10 heures du soir pour aller à Rouen, et comme c'était plein de blessés, l'on nous a expédiait à Trouville-S-Mer. nous sommes arrivés à Trouville-S-Mer à 10 heures du matin le 28 7bre. On nous a ravitaillés à Aubervilliers-la-Gourneuve — nous y avons restés 3 heures. Et l'on nous a fait changer de direction dans toutes les gares. les civils et la croix rouge ne savaient pas quoi nous faire.

Sur la plage l'on voit bien le havre et les bateaux, la mer n'est pas grosse. Nous sommes dans un grand casino-théâtre, l'on est au moins 500, l'on est soigné par des dames et des messieurs de la Croix Rouge, l'on est bien soignés ils ne savent pas quoi nous faire l'on est bien couché. Car il y avait quarante jours que je n'y avait pas couché. L'on couchés dans les tranchées ou dans les bois et il a duré une quinzaine de jours nous avions toujours de la pluie. Trouville-S-Mer, c'est une belle ville, une ville riche et c'est tout près du Havre.

Le 28 7bre. Rentré à l'hôpital temporaire n ° 30. l'on nous a laver car nous étions sales et le major nous a passé la visite et puis l'on m'a pensé.

Le 29 7bre. Resté couché le matin l'on m'a pensé et massé.

Le 30 7bre. Resté couché.

Le 1er octobre. Sorti un morceau de plomb et de la capote de ma blessure et sa m'a fait du bien.

Le 2 octobre 1914. Il y restait de la capote et des petits plombs. l'on me l'a sorti : sa m'a fait crier car avec ses pincettes le Major ne fait pas du bien. depuis sa ma bien soulager.

Le 3 octobre. Levé un moment. il en est mort un à côté de moi d'une balle qu'il avait reçu dans les reins elle avait été jusqu'au poumon. il a resté 3 jours.

Le 4 octobre. On nous a fait d'aller à l'enterrement de 3 qu'ils étaient morts. mais je ne suis pas pu aller bien loin car mes reins me faisait mal. et je me suis couché en arrivant.



UNE CHAMBRÉE D'HÔPITAL DE GUERRE

Le carnet de guerre de Jean Fournel

Publié dans le n° 29 des *Chroniques Monistroliennes*. Le texte doit donc commencer par : « Il y a cent ans… »

Il y a quatre vingts ans, les jeunes monistroliens partaient pour une guerre dont beaucoup ne revinrent pas. Nous avons voulu leur rendre hommage. Et pour cela le mieux n'était-il pas de laisser parler l'un d'eux ?

Nous le pouvons grâce à ce texte que nous a apporté Christiane Petit, et qui est le carnet de route de son grand-oncle Jean Fournel. C'est un texte sans prétention, celui d'un soldat qui ne cherche nullement à conter ses souvenirs personnels, mais à retracer simplement l'itinéraire de son unité, comme pour conserver les repäres d'une aventure collective.

Le lecteur découvrira peut-àtre avec surprise que tous les jours de la guerre ne sont pas des jours de guerre, que les transports, les marches, les repos, les corvées, les travaux occupent une grande partie du temps. Cela n'en rend que plus terrible la rencontre avec l'ennemi, le feu, la mort.



Résumons ce qui ressort du texte même.

Quand Jean Fournel est dirigé vers le front, au printemps 1915, c'est vers les combats de la Somme. Non point ceux de la grande offensive de 1916, mais la Somme a été l'une des zones du front où la lutte a été pour ainsi dire permanente. Il y vit deux périodes en première ligne, la première fin juin début juillet, au nord de la Somme, la seconde au sud, vers le 14 juillet.

Puis son unité est déplacée vers la Champagne où se prépare la grande offensive de l'automne 1915, dont les résultats seront maigres. Il y arrive le 12 août, dans le paysage de ce camp de Suippes où l'armée du temps de paix faisait ses manoeuvres mais où elle se bat cette fois pour de bon. L'offensive est déclenchée le 25 septembre, et dès le premier jour, dans l'exaltation de ce qui peut ressembler à cette "percée" tant espérée, Jean Fournel est blessé. Mais il a brandi deux fois le drapeau du 140ème devant l'ennemi, et c'est la seule note d'émotion de cette relation si pudique.

Blessé, évacué, hospitalisé, convalescent, permissionnaire cela le mène jusqu'en janvier 1916, où il rejoint le 140ème en Alsace. Mais c'est pour le suivre bientît dans de nouvelles pérégrinations... Le récit s'interrompt ici.

Jean Fournel avait 21 ans. Pierre dont il parle est son frère, mort lui aussi à la guerre …



Fournel Jean. Elève caporal.

Rentré à Grenoble le 16 décembre 1914. Parti à Pierrelatte le 19 décembre. Resté près de cinq mois à Pierrelattte.

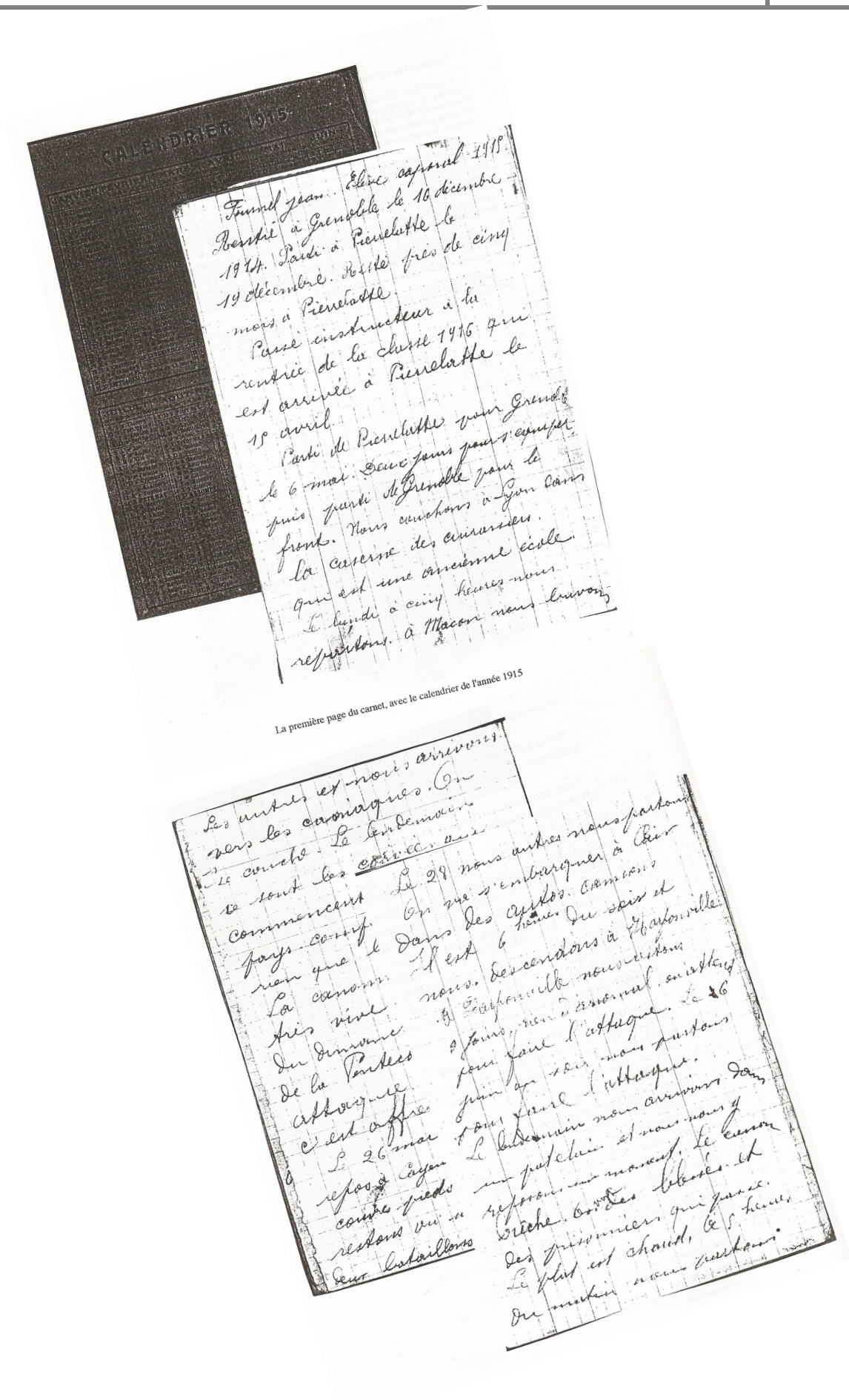
Passé instructeur à la rentrée de la classe 1916 qui est arrivée à Pierrelatte le 15 avril (1915).

Parti de Pierrelatte pour Grenoble le 6 mai. Deux jours pour s'équiper, puis parti de Grenoble pour le front. Nous couchons à Lyon dans la caserne des cuirassiers qui est une ancienne école. Le lundi à cinq heures nous repartons. A Mâcon nous buvons le jus avec du marc. Nous passons ensuite à Chagny, à Dijon, à Paris, à Creil où survolent des aéroplanes, premières marques du passage des Boches. A Villers-Bretonneux [1] nous descendons du train et nous couchons dans ce patelin. Là un est malade, l'autre tombe de la piaule, se casse une jambe. Le lendemain nous partons rejoindre le 140 qui est en repos à Bayonvillers [2].

Pendant ce repos nous avons exercice comme en caserne et revue. Nous partons pour les tranchées le 18 mai. C'est 9 h 1/2, il est très nuit, nous arrivons dans les tranchées le lendemain à 1 heure du matin. Il a plu pendant deux jours. Les tranchées sont pleines d'eau. On tombe, on glisse, on se bouscule. On sort de la tranchée cinq ou six, on se perd ; les balles sifflent et les obus éclatent. Nous ne sommes éclairés que par les fusées lancées de toutes part. Après avoir cherché d'un côté d'autre, on trouve les autres et nous arrivons vers les casmaques [3]. On se couche. Le lendemain ce sont les corvées qui commencent. On va à Lihons [4], pays complètement dévasté, rien que les murs restent. La canonnade n'est pas très vive. Dans la nuit du dimanche au Lundi de la Pentecôte, les Boches attaque. Tout gronde. C'est affreux.

---

[1] Villers-Bretonneux (Somme), à 15 km à l'est d'Amiens.
[2] Village à 8 km à l'est de Villers-Bretonneux.
[3] *sic* pour casemates.
[4] Lihons, à 10 km au sud-est de Bayonvillers, à 3 km à l'ouest de la ligne du front, passant ici par Chaulmes.



La première page du carnet, avec le calendrier de l'année 1915

Le 26 mai, nous allons au repos à Cayeux [1]. On enlève les couvre-pieds. Mais nous y restons qu'un jour. Le 27 deux bataillons partent.

Le 28, nous autres nous partons.On va s'embarquer à Clair [2] dans les autos-camions.

Il est 6 heures du soir et nous descendons à Hayonville [3].

A Hayonville nous restons 9 jours, rien d'anormal, on attend pour faire l'attaque. Le 26 juin au soir, nous partons pour faire l'attaque.

Le lendemain nous arrivons dans un patelin et nous nous y reposons un moment. Le canon bûche. On voit des blessés et des prisonniers qui passe. Le plat est chaud. A 5 heures du matin nous partons pour les tranchées. Les obus radinent souvent et même blessent plusieurs. Le mardi il faut marcher. On s'est emparé de la 1re tranchée puis de la deuxième et on poursuit l'ennemi à travers champ. Jamais combat n'avait été si terrible. Il nous bombarde du matin au soir. On trouve des casques de tout [côté]. Après on passe en première ligne. Nous souffrons de la faim et de la soif surtout et après 10 jours nous sommes relevés. On est content mais beaucoup manquent à l'appel [4].

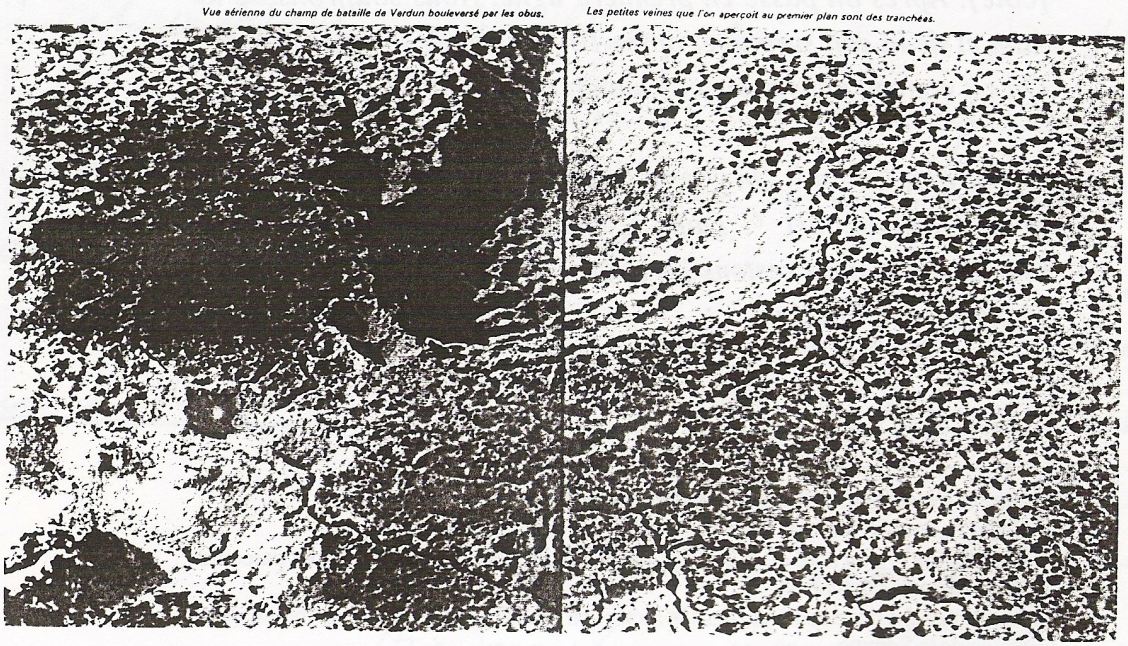
On va à Couin [5]. On y reste deux jours puis on repart en auto pour Guillaucourt [6]. Dans le trajet on passe à Amiens. A Guillaucourt nous restons jusqu'au 7 juillet. Nous cantonnons à Hangard et à Mézières [7],

---

1 Cayeux-en-Santerre, village à 12 km à l'ouest de Lihons.
2 Caix (?), bourg à 3 km de Cayeux.
3 Harponville (?), au nord de la Somme. Par Villers et Corbie, les camions ont parcouru une trentaine de kilomètres.
4 Jean Fournel a donc combattu dans le secteur où est aujourd'hui le Parc mémorial de la Bataille de la Somme.
5 Couin (Pas-de-Calais), entre Doullens et Bapaume.
6 Village voisin de Bayonvillers.
7 Deux villages au sud de Guillaucourt.

Puis le […] juillet au soir, nous montons dans les tranchées [1].





Vue aérienne du champ de bataille de Verdun bouleversé par les obus.

Les petites veines que l'on aperçoit au premier plan sont des tranchées.

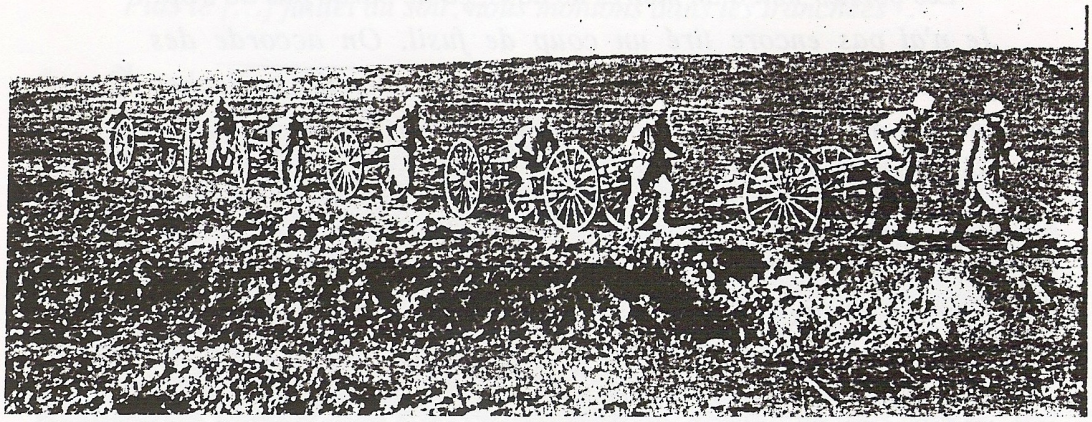
[1] Sans précision de lieu.

Les boches sont à 50 mètres de nous, ça ne barde pas de trop. Je n'ai pas encore tiré un coup de fusil. On accorde des permissions. Le 14 juillet arrive, chacun est à l'éveil. Les Boches lancent des torpilles aériennes, elles sont terribles. Le 15 juillet nous sommes relevés.

Nous retournons à Hangard, il y a 20 km : là, exercice et revues comme d'ordinaire, puis le 22 nous allons dans nos tanières pleines de poux. Réserve de brigade. Grandes corvées de Lihon à Herbeville. Toiture aux poutres : On part au repos au Fresnoy [1]. Là on fait des tranchées.

Le 6 août au soir, on reçoit l'ordre de partir. On fait 25 km à pied, on arrête à Paillard, un jour de repos et on repart 20 km, et l'on arrive à Froissy dans l'Oise. Deux jours de repos et l'on repart pour Ansauvillers. Un jour de repos et l'on va s'embarquer à Gannes à midi le 11 août [2]. Débarqués à St Hilaire [3] le lendemain. On passe à Creil, St Denis, Chantilly, Meaux, Épernay [4]. Après 20 km de marche on arrive à Courtisolles [5]. Trois jours, puis à la Porte-Puisi deux jours, puis on fait 25 km et l'on arrive dans le bois où stationnent des troupes. Le paysage apparaît blanc comme la neige, parce qu'il y a de la craie. Train. crayeux. Champagne Pouilleuse. Là, à 5 km des tranchées, on bivouaque. Grands travaux sont faits et se continuent. Trois jours de repos et les tranchées. Là ce n'est plus Lihons. Point de ganiats, la tranchée toute démolie, et les Boches lancent près de trois cent bombes par jour. 1er jour, trois tués et deux blessés (Compagnie [...]). Après la sortie des tranchées, travaux de tranchées. Faire des tranchées dans le calcaire, ou craie plutôt, de 1m 80 de profondeur et 1m 60 de largeur. On travaille jour et nuit. On a que 3 heures de repos pour dormir. Préparatifs immenses. Le dimanche du 5 et itou 12

1 Fresnoy-en-Chaussée, à côté de Mézières.
2 Gannes, sur la ligne de chemin de fer Paris-Amiens. Jean Fournel, avant de monter dans un wagon, aura fait 45 km à pied en direction de Beauvais (Paillart, Froissy), vers le sud, puis une vingtaine de kilomètres vers l'est (Ansauvillers et Gannes tout à côté). Le convoi ferroviaire passera au nord de Paris pour faire passer le 140e R.I. du front de la Somme au front de Champagne.
3 Saint-Hilaire-au-Temple, entre Châlons-sur-Marne et Suippes.
4 Ces villes sont celles traversées pendant le voyage en train, avant le "débarquement" à Saint-Hilaire.
5 Bourg entre Châlons-sur-Marne et Valmy.



Les brancardiers.



Il fallait identifier les morts, ramasser les objets personnels qu'on enverrait à la veuve, à la mère.

septembre sont passés au travail. C'est triste.

Le 21 au soir, nous montons en tranchées seulement comme soutien des territoriaux qui sont en première ligne. Deux jours avant l'attaque, nous allons toucher le nécessaire, c'est-à-dire pétards à la mélinite. cartouches, vivres et double bidon. Le 25 au matin nous descendons aux tranchées ou plutôt en place d'arme. Partout on voit des régiments qui circulent mais qui sont dissimulés de la vue de l'ennemi. Le bombardement devient intense. L'assaut est proche.

A 10 heures du soir [1] on sort et l'on bondit par-dessus les tranchées, la musique joue, les clairons sonnent la charge. Dix minutes après, les trois premières lignes sont prises et l'ennemi est en déroute. On se précipite à sa rencontre. Le contact est affreux. On arrive aux pièces. On s'en empare. On fait près de mille prisonniers en une heure de temps. Arrivés à la cote 193 on arrête. Le 75 nous tire dessus ; les drapeaux flottent. Moi je tiens 2 fois celui du régiment devant l'ennemi. Une mine formidable saute. Et bientôt après je suis blessé par un éclat d'obus à la tête.

Je fais 15 km pour me rendre à l'hôpital d'évacuation à Somme-Suippes. En route dans le boyau, à ... je suis arrêté par les gaz asphyxiants. Deux heures à l'hôpital d'évacuation, puis évacué à l'intérieur. Descends à Juvisy. Là conduit à la Varenne, Hôpital 108 de l'Union des Femmes de France, 78 avenue du Bac à la Varenne St Hilaire... Le 7 oct^bre je quitte la Varenne St Hilaire et je vais en Normandie à Deauville les Bains. J'y reste que quatre jours. De là je vais au dépôt des convalescents à St Malo. Là 3 jours seulement puis en permission de 7 jours. Je rentre à mon dépot [2] le 27 oct^bre, là je suis reconnu inapte pour 15 jours, en attendant. Au bout de 21 jours passés au dépôt, je pars en permission pour 15 jours. Je la passe avec Pierre. Je reste encore 10 jours au dépôt, puis je pars au camp à Vaison dans (le) Vaucluse. Pour la Noël je m'en vais encore pour 4 jours, repas avec Pierre. De la maison, lui rentre à Grenoble, moi Vaison. Le 10 janvier on passe à la Compagnie de départ. Le 11

[1] Le 25 septembre 1915. Cette "seconde bataille de Champagne" a duré jusqu'au 16 novembre.
[2] À Grenoble (?).

... Le 12 départ pour Grenoble, le 13 habillement, le 14 janvier 1916, départ pour le front au 140e Régt d'Infanterie.

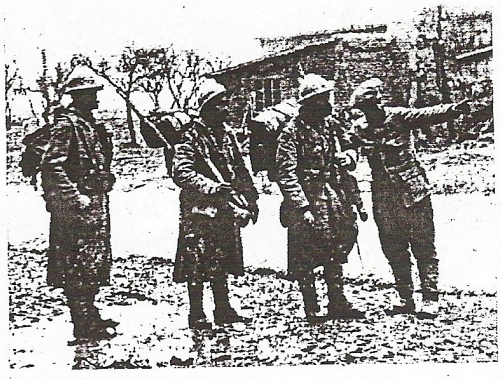
Là 2 ... Arrive le 17 janvier à Thann en Alsace [1]. Joli pays. On fait près d'un mois de tranchées, le secteur est très tranquille.

Le 11 au soir nous sommes relevés. On fait une marche terrible dans les montagnes.

Le 14 on quitte Dolleren, pays Boche [2]. 30 km sous la pluie. C'est affreux, on couche sur le ciment.

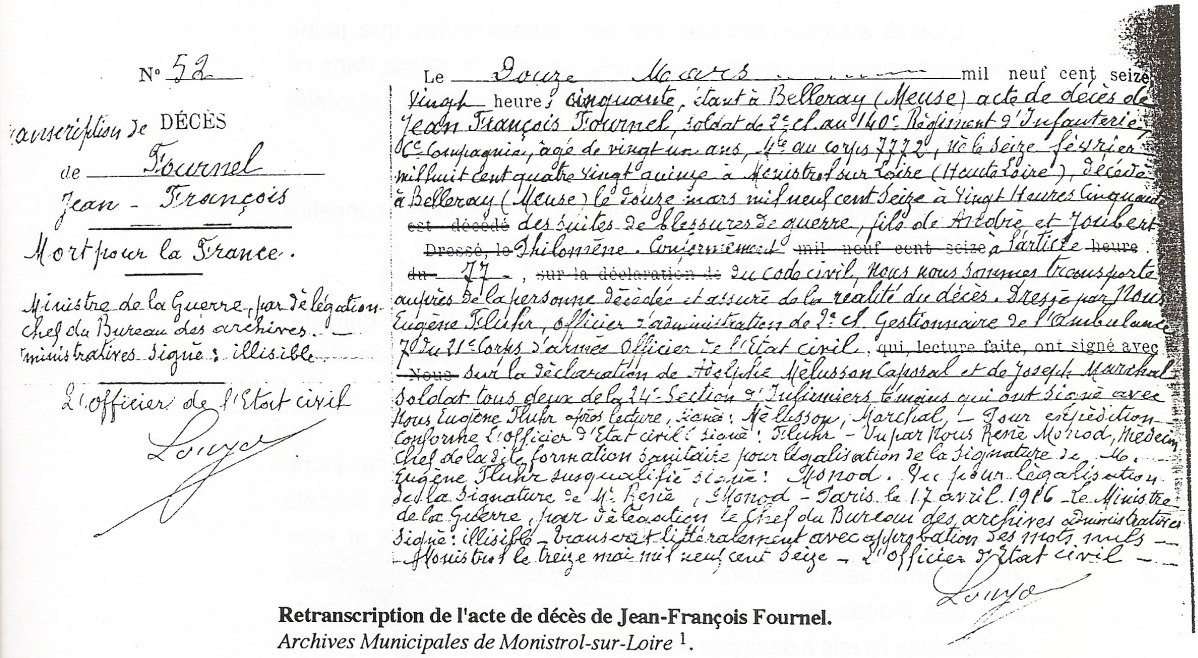
Le lendemain on part pour Sochaux, près de Montbéliard. On passe à Belfort. De Sochaux on va à Lebetain [3]. Frontière suisse puis St Dizier [4] : Après 5 ou 6 jours de travaux on repart. Pour Dompierre [5] le 27 février. Deux jours heureux et embarquer à Beaucourt [6]. Débarquer Guerpont [7]. Trois jours après on repart pour Levoncourt [8]. Deux jours là. Puis on part pour Courouvre [9], village plein de poux et rien comme pinard.

.../...



[1] Sur le balcon des Vosges, au-dessus de Mulhouse (20 kms au N.-O.).
[2] Près de Masevaux, à une quinzaine de kms au sud-ouest de Thann. De toute façon, l'Alsace entière est "boche", depuis 1870...
[3] Village frontière, près de Delle, à une quinzaine de kms à l'est de Montbéliard.
[4] Saint-Dizier-l'Évêque, juste en-dessous de Lebetain.
[5] PPlutôt Dampierre-les-Bois, près de Beaucourt.
[6] Chef-lieu du canton, près de Saint-Dizier.
[7] Nous partons cette fois dans le département de la Meuse, à 11 km au sud-est de Bar-le-Duc. Il y a en effet une gare.
[8] À une quinzaine de km au nord de Guerpont.
[9] Une vingtaine de kms plus au nord.

Le journal s'arrête là… Le dernier village mentionné, Courouvrre, est situé à une trentaine de kilomètres au sud de Verdun ; et, de fait, depuis le "débarquement" à Guerpont, c'est sur Verdun que se dirige par étapes le convoi. Le déplacement correspond donc tout-à-fait à la grande offensive. La fameuse bataille de Verdun a débuté le 21 février 1916 : il est début mars (autour du 6) lorsque Jean-François Fournel y arrive. C'est précisément là que s'achève son journal… comme sa vie :



N° 52

Transcription de DÉCÈS

de Fournel

Jean - François

Mort pour la France.

Ministre de la Guerre, par délégation
Chef du Bureau des archives administratives signé : illisible

L'Officier de l'Etat civil

Louyo

Le Douze Mars mil neuf cent seize vingt heures cinquante, étant à Belleray (Meuse) acte de décès de Jean François Fournel, soldat de 2e cl. au 140e Régiment d'Infanterie, Ce Compagnie, âgé de vingt un ans, Mle au corps 7772, né le seize février mil huit cent quatre vingt quinze à Monistrol sur Loire (Haute Loire), décédé à Belleray (Meuse) le douze mars mil neuf cent seize à vingt heures cinquante ~~est décédé~~ des suites de blessures de guerre, fils de André et Joubert ~~Dressé, le~~ Philomène. Conformément ~~mil neuf cent seize~~ à l'article ~~heure~~ ~~du~~ 77, ~~sur la déclaration de~~ du code civil, nous nous sommes transporté auprès de la personne décédée et assuré de la réalité du décès. Dressé par Nous Eugène Fluhr, officier d'administration de 2e cl. Gestionnaire de l'Ambulance 7 du 21e Corps d'armée Officier de l'Etat civil, qui, lecture faite, ont signé avec ~~Nous~~ sur la déclaration de Adolphe Mélusson Caporal et de Joseph Marchal soldat tous deux de la 24e Section d'Infirmiers témoins qui ont signé avec Nous Eugène Fluhr après lecture, signé : Mélusson, Marchal. — Pour expédition conforme l'officier d'Etat civil signé : Fluhr — Vu par Nous René Monod, Médecin Chef de la dite formation sanitaire pour légalisation de la signature de Mr Eugène Fluhr susqualifié signé : Monod. Vu pour légalisation de la signature de Mr René Monod — Paris le 17 avril 1916 — Le Ministre de la Guerre, par délégation le Chef du Bureau des archives administratives signé : illisible — transcrit littéralement avec approbation des mots nuls — Monistrol le treize mai mil neuf cent seize — L'officier d'Etat civil —

Louyo

Retranscription de l'acte de décès de Jean-François Fournel.
Archives Municipales de Monistrol-sur-Loire [1].

LES PERTES HUMAINES A VERDUN

Côté français

du 21 au 26 février	19 622 tués
du 26 février au 30 avril	48 400 —
du 30 avril au 15 juillet.....	45 000 —
du 15 juillet au 30 novembre.	49 000 —
TOTAL	162 022 tués

216 000 blessés évacués

Côté allemand

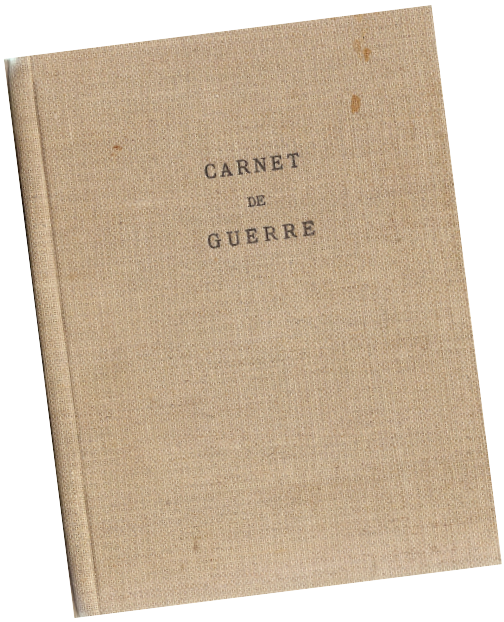
Environ 350 000 tués, blessés ou disparus.

« Tous vinrent à Verdun comme pour y recevoir je ne sais quelle suprême consécration. Ils semblaient par la voie sacrée monter pour un offertoire sans exemple à l'autel le plus redoutable que jamais homme eût élevé. »

Paul Valéry

[1] Le frère de Jean-François, Pierre, soldat à la 225e Cie, 340e d'Infanterie (régiment commandé par Mangin), né à Monistrol le 21 juillet 1896, est lui-même mort peu après, tué à l'ennemi le 31 juin devant Thiaumont, commune de Bras (acte de décès du 24 juillet. « *Les circonstances ne nous ont pas permis de nous transporter auprès de la personne décédée et de nous assurer de la réalité du décès* », précise l'acte).

Le carnet de François-Marius Rosaz[1]



« La génération de François-Marius Rosaz, né en 1886, entre la défaite de Sedan (1870) et la première guerre mondiale de 1914, a été marquée par la perte de l'Alsace-Lorraine et l'esprit de revanche contre l'Allemagne qui s'en était emparée et qui, avec Bismarck et son Empereur mégalomane Guillaume II, menaçait par sa montée en puissance industrielle de dominer l'Europe.

« Les Français à qui avait été infligée l'humiliation de voir l'unité allemande scellée par les vainqueurs de Napoléon III dans la Galerie des Glaces du Palais de Versailles, tournaient leurs regards vers « la ligne bleue des Vosges » et les provinces perdues... « Pensons-y toujours, n'en parlons jamais » disait, avec Maurice Barrés, une jeunesse dont il faut, pour comprendre l'ardent patriotisme, se remettre en mémoire l'esprit de conquête économique et politique qui enflammait alors les rivalités européennes.

« On parle beaucoup aujourd'hui de développement scientifique, technique, de lutte pour conquérir des parts du marché en tous lieux de notre planète. Il ne s'agissait pas seulement, autour de 1900, de concurrence commerciale, mais de pénétration dans des territoires à exploiter, en Afrique, dans les Balkans et l'Empire Turc en pleine décadence, en Asie Orientale.

[1] La famille de François-Marius Rosaz, que dans cet article nous abrégerons F.-M. R., était originaire de Savoie, avec un passage à la Martinique. Elle s'installe en 1904 à Monistrol-sur-Loire : Robert-François Rosaz, père de F.-M., horticulteur retraité des hôpitaux de Lyon, décide en effet d'y acheter non loin de la gare, au Pêcher, une maison au style exotique, "la Bleue" ; elle est acquise de la famille Néron-Bancel, plus précisément d'Alexandre Néron-Bancel, fils d'Adèle Carmen Bancel, d'origine mexicaine. Lorsqu'éclate la Guerre, les deux fils, François-Marius et Albert, sont mobilisés. Seul l'aîné reviendra…

« C'est en fonction de leurs visées expansionnistes que les puissances principales d'alors nouaient des alliances. Ainsi, bien qu'il se soit heurté aux Anglais en 1898 à Fachoda, où nos coloniaux s'étaient vus barrer la route de la vallée du Nil, le gouvernement français avait pu en 1904 conclure une Entente Cordiale avec l'Angleterre qui se sentait menacée par la nouvelle et dangereuse puissance militaire et navale du Reich. Ainsi, dès 1892, nos gouvernements avaient pu sortir de l'isolement de la défaite de 1870, en concluant un accord militaire avec la Russie, manifesté bientôt par la visite à Kronstadt de la flotte française. Sur la route des Balkans et des détroits, objectif important de l'accès à la mer libre pour sa flotte de Mer Noire, le Tsar avait pour rival 1'Autriche-Hongrie, alliée de l'Allemagne.

« Ainsi, dix ans avant le déclenchement de la guerre de 1914 par l'assassinat de l'Archiduc d'Autriche, François Ferdinand, en Bosnie, à Sarajevo, s'étaient constitués deux camps: celui des Empires Centraux, Reich Allemand et Autriche-Hongrie, et celui de l'Entente France, Royaume Uni, Russie, solidaires de la Serbie et de la Belgique. L'attaque de l'une par 1'Autriche-Hongrie, de l'autre par l'Allemagne qui viole sa neutralité, met automatiquement à feu le mécanisme des alliances, monté, croyaient sans doute leurs négociateurs, pour maintenir l'équilibre européen.

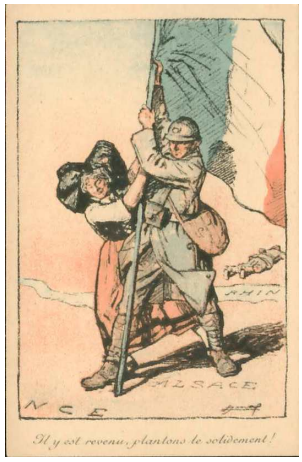
« Depuis la fin de la seconde guerre mondiale, notre Europe a retrouvé la paix ; elle cherche même à s'unir. Mais la Pologne, la Tchécoslovaquie, la Hongrie, la Roumanie, la Bulgarie, sont devenues des états satellites de l'U.R.S.S[2]. L'Allemagne a été coupée en deux. Aurions-nous eu ces dernières quarante années de paix, si la peur de l'arme nucléaire n'avait dissuadé les uns et les autres occidentaux, pacte et bloc de l'Est (Pacte de Varsovie) de ne pas bouger ?

« Il faut, comme nous venons de le voir, attacher une importance décisive aux événements de la période de 1904 à 1914. Elle montre bien les nombreuses occasions de conflit qui étaient fournies aux puissances antagonistes, à propos du Maroc où depuis 1900 la France envisageait d'établir son protectorat. En envoyant une canonnière allemande à Agadir (1911), le Kaiser avait fait peser son influence pour limiter nos ambitions.

[2] Ce texte a été naturellement écrit avant la chute du mur de Berlin.

« Dans les Balkans, en 1909, la Serbie avait dû baisser pavillon devant l'Autriche dont la présence en Bosnie-Herzégovine était menacée, déjà, par la propagande serbe, slave. En 1912-13, la Serbie, après avoir battu la Turquie et la Bulgarie, s'agrandit au grand dépit de l'Autriche-Hongrie qui cependant, retenue par l'Allemagne, n'intervint pas.

« Ces moments de crise étaient vivement ressentis en France où, sans se l'avouer, les plus revanchards de nos compatriotes espéraient bien que, si les Empires Centraux mettaient le feu aux poudres, l'heure d'effacer la défaite de 1870 sonnerait pour notre pays.



« L'instruction civique n'était pas alors tombée dans l'oubli comme ce fut le cas jusqu'à ces dernières années. Les instituteurs de la République laïque, s'ils n'étaient pas tous acharnés comme Combes, le Président du Conseil de 1902 à 1905, contre l'École Libre et les Congrégations Religieuses, faisaient grandir leurs élèves dans la même ferveur patriotique. Ils leur faisaient lire le récit de l'émouvant « dernière Classe » de leur collègue alsacien avant de céder la place à un enseignant allemand.

« À l'école primaire, puis à la Martinière (aujourd'hui encore établissement d'enseignement technique à Lyon), F.-M. R. dut connaître cette ambiance qu'il retrouvera dans les chasseurs alpins où il fut appelé à faire son service militaire. Il fut affecté au Fort de Chaberton, puis de Briançon, où régnait pendant de longs hivers la morne routine des « Services auxiliaires » auxquels ses « pieds plats » l'avaient condamné.

« C'était pourtant la Belle Époque ; aux Opérettes d'Offenbach avaient succédé celles de Franz Lehar. On fredonnait les airs de la Veuve Joyeuse, on allait rire au spectacle des fameux clowns Foutet et Chocolat ; on se passionnait pour les exploits des aviateurs et on allait aux Champs-Elysées le 14 juillet « complimenter l'armée française ».

« Cocardiers, joyeusement revanchards, charmés par les visites d'Édouard VII, le plus Parisien des souverains britanniques, les Français voyaient venir la guerre sans peur.





« F.-M. R. était entré après son service militaire chez Brossette, un grand distributeur de produits industriels, en qualité de représentant, et il avait déjà à la veille de la guerre amassé un pécule qui lui permit d'aider ses parents à acheter pour leur retraite une maison à Monistrol dont je n'ai gardé qu'un souvenir très vague (un chalet environné d'un petit bosquet) car j'étais encore un bambin quand cette propriété fut vendue et troquée par mes grands parents contre une maisonnette à Saint-Ferréol d'Auroure.

« Mais n'anticipons pas !

« F.-M. Rosaz voyage à travers la France à partir de Lyon quand le 1er Août 1914 paraissent sur les murs les affiches de la mobilisation générale.



« Son frère Albert est sous les drapeaux à Chambéry au 28ème bataillon de chasseurs alpins. Pour ne pas manquer l'entrée à Berlin (car il ne fait de doute pour personne que les Boches seront battus en quinze jours !) F.-M. R. se précipite à Monistrol pour embrasser ses parents, leur remettre les pièces d'or que le gouvernement leur demande d'échanger contre des billets pour constituer son trésor de guerre, et il court s'engager à Chambéry dans le même bataillon que son frère. Personne ne lui objectera qu'il appartient au Service auxiliaire et qu'il a les pieds plats !

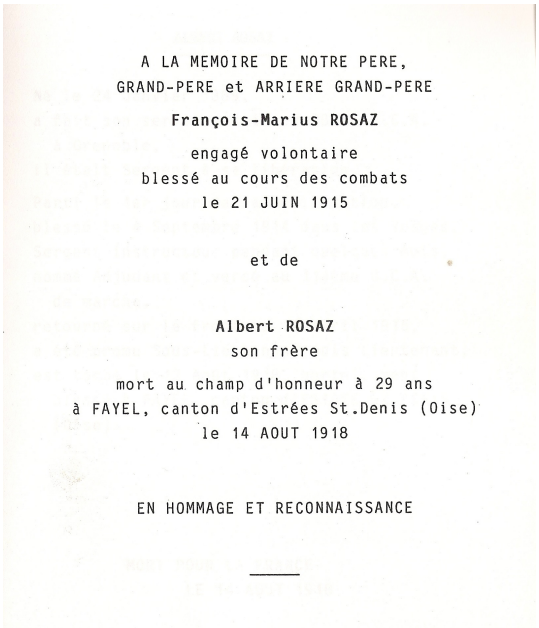


Détail de la photographie précédente : les deux frères

« Nous avons pensé que le Carnet de route de F.-M. R. aiderait à comprendre qu'une génération n'a pas hésité à sacrifier sa vie pour que la France puisse demeurer dans sa vocation, et contribuer aujourd'hui à former l'Europe qui se cherche ».

† Gabriel Rosaz, fils aîné de François-Marius Rosaz,

Consul de France e. r.



A LA MEMOIRE DE NOTRE PERE,
GRAND-PERE et ARRIERE GRAND-PERE

François-Marius ROSAZ

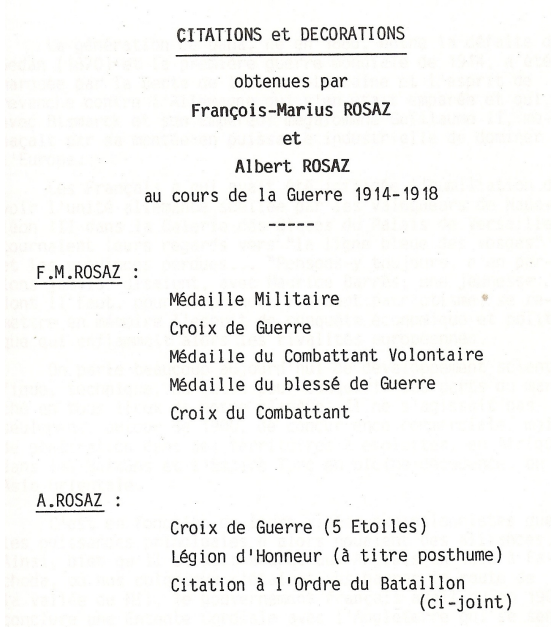
engagé volontaire
blessé au cours des combats
le 21 JUIN 1915

et de

Albert ROSAZ
son frère

mort au champ d'honneur à 29 ans
à FAYEL, canton d'Estrées St.Denis (Oise)
le 14 AOUT 1918

EN HOMMAGE ET RECONNAISSANCE



CITATIONS et DECORATIONS

obtenues par
François-Marius ROSAZ
et
Albert ROSAZ
au cours de la Guerre 1914-1918

F.M.ROSAZ :

Médaille Militaire
Croix de Guerre
Médaille du Combattant Volontaire
Médaille du blessé de Guerre
Croix du Combattant

A.ROSAZ :

Croix de Guerre (5 Etoiles)
Légion d'Honneur (à titre posthume)
Citation à l'Ordre du Bataillon
(ci-joint)

La guerre fut déclarée par l'Allemagne à la France le 3 août 1914. F.-M. R. fut « enrôlé au Service armé » le 21 septembre 1914. Le départ vers le front du 28ème bataillon de chasseurs alpins auquel il appartenait, eut lieu de Grenoble le mercredi 13 janvier 1915[3]. Après un séjour à la caserne de Besançon où « les chasseurs se signalent à la population par leur exubérance et chantent la Sidi Brahim », le bataillon repart de Besançon le 14 janvier à 23 heures.



Vendredi 15 janvier

« Arrivée à Bussang 11 heures 30. Un potage, chaud et on part. Vingt kilomètres avec vingt kilos sur le dos et on arrive à Moosels (via Urbes - Fellering - Wesserling et Saint-Amarin) à 20 heures. Nous sommes bien cantonnés dans la maison d'un *Boche* parti le 1er jour de la guerre. Les enfants sont avec nous au cantonnement toute la journée. Ils préfèrent les soldats français et la France. On entend le canon. Les *Boches* bombardent Weiller, dit-on, à trois kilomètres d'ici. Une femme a cinq frères dans l'armée française et quatre dans l'armée allemande, c'est triste ! »

L'après-midi du 17 janvier, papa est affecté à la 1ère compagnie, « tous les camarades sont à la 6ème, tant pis ! »

[3] F.-M. R. avait inscrit Mercredi 13/1/1914. L'erreur est manifeste, d'autant que le 13 janvier 1915 est bien un mercredi.

…

« La route est plus dure encore que celle de Bussang à Moosch. Sortant de Moosch on passe par Weiller puis on prend la montagne. Nous montons jusqu'à Thomannsplatz, poste de secours. Là on disloque le renfort. Je réussis à aller à la 6ème compagnie. Arrivée aux tranchées à 15 heures environ.

À peine arrivés, un bombardement, peu sérieux il est vrai. Peu de victimes. La vie a l'air triste ici. Ça sent bien la mort. Les hommes, sales, couverts de peaux de moutons et autres ressemblent à l'homme primitif. Ma *cagna*[4] est humide, l'eau y coule sous les fagots sur lesquels on dort. C'est le complément du froid. Mais il est le plut fort et l'eau gèle (le pain et la viande aussi, du reste !).

Mardi 19 janvier

Les *marmites* pleuvent depuis 6 heures et demi du matin, c'est incessant jusqu'à 14 heures 30.

Résultat : trente-cinq hommes blessés ou tués. Il y a sept tués dit-on (je suis sûr de cinq) qui l'ont été à douze mètres de mon trou ; un autre obus est tombé à 8 mètres en avant, un autre à huit mètres à gauche.

Nous avons essuyé au moins pour notre seule compagnie trois-cents coups qui ont porté à moins de deux-cents mètres de moi. Celui qui a tué 4 hommes d'un coup est tombé bien dedans la tranchée. Il est tout à fait extraordinaire de voir l'état d'esprit des hommes sous le bombardement, quand on déterre les blessés ou morts. Ça ressemble à une habitude, il est vrai qu'ils ont cinq mois de campagne quelques-uns, et les autres entre un et deux mois.

[4] Pour tous les termes particuliers comme celui-ci, se reporter au lexique des pages 95 à 97.

Tout le monde crie contre la guerre et quand on entend l'ordre « Tout le monde à son poste », on attend les *Boches* avec un frémissement d'impatience presque !

Pour mon compte personnel je n'aurais jamais cru supporter le bombardement comme je le fais ni non plus avoir la présence d'esprit d'écrire mon journal pendant que les obus tombent, à l'instant même où j'écrivais le mot « vrai » de la page précédente (*ici à l'avant-dernière ligne*), à huit mètres de mon trou !

Il y a des coups de fusil tout le long de la ligne, tantôt une patrouille, tantôt le petit poste. Souvent on donne l'ordre de se tenir prêt à tirer au premier signal. Depuis hier les sacs doivent être prêts tout le jour jusqu'au départ. La nuit, le service de garde se prend deux heures sur six. C'est pénible !

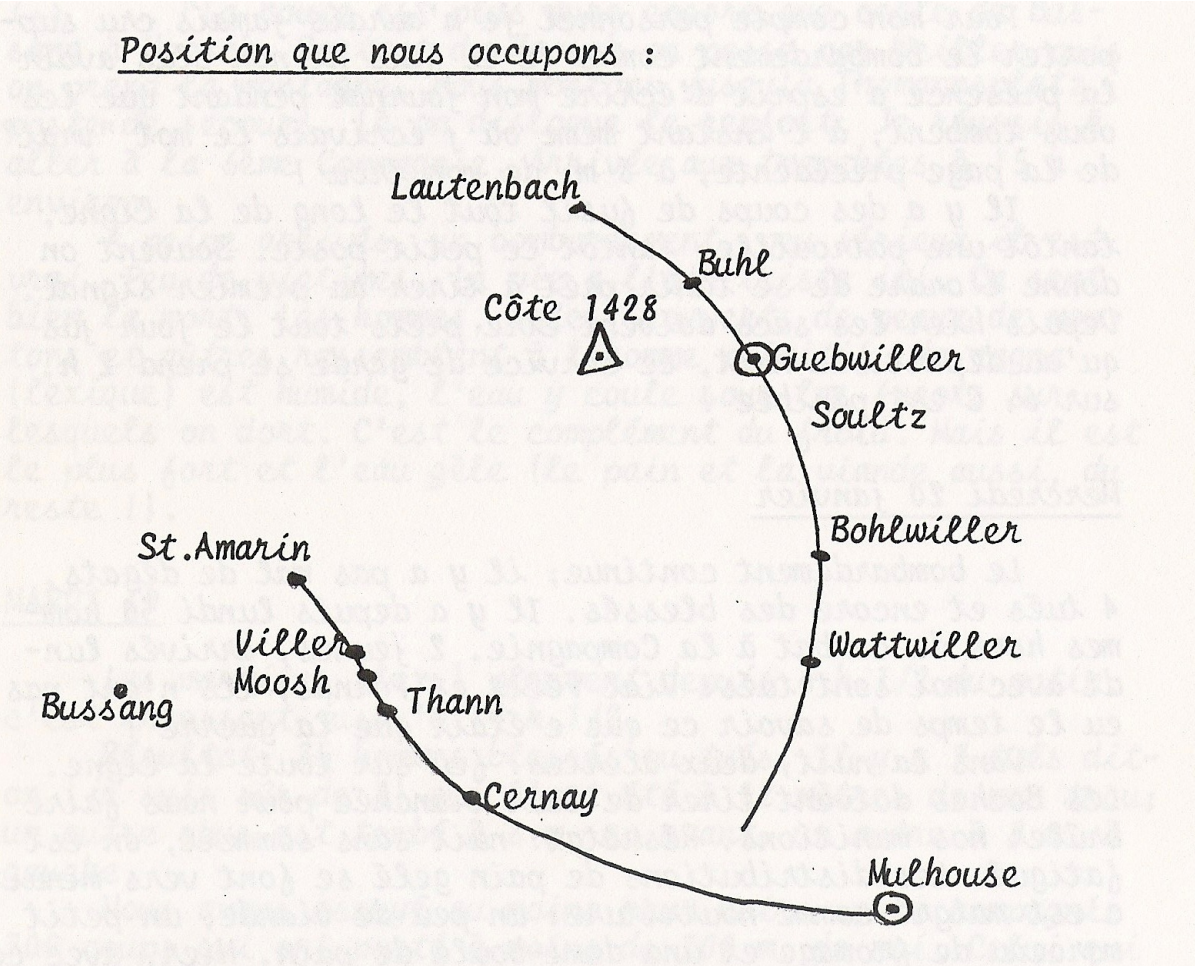
Mercredi 20 janvier

Le bombardement continue ; il y a pas mal de dégâts. Quatre tués et encore des blessés. Il y a depuis lundi cinquante hommes hors de combat à la compagnie. Deux jeunes, arrivés lundi avec moi sont tués : Vial Félix et Poinas ; ils n'ont pas eu le temps de savoir ce que c'était que la guerre !

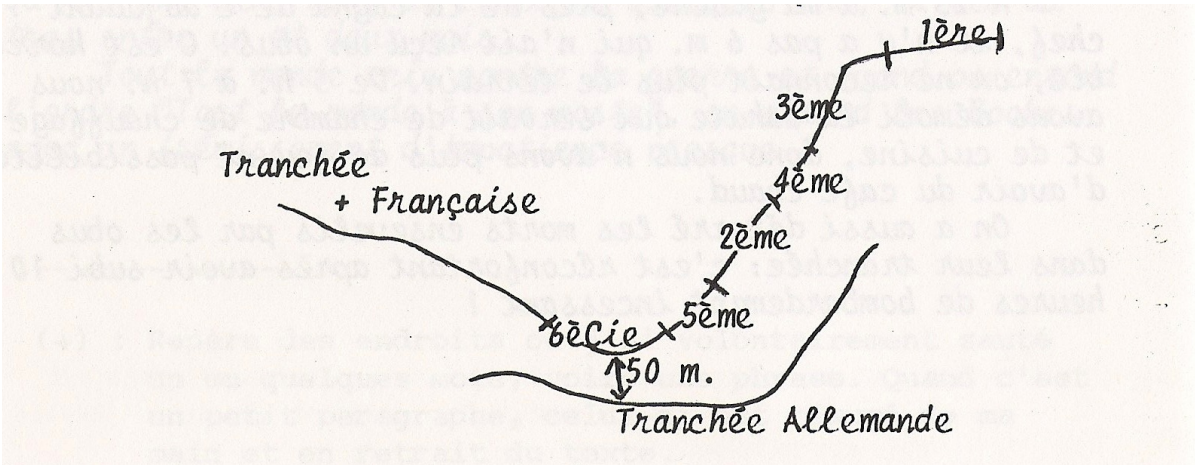
Dans la nuit, deux alertes : feu sur toute la ligne. Les *Boches* doivent tirer de leur tranchée pour nous faire brûler nos munitions. Résultat : nuit sans sommeil, on est fatigués. Les distributions de pain gelé se font vers minuit, c'est maigre comme nourriture : un peu de viande, un petit morceau de fromage et une demie boule de pain. Hier, avec ce bombardement, je suis resté de midi a minuit sans manger. Ce matin on nous donne un peu de soupe au vermicelle (chaude) et de la viande, chaude également, je veux dire pas gelée.

À vingt-cinq mètres à ma gauche, près de la *cagna* de l'adjudant chef, il n'y a pas six mètres qui n'ait reçu un obus. C'est horrible, on ne reconnaît plus le terrain. De 5 heures à 7 heures nous avons démoli la cahute qui servait de chambre, de chauffage et de cuisine, donc nous n'avons plus de feu ni possibilité d'avoir du café chaud.

On a aussi déterré les morts ensevelis par les obus dans leur tranchée : c'est réconfortant après avoir subi dix heures de bombardement incessant !



J'oubliais un incident qui a une grosse importance. Le mercredi, après le bombardement, c'est-à-dire vers la fin du bombardement, la 4ème section abandonne sa tranchée, démoralisée qu'elle était par la quantité extraordinaire d'obus qu'elle avait reçue. L'adjudant Casanova rallie les fuyards, nous sortons quelques uns et mettons en joue les fuyards (du moins moi) qui rejoignent leur tranchée. C'est bien triste quand je songe à mon geste ! Et pourtant le sort de toutes les opérations dépend de notre résistance… Nous sommes flanc gardes de gauche de l'armée qui opère sur Thann et Mulhouse, notre compagnie est à la pointe de droite du bataillon et la plus rapprochée de l'ennemi dont les tranchées sont à cinquante mètres de la 4ème section : si l'ennemi réussit à percer notre compagnie, sa marche ne peut pas être arrêtée en arrière car il n'y a pas de 2ème ligne, et non seulement tout le bataillon mais aussi le 5ème chasseurs à pied qui est à notre droite, seraient faits prisonniers. Les *Boche*s venant en nombre auraient pu monter jusqu'à la crête sans arrêt et nous refouler jusqu'en France. Cela aurait rendu inutiles les victoires de Steinbach, Thann etc. L'incident était donc gros de conséquences.



Après deux jours calmes, les 21 et 22 janvier, l'attaque recommence le 23.

Samedi 23 janvier

Je l'écris seulement le 26, tellement l'orage qui a succédé au calme a été violent samedi 23 janvier. Rien jusqu'à 10 heures. Peu après, le bombardement recommence ; vers 11 heures et demie nous comptons avec un copain le nombre d'obus qui nous sont expédiés ; en une heure nous trouvons deux-cent-dix, à quelques unités près (je garantis deux-cents absolument certain) et ensuite les *marmite*s arrivent par six et même huit à la fois, c'est horrible, rien de pareil n'est imaginable au monde. Je fais la comparaison avec les récits des journaux que je lisais avant de rejoindre la tranchée et je me rends compte de l'importance que les *Boches* attachent à la prise de notre 6ème compagnie et de sa tranchée, et surtout à la percée qui leur donnerait le passage. Le bombardement continue jusqu'à 5 heures.

La nuit tombe. À ce moment, nous mettons le nez à la porte de la *cagna*, deux ou trois minutes à peine le dernier obus tombé, et que voyons-nous, ou du moins qu'entend le copain qui a mis le nez dehors ? « Sauve qui peut ! », pas plus. Nous sortons en hâte sans prendre aucun objet de notre équipement et nous voilà partis, à fuir, abandonnant la position qui nous a tant coûté d'hommes pendant un mois.

Voilà ce qui s'était passé : à peine le dernier obus tombé, les *Boche*s, prévenus de cela par leur artillerie, arrivent sur la tranchée qu'ils croyaient bouleversée de fond en comble et évacuée, ils passent et arrivent jusqu'à vingt-cinq mètres en arrière de la tranchée de la 4ème section ; deux ou trois sont même arrivés vers la *cagna* des officiers. L'aspirant qui commandait la section, voyant les *Boches* arriver, perd la tête (il avait déjà été blessé à la main droite peu avant) et on dit qu'il a crié le *sauve qui peut* qui a failli tout perdre.

L'adjudant Casanova à ce moment a sauvé la situation : avec son révolver, il a tué deux ou trois *boche*s, a crié le ralliement et aidé par Didier, le sergent de la 3ème section, il a ramené les fuyards.

À peine le « *Sauve qui peut* » crié, je fais cinquante mètres en arrière, puis voyant que quelques uns plus rapides à fuir que moi et exhortés par Didier se retournaient face à l'ennemi, je fais de même, et quand je vis que trente *boches* environ seulement étaient parmi nous, je revins contre eux en criant : « En avant, à la baïonnette ! ». Je rejoins mon poste dans la tranchée où j'arrive le premier des quatre occupants.

Je me suis rendu compte que quand je venais rejoindre mon poste et criais, si fort « *à la baïonnette !* », je n'avais pas mis baïonnette au canon.

Les *Boches* se sont introduits chez nous pour la raison suivante : le 5ème chasseurs à pied dont la tranchée faisait suite à la nôtre a abandonné sa position sous le bombardement et la 1ère section du 28ème alpins déjà décimée avait encore, au cours de cet après-midi, dix tués par les obus, de sorte qu'il y avait une trouée de plus de 50 mètres entre notre ligne gardée et la deuxième position des chasseurs à pied. Les *Boches* pouvaient donc monter l'arme à la bretelle, ce qu'ils ont fait, du reste. Ils se sont donc emparés de la tranchée du 5ème chasseurs et ont occupé l'extrémité de la nôtre et nous fusillaient à cinquante mètres par côté et cinquante mètres en avant, c'est-à-dire par feux croisés. C'est pourquoi nous avons été obligés de nous replier (si on peut appeler ainsi une fuite de cinquante mètres sur certains points et trois-cents mètres sur la plus grande distance, qui a été suivie d'une contre-attaque qui nous a remis en possession de notre position).

Vers 6 heures du soir, légère contre-attaque *boche* repoussée. La nuit se passe en éveil et surveillance intensive sans plus. Au matin nous faisons un tour à travers le champ de bataille.

Les trous d'obus servent de dernier refuge aux *Boches* tués par nous. Certains semblent dormir, tous sont blonds et laids, bien habillés, leur sac est extra léger, il contient peu de choses en comparaison du nôtre, il doit être deux fois moins lourd.

…

Ce qui m'attriste, c'est que ces morts ne sont pas identifiés, on leur enlève leurs papiers et on les enterre dans des trous d'obus sans plus de formalité ni honneurs, ni croix pour indiquer la place de leur dernier sommeil. Ce n'est pas français du tout cette façon d'agir. Cela me taquine. Les *Boches* agissent de même du reste avec nous…

…

C'est horrible quand on songe au désespoir des familles qui pour tout renseignement ne recevront que ce mot : « disparu ».

…

La compagnie comptait 250 hommes, environ. Les employés, muletiers, cyclistes ou cuisiniers font bien environ 30 hommes, nous restons en tout 167, me dit le *fourrier*, et les pertes depuis le 25 décembre, jour de la prise de la position que nous occupons encore ce 24 janvier, sont de 120 hommes environ, dont plus de 30 morts.

Dimanche 24 janvier

À 9 heures du soir, nous sommes relevés par le 15ème chasseurs à pied. Nous revenons par le chemin de Thomannsplatz. J'ai un sac épouvantablement lourd avec les chaussons à neige et peau de mouton qui nous sert de plastron.

Cela pèse au moins vingt kilos ; au bout de 4 kilomètres de montée, le capitaine m'autorise à le mettre sur un mulet. Je suis débarrassé. En descendant, le capitaine de la 3ème qui nous conduit active l'allure ; le terrain est gelé, les hommes et même lui qui n'est pas chargé tombent comme des mouches. Je récolte le sac d'un bonhomme qui vient de se fouler le pied. J'arrive à Weiller, on me rend mon sac, je suis donc à la tête de deux. Je m'arrête et couche avec les muletiers. Je repars le 25 à 10 heures du matin sur un char avec mes sacs ; nous sommes au repos pour reformer le bataillon et surtout la compagnie. Il en a besoin ce pauvre bataillon ! La 1ère compagnie a été faite prisonnière, la 3ème et la 5ème ont peu souffert, la 2ème et la 4ème ne sont pas relevées et notre pauvre 6ème n'a plus d'officier, elle a besoin, oui, d'être réarmée et nous de nous reposer ! après 6 jours seulement de campagne je suis fourbu !

Du 26 au 29 janvier, c'est le repos. Colis, vêtements et linge sont distribués « en abondance » aux soldats. Mais cela est bien court !

Vendredi 29 janvier

Demain on remonte aux tranchées pour remplacer les 3ème 4ème et 5ème compagnies. Quelle tuile et quelle désillusion pour tous ! Vraiment, je ne sais si nous arriverons, heureusement qu'on ne nous envoie pas aux mêmes emplacements car nous aurions tous la frousse avant de remonter !

Samedi 30 janvier

Départ midi, arrivée 8 heures du soir, quelle fatigue ! Je suis avec le cabot Papon et le cuisinier Chastaing, je pense qu'on va bien se nourrir !

31 janvier et 1er février, peu d'événements. F.-M. R. note seulement le moral assez bas de ses camarades.

Mardi 2 février

Cette nuit on a creusé une *cagna* pour l'adjudant chef Casanova. J'ai *pellé* pendant 5 heures et demie, je suis éreinté. Après midi je suis de petit poste à deux-cents mètres en avant des tranchées ; c'est une ligne de sentinelles tous les six ou huit mètres. Ça *marmite* fort, une 210 au moins tombe à trente mètres derrière moi, nuage épouvantable de terre et de fumée, éclats qui écorcent les arbres autour de moi. La 2ème section se porte en avant, du moins les sentinelles. Elles reçoivent une *marmite*, total trois blessés.

Le cabot rentre avec deux blessés, et deux autres hommes emmènent le 3ème blessé gravement par un éclat à la joue gauche, ils passent à 6 mètres de moi. Il ne reste au petit poste de la 2ème section que deux hommes, Thomas et Perrin classe 1914, que je connais très bien. Quelques minutes après une patrouille *boche* monte, Thomas veut se replier et Perrin veut rentrer les fusils et manteaux laissés par les blessés. J'ai de la peine à les retenir. Je dois me déplacer de vingt-cinq mètres à gauche pour les faire rester en place. Nous tirons sur les *Boches* une dizaine de coups qui les chassent sur la droite. Ils crient, donc il y a des blessés, tout va bien.

Oui, mais il manque 5 sentinelles sur la gauche, je fais appeler le cabot de ma section (la 3ème) et lui dis de retourner chercher les fuyards, ce qu'il fait. Ils reviennent une fois l'alerte passée.

J'ai senti des balles qui m'étaient destinées passer à cinquante centimètres de moi et frapper le sol à côté. De même j'ai eu l'occasion d'ajuster mon *boche* pour la première fois et avec sang-froid.

Au moment où je me suis déplacé pour voir les *Boches* signalés par Thomas, il y en avait à droite qui m'ont vu me déplacer et qui me visaient. Heureusement que Perrin, que j'avais déplacé, était resté à ma droite et leur tirait dessus. J'ai donc passé bien près de la mort encore cette fois-ci.

La faction prise à midi ne finit qu'à 5 heures du soir, soit cinq heures dans la neige et en état soutenu d'attention, c'est beaucoup trop. Ajoutez-y l'alerte, c'est dur pour une après-midi.

Mercredi 3 février

On dit que nous sommes relevés demain. Si c'était vrai !

…

Jeudi 4 février

Ça *marmite* fort à notre droite (notre ancienne place). À 10 heures, attaque de notre petit poste qui se replie sans pertes ; on tiraille tout l'après-midi. Le 15ème chasseurs a fait hier 54 prisonniers, ils se rendent facilement, ils ont tous de dix-huit à vingt ans, ils disent qu'il ne reste plus dans les rangs aucun homme de vingt à vingt-quatre ans, ils sont tous hors de combat. Ils sont plus démoralisés que nous.

On cesse de tirer à 20 heures, c'est pénible et il faut prendre la faction toutes les deux heures pendant douze heures, c'est très dur, espérons que cela ne durera pas trop longtemps.

Vendredi 5 février

Calme plat sauf quelques coups de fusil pour se distraire. Les *Boches* ont profité de leur attaque pour faire une tranchée à cent-cinquante mètres. Il y en a un qui nous joue du fifre, une partie de nous l'applaudit, l'autre lui envoie quelques feux de salve. Quelques *marmite*s tombent a cent mètres. Un aéro français a essuyé le feu des canons *boches*. Cela fait un drôle de nuage ; à côté de l'aéro on distingue la fumée de l'échappement du moteur, il n'est donc pas haut. Il n'est pas touché heureusement.

Samedi 6 au lundi 8, peu d'événements, creusement de tranchées, une attaque de nuit repoussée.

Jeudi 9 février

On refait les *cagna*. Décidément, c'est bien la guerre à coups de pelle et pioche ! c'est fou ce qu'on remue de la terre et ce qu'on coupe des arbres ! Je suis proposé au grade de cabot, il n'y aura plus de faction à prendre, c'est une grosse responsabilité de moins.

Mercredi 10 février

On travaille toujours comme des nègres couverts de boue de la tête aux pieds. Il pleut dans la *cagna*, on est dans une humidité épouvantable.

À la suite d'une altercation avec le capitaine à propos d'une parole mal interprétée, F.-M. R. ne sera pas nommé caporal. Il en exprime sa rancœur et conclut : « il faudra prendre la faction à perpétuité probablement... je crois que c'est fini cette fois pour les galons ! Vivement la paix ! ». En fait, il sera bien nommé caporal mais le 15 avril seulement.

Vendredi 11 février

Rien de neuf sinon un bonjour d'Albert apporté pas le renfort.

…

Samedi 13 février

Il pleut dans la *cagna* car nous avons dû changer de place à cause du renfort. On se lève la nuit pour mettre la toile cirée et on se rendort. Bon chocolat ce matin, ça remonte un peu ! Il fait bon être avec le cuistot ! Hier au soir, bonne soupe au fromage.

…

Du dimanche 14 février au dimanche suivant, peu de faits relatés… sauf une dispute avec l'adjudant qui fait regretter à F.-M. R. de n'avoir pas tenté l'examen des élèves officiers !

Le 22 février, il descend à Moosch pour une visite médicale. C'est là qu'il va rester quelques jours étant très affaibli.

Jeudi 25 février

Je me sens des frissons et je suis très faible. Température 36°2. C'est le résultat de l'étape de lundi.

Le Major me trouve mauvaise langue, je ne me tiens pas debout, il m'ordonne diète et thé avec trente grammes de sulfate de soude. Ce que je vais être costaud demain ! Heureusement que les ordonnances ne sont pas trop surveillées et les régimes pas suivis du tout !

> Mis au repos par le Major pendant deux jours, F.-M. R. va rester du 28 février au 7 mars « malade-infirmier ».

Je suis passé malade-infirmier. Situation assez enviable pour la deuxième fonction mais pas du tout pour la première. Je me sens la tête vide...

> Une alerte le 8 mars, le Médecin-Major vient de décider de renvoyer au front 21 malades dont F.-M. R. Mais le lendemain son bataillon descend au repos. Ils ne monteront donc pas.
>
> C'est la vie au repos jusqu'au 12 mars, jour où « à 17 heures nous apprenons pour demain 6 heures notre départ, 1ère et 6ème compagnies, direction Kruth ».

Lundi 15 mars

Départ 6 heures du matin, arrivée Kruth 9 heures. On monte au Trehkopf et à Brutfurt, arrivée à 16 heures éreintés. Poses normales plus une de 20 minutes. Au sortir de Kruth environ 27 kilomètres dont 12 dans la neige, c'est abrutissant.

Mardi 16 mars

Pas trop mal logés et en 2ème ligne, les *Boche*s sont à 4 kilomètres ce sera donc un demi-repos.

J'ai un furoncle sous le bras gros comme une pièce de 5 francs. Heureusement que Lamberton m'a mis mon sac sur un mulet, sans cela je n'arrivais pas.

…

J'ai fait une demande pour rejoindre Albert, j'espère qu'elle va aboutir sous peu. Je regretterai le séjour à l'Hannen Brunnen.

Jeudi 18 mars

Il y a erreur, nous sommes à la ferme du Gross Hannen Brunnen ; à 400 mètres plus en avant, où loge le lieutenant et une partie du 7ème bataillon. C'est le petit Hannen Brunnen, on dit aussi Hann Brün. Le premier peloton de la compagnie se trouve près de nous à 400 mètres plus haut et avant d'arriver à nous par rapport au chemin du ravitaillement, à la bifurcation du sentier qui mène a Sondernach.

…

Lundi 22 mars

Départ 3 heures du matin pour une reconnaissance à un petit village : Mittlach.

Arrivée en vue du village vers 4 heures. Je me mets en avant pour être de ceux qui entreront dans le village. Je fais une patrouille pendant un kilomètre, mais à deux kilomètres encore du village on m'envoie à gauche, je ne sais où je vais. Le jour se lève, il y a bien une heure que nous sommes là, on perd patience.

Je cherche quelqu'un pour savoir quoi faire, je tombe sur le lieutenant Casanova, chef de la reconnaissance, qui me dit de rester avec les copains, c'est donc fichu pour moi l'excursion au village, car nous sommes flanc garde de gauche et j'ai vu les pas d'une patrouille qui se dirigeait vers le village.

Le lieutenant vient établir derrière nous son poste d'observation. Nous apercevons à l'œil nu à environ 1 kilomètre 500, quatre hommes traversent un pré à découvert sur deux-cents mètres au moins, puis à peine ceux-ci arrivés près des premières maisons qui forment l'entrée du village, des coups de feu ! Il nous semble que ce sont des coups *boches*, et pas des nôtres du tout.

Peu après deux hommes reviennent à toute vitesse à travers le même pré, mais le traversent plus près de nous et sur un moins grand espace. Nous attendons toujours. Il est 8 heures bientôt : depuis 5 heures du matin nous sommes en faction dans la neige, et depuis 6 heures la patrouille est partie ! On vient nous appeler pour rentrer. J'apprends à ce moment la mort du Sergent Reverdy et de Raspail, un bon petit jeune homme, le plus chic type de toute la 3ème section, plus Leclanché, blessé à l'épaule droite. Le seul survivant indemne, Brugnoni, était avec Raspail et moi au peloton des élèves cabots à Montboucher. C'est triste. Mais il y a eu encore le côté pénible : remonter le blessé au cantonnement, à 500 mètres d'altitude et sur un parcours de 6 kilomètres environ dans la neige.

…

Le pauvre sergent Reverdy qui a trouvé la mort dans cette reconnaissance a été tué, dit Leclanché, à trois mètres, presque à bout portant. Raspail est tombé à 10 mètres plus loin, et Leclanché, blessé à vingt mètres après.

Mardi 23 mars

On reprend le transport des rondins. Je suis scieur d'arbres aujourd'hui, nouvelle profession ! Je ne serai pas embarrassé plus tard pour gagner ma vie : terrassier, charpentier, bûcheron, manœuvre, que de cordes à mon arc !

Mercredi 24 mars

Je suis de garde, une journée de repos ou presque ; 6 heures de faction sur 24, c'est un beurre ! un bon poste bien chauffé, bien couché, pas de gradés (sauf un cabot), ce serait un coin à souhaiter jusqu'à la fin de la campagne.

…

Jeudi 25 mars

Relevé de garde à 6 heures et demie du matin, il fait un temps épouvantable, pluie et vent. Repos ce matin, lavage de linge, mouchoirs surtout, j'ai un rhume de cerveau, il m'en faudrait un par jour.

…

Vendredi 26 mars

Le travail continue avec un temps affreux ; dire que j'ai demandé à être versé au service armé pour me battre et que je fais le terrassier, charpentier, bûcheron etc. C'est révoltant, je suis éreinté.

Samedi 27 mars

Quelle journée ! Levé à 3 heures ¾ du matin pour prendre la faction devant le cantonnement jusqu'à 5 heures du matin, heure du réveil.

Travail à 6 heures jusqu'à 10 heures : porter des rondins ou piocher, dans la tourmente, de la terre gelée ; reprise du travail à midi ½ jusqu'à 17 heures, on mange la soupe et on continue à 19 heures. Cette *représentation*[5] s'est terminée à 1 heure ½ du matin le lendemain. Je suis donc resté 22 heures debout au travail avec dans le ventre, depuis 10 heures ½ du matin jusqu'au lendemain 10 heures, une soupe, ni plus ni moins. Je n'ai pas pu manger la viande de conserve qu'on avait fait cuire, il était impossible de la mâcher. En n'oubliant pas la tourmente de neige qui finit par atteindre sur le sol une hauteur de 1 mètre en moyenne, on peut sans crainte de se tromper dire que les forçats de Cayenne ou Nouméa sont plus heureux que nous et encore, ils sont sûrs de vivre, tandis que nous sommes presque tous sûrs de mourir ! C'est trop abuser des hommes, les esprits commencent à se monter.

Les sous-officiers (des brutes finies) et le lieutenant qui ne vaut pas plus pourront bien un jour se repentir de la façon dont ils nous mènent.

…

Dimanche 28 mars

Le travail a repris à 7 heures du matin, donc quatre heures de sommeil, c'est peu. On a cependant repos de 10 heures à 15 heures, je dors comme une souche, je n'en peux absolument plus, je ne vois pas plus loin.

Lundi 29 mars

Je suis de garde sur ma réclamation. Je devais en être hier et les sous-off., sous prétexte que je vais être nommé cabot ne m'ont pas fait prendre mon tour de garde pour mieux me vexer.

[5] On dirait aujourd'hui "ce cinéma" !

Hier matin, j'ai eu une vive altercation avec Gidon, cabot proposé sous-off., qui joue déjà au sous-off ! Ces messieurs font popote et font en sorte de toucher vin, pain et desserts à part, de sorte que hier ils avaient pour trois un demi seau de vin, c'est-à-dire autant qu'une escouade de 11 à 14 hommes. J'ai trouvé (et d'autres aussi qui s'en sont aperçus) cela abusif. Comme le caporal en faisait la remarque au cuisinier de ces Messieurs, celui-ci leur dit la réclamation et Gidon vint. J'ai pris la parole et lui ai dit proprement son fait. Après une vive discussion, il se retira battu visiblement car il ne pouvait pas défendre une si injuste cause. Je me suis donc attiré l'animosité de ces Messieurs, et le soir, en vexation, ce même Gidon me désigne spécialement au cabot pour porter la soupe au sergent de garde (le seul qui soit réellement sergent) : j'ai été blessé à vif par cette humiliation. Ce sous-off. a été le tampon d'Albert au commencement de la campagne lorsqu'il n'était encore que simple clairon : je devenais donc le tampon du tampon de mon frère ! Il me paiera celle-là ! et qu'il souhaite mon départ du bataillon, car je ne laisserai pas passer ça !

…

Donc étant de garde, encore une guigne ! : les quatre poilus qui n'étaient pas de faction vont prendre du bois à un tas destiné à couvrir un abri. Le lieutenant les voit et, en punition, leur ordonne de transporter tout ce bois à une tranchée à 150 mètres plus loin.

Pendant ce temps, ceux qui restent prendront la garde, de sorte que j'ai pris 5 heures de faction entre 6 heures du matin et 3 heures du soir au lieu de 8 heures que je devais prendre en 24 heures ! On arrive à 3 heures au cantonnement et de suite au travail jusqu'à 5 heures. Je suis toujours de plus en plus faible.

Mardi 30 mars

Je me fais porter malade. Je ne peux plus supporter ces fatigues et ces vexations ! Je serai malade jusqu'à ce que je sois nommé cabot. Si je ne suis pas nommé, je me ferai porter jusqu'à ce qu'on m'évacue ou que ma demande pour rejoindre Albert aboutisse. Voilà comment d'une bonne volonté on fait un tire-au-flanc. Il est vrai que je ne suis pas fort pour faire ce travail.

Mercredi 31 mars

Ça y est enfin ! Je me faisais porter malade ce matin. Le lieutenant rapplique et me dit que je suis un fumiste « car ce n'est pas bien pénible de surveiller ». Je saute sur l'occasion et lui dit que j'avais jusqu'à ce jour travaillé comme les autres. Sur ce, il a ordonné (il en avait déjà donné l'ordre) de me charger de la dixième escouade, de cette façon je n'ai plus de corvée à faire et je n'ai pas eu besoin de me faire porter malade. Je me rends donc bien compte que ces brutes de sous-off. me faisaient travailler contrairement à l'ordre du lieutenant qui avait dit de me faire faire fonction de cabot en attendant ma nomination, qui ne va pas tarder maintenant. Je crois que la période pénible est passée pour moi, ce n'est pas malheureux ! Quelle veine si ma demande venait à aboutir après ma nomination ! Ce serait parfait.

Jeudi 1er avril

On me fait savoir officieusement le refus opposé à ma demande, quelle guigne !…

C'est dans ces jours-là que le lieutenant Casanova refuse de proposer F.-M. R. pour être secrétaire du Colonel commandant le groupe des bataillons de chasseurs. F.-M. R. le ressent comme une vengeance.

Dimanche 4 avril

Pâques — Oui c'est du joli ! On a travaillé toute la journée par une pluie battante. Invité à déjeuner par les sous-off. du premier peloton, j'ai passé un bon moment. Ils ne sont pas des brutes comme les nôtres.

Les conditions de vie au front sont rudes. « Il n'y a que la pluie qui ne se fasse pas relever ! »

Le 6 avril, départ pour une reconnaissance, toujours vers le village de Mittlach, celui de la mort de Reverdy et Raspail.

... J'ai marché le premier tout le long, sauf au retour. Je crois avoir entendu les hommes exprimer leur confiance dans la façon dont j'ai fait cette patrouille... C'est ma première patrouille sérieuse, je crois que je pourrai aller dorénavant avec confiance pour les autres... C'est la première fois ; je crois que dès les vrais beaux jours nous irons essayer d'occuper Mittlach ; pourvu que nous ne le payons pas trop cher, ce sera rien !

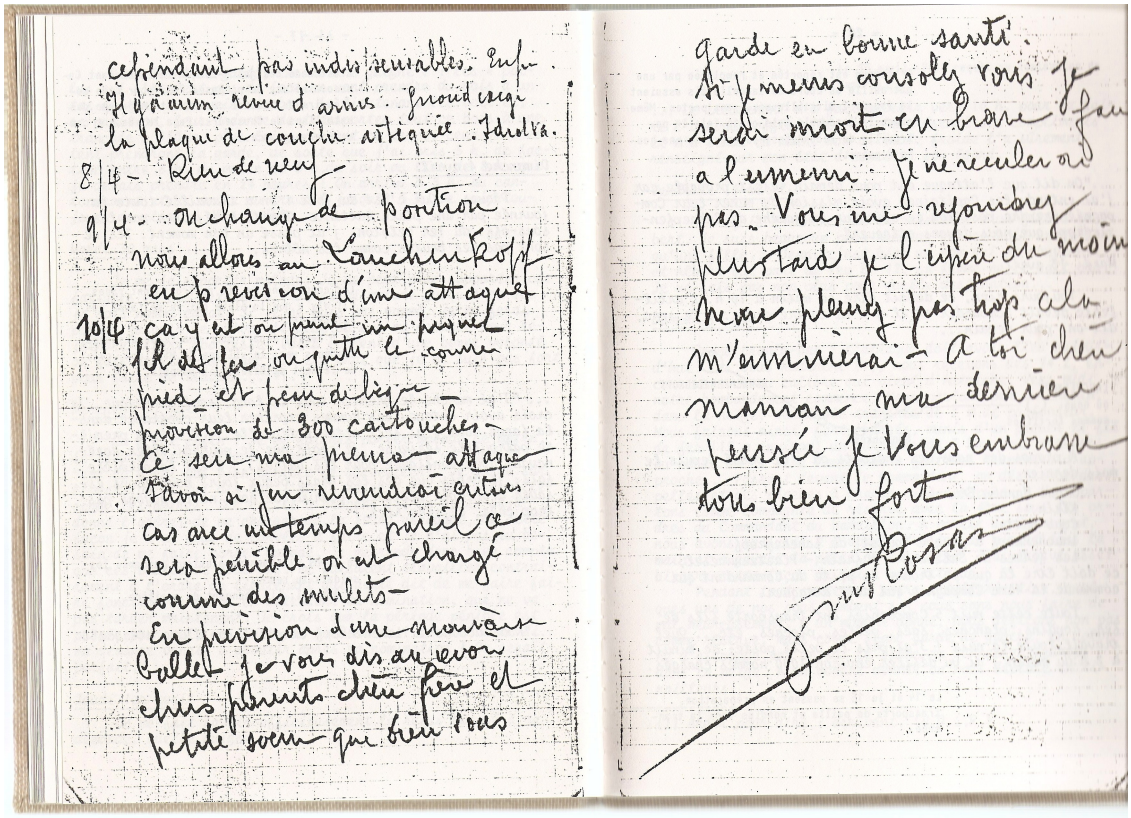
Le temps extrêmement pluvieux condamne les soldats au repos.
Le 9 avril, ils changent de position (*voir la page du carnet reproduite ci-après*).

… Nous allons au Lanchenkopf en prévision d'une attaque.

10 avril

Ça y est, on prend un piquet fil de fer, on quitte le couvre-pied et peau de bique – provision de 300 cartouches. Ce sera ma première attaque, savoir si j'en reviendrai entier, car avec un temps pareil ce sera pénible, on est chargé comme des mulets.

En prévision d'une mauvaise balle, je vous dis au revoir, chers parents, chers frère et petite sœur, que Dieu vous garde en bonne santé. Si je meurs consolez-vous, je serai mort en brave face à l'ennemi. Vous me rejoindrez plus tard je l'espère du moins. Ne me pleurez pas trop, cela m'ennuierait. À toi chère maman ma dernière pensée. Je vous embrasse tous bien fort

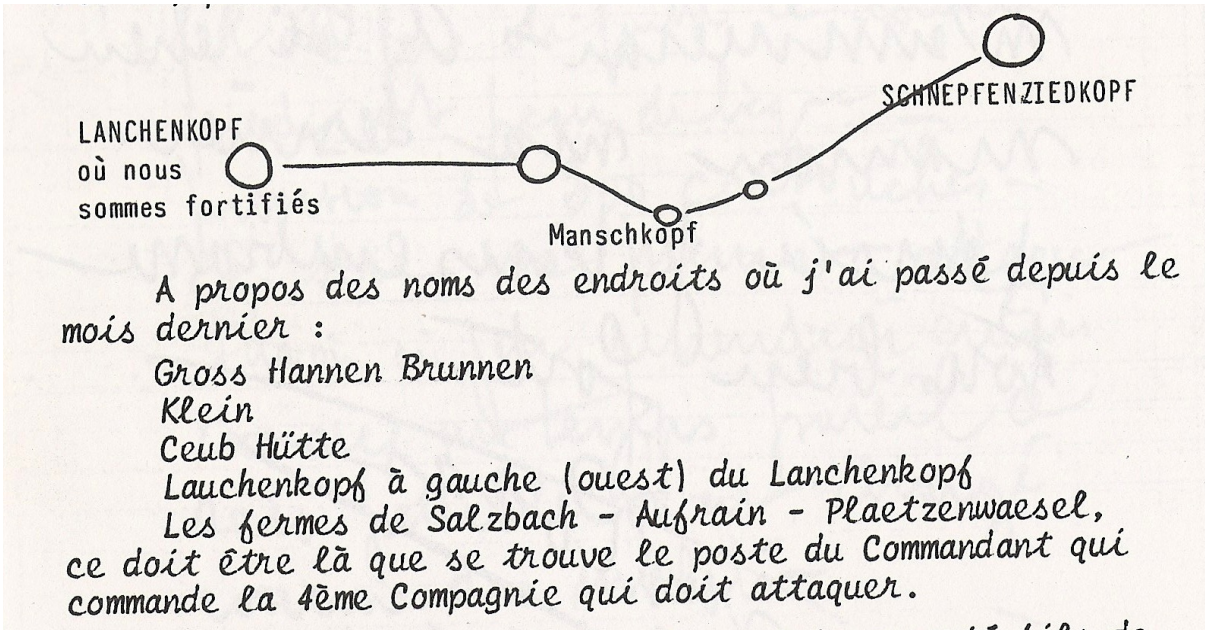


L'attaque est reportée et remplacée par une patrouille au cours de laquelle ils essuient le feu de 2 mitrailleuses, sans pertes. Même chose le lendemain mais cette fois la patrouille de reconnaissance opère en une heure à peine.

… « On dit que l'attaque est pour demain, c'est probable car j'ai entendu les capitaines avoir mission de mener leur compagnie prendre position ce soir sur la gauche de Schnepfen-Ziedkopf que nous devons attaquer. »

Mardi 13 avril

Toujours rien, ce devait être ce matin à 10 heures, l'artillerie devait bombarder et il y a eu contre-ordre... Ce sera, dit-on, pour demain...



A propos des noms des endroits où j'ai passé depuis le mois dernier :
Gross Hannen Brunnen
Klein
Ceub Hütte
Lauchenkopf à gauche (ouest) du Lanchenkopf
Les fermes de Salzbach - Aufrain - Plaetzenwaesel,
ce doit être là que se trouve le poste du Commandant qui commande la 4ème Compagnie qui doit attaquer.

Toute cette nuit cinq compagnies ont transporté fils de fer, rondins, planches, sacs, pelles, pioches, etc. Quel travail toute la nuit ! J'ai pris le petit poste ; de minuit à 2 heures du matin j'ai vu défiler environ 1.000 hommes chargés.

Le 14 et le 15 se passent en préparation, transports de paille et rondins vers la tranchée.

Le 15 avril, F.-M. R. reçoit sa nomination de caporal.

... Le lieutenant m'a fait appeler vers 10 heures pour me faire l'annonce officielle ; il m'a présenté ses compliments et m'a tendu la main, mon attitude froide l'a sûrement renseigné sur mon état d'esprit à son égard.

Vendredi 16 avril

Je reçois l'annonce de la naissance d'un fils à Albert. Je suis beaucoup plus heureux que ce soit un garçon qu'une fille... Jean, c'est bien un nom qui me convient... et Albert qui part au feu le 12, sa femme ne le sait pas. Je ne sais pas non plus pour quelle destination...

Samedi 17 avril

Grand branle-bas ! L'attaque doit avoir lieu aujourd'hui, les obus radinent[6], nous recevons des 74 Z, encore un nouveau calibre qui vient d'Autriche. Vers midi notre bombardement commence. Nous partons par un chemin dans la neige, véritable tranchée de 2 mètres de profondeur. Nous faisons ainsi, fort chargés, munis d'un piquet et fil de fer (15 mètres environ) un parcours de 5 kilomètres. Nous arrivons au poste où la 4ème compagnie a fait des tranchées d'approche...

Passant devant le commandant, on distribue des pelles et des pioches à chacun ou à peu prés... Nous partons comme compagnie de réserve avec la 4ème sous les ordres du commandant du bataillon. À partir de ce moment, nous avons le fusil à l'épaule droite, un piquet dans la main et à gauche la pelle ou la pioche. J'ai trouvé assez bizarre cette façon de faire une attaque.

[6] Argot pour dire : arrivent.

Pendant tout ce temps, notre artillerie tire, quelques uns de nos obus tombent sur nous sans nous faire de mal heureusement. À un moment donné, nous défilons non pas comme réserve, mais comme flanc garde de gauche, en colonne d'escouade par un sur le flanc du Schnepfenziedkopf dans la neige. À un moment donné, on nous déploie en tirailleurs.

Il y a une confusion : les 11ème et 12ème escouades passent et se mêlent avec les 9ème et 10ème. Nous sommes les uns sur les autres. Lorsque le déploiement est fini, je me trouve être à l'extrême gauche de la ligne des Tirailleurs. Après avoir fait 200 mètres en tirailleurs, j'aperçois à 80 mètres à gauche une colonne de *Boches* débitant par un, l'arme à la main, sans équipement. Aussitôt que les hommes les aperçoivent, ils s'écrient : « Les *boches* nous tournent » sans penser à compter les types. J'en ai vu une dizaine et je donne l'ordre de faire dire que quelques *Boches* passaient sur notre gauche. La peur s'est emparée des poilus, je veux tirer sur les *Boches*, l'un d'eux me dit de ne pas tirer, je cède, j'en ai du regret, j'aurais dû faire faire un feu par salve.

…

Cet incident fait remonter la ligne de tirailleurs, nous arrivons juste à la hauteur des fils de fer *boche*s.

Un instant avant le déploiement, étant encore en colonne, nous avons entendu nos poilus charger à la baïonnette et les clairons sonner la change. Cela a été une minute d'émotion intense et joyeuse car c'était la preuve de la réussite de l'attaque.

Donc, nous arrivons devant les fils de fer pour traverser. J'ai passé à quatre pattes dessous ; si par hasard il y avait eu un *Boche* de l'autre côté, j'étais frit en *cinq sec* ! Nous passons et nous arrivons à un endroit où les *Boches* avaient abandonné des sacs.

On fait une provision de toutes sortes de choses, linge, souvenirs, cartes postales, photos, etc. et surtout de couvre-pieds qui nous font défaut puisqu'on nous a fait quitter les nôtres en partant... Nous repartons un quart d'heure après pour une avance de quelques centaines de mètres. Nous voyons les premiers blessés français du combat. On apprend la prise de deux pièces de 74 et de deux mitrailleuses. En même temps, on apprend aussi la mort de deux capitaines : Regnault et Klim qui ont mené les compagnies qui attaquaient, peu après la mort du lieutenant Moulin (celui qui m'a fait le peloton des élèves cabots à Châteauneuf).

Nous prenons position à nouveau dans la neige face à un grand pré où se trouvent plusieurs fermes. Nous creusons jusqu'au soir, puis toute la nuit, nous plaçons ces fameux piquets et le fil de fer. Tout le jour on creuse ; nous avons vers nous trois mètres environ de neige. Quelle nuit nous avons passé !

…

Dimanche 18 avril

Vers le matin, 5 ou 6 heures, nous apprenons que la 4ème section a découvert dans une ferme en faisant une patrouille, des quantités de victuailles.

Je décide de faire une patrouille dans la section, je demande des volontaires ; cinq ou six hommes me suivent, nous arrivons à une ferme déjà visitée par la 4ème section où des hommes sortent des caisses d'obus de 74, c'était le logement des artilleurs *boches*. Je rentre avec les copains, nous découvrons saucissons, lard, jambon, beurre, œufs, pâté, etc. même des bonbonnes de vin, sucre, café, etc. Nous repartons chargés et en arrivant on distribue cela aux copains des quatre escouades de la section en réservant pour mon escouade un fort paquet tiré par moi.

…

Tout cela dans le brouillard.

En arrivant je trouve le lieutenant en conversation avec le capitaine Dombremetz, le commandant et le lieutenant Maillot. Il s'agissait de conduire la section de ce lieutenant à la cote 1025, et nous ne savons pas si les *Boche*s y sont. Je pars avec une patrouille de quatre hommes de ma section. Je me fais donner une autre patrouille avec quatre hommes et dans le brouillard nous voilà partis à chercher les quatre fermes qui se touchent et forment le groupe en question. Je fais diriger la patrouille de droite sur deux fermes, qu'elle fouille ; je fouille le groupe de quatre fermes avec la patrouille de gauche que j'ai demandée à nouveau.

En arrivant à la hauteur des fermes que nous venions d'apercevoir dans le brouillard qui s'élève rapidement, rien, sauf une carabine et un équipement dont je m'empare. Je poursuis la marche en faisant déployer mes trois patrouilles en tirailleurs face au bois qui borde le grand pré où se trouvent ces fermes. Nous sommes donc trois caporaux, moi au centre et seize hommes à intervalles de 10 mètres, donc sur un front de 200 mètres environ, c'est-à-dire la largeur du pré.

Nous avançons face au bois. Si les *Boches* avaient été dans le bois, ils nous auraient déjà tiré dessus. Nous avançons toujours sans essuyer aucun coup de fusil. Nous pénétrons dans le bois, toujours rien. Nous avançons, je règle la marche de la section qui vient de se déployer à notre droite et à notre gauche de façon que nous formions une ligne de tirailleurs dont je suis centre et qui compte environ 500 à 600 mètres de front. Arrivé à l'endroit que je juge être le sommet du 1025, je fais arrêter, car j'aperçois les pointes des sapins du versant qui se trouve sur la Fecht. Je fais appeler le lieutenant Maillot pour lui signaler notre arrivée sur le sommet. Il vient, et à ce moment l'aile gauche de la section est en contact avec une patrouille *boche* qui lui tire dessus.

Je pars avec un homme aviser le capitaine Dombremetz que le but est atteint. Nous occupons la cote 1025 sans perte. Je rapporte mon équipement avec peine et rends compte de ma mission.

La compagnie quitte ses emplacements et vient se joindre à la gauche de la 4ème compagnie dont fait partie le lieutenant Maillot qui a été adjoint par ses trois autres sections. Nous établissons une nouvelle ligne de tranchées que nous occupons pendant 48 heures, c'est-à-dire les 18 et 19 avril. Vers midi nous sommes relevés par le 357ème infanterie (1 bataillon) et nous nous disposons à aller à un repos bien gagné. Nous sommes arrêtés dans la montée : il y a contre-ordre, nous devons rester ici dans les fermes voisines. Nous attendons la nuit pour nous y rendre. Arrivés là, le lieutenant nous déclare que le lendemain nous attaquons la cote 955 au-dessus de Metzeral.

Mardi 20 avril

Réveil à 3 heures. On se rassemble dans le bois tout près des fermes. L'attaque doit avoir lieu à 8 heures ¼. Le bombardement doit commencer à 7 heures ½. Vers 7 heures ½ la 4ème compagnie peut prendre position ; à peine a-t-elle fait 200 mètres qu'un de nos 220 lui tombe devant le nez ; elle revient. Le tir de l'artillerie est trop court, les opérations sont retardées de 2 heures, puis d'une heure et encore de 2 heures. On sent que l'artillerie ne peut repérer les tranchées ennemies. Que va-t-il se passer ? Nous sommes inquiets et pressentons que cela n'ira pas. Comme il fait un beau soleil, nous en profitons pour dormir sous ses rayons !

J'ai assisté vers 10 heures à une cérémonie à laquelle peu auront pu assister : la décoration de deux ou trois sergents ou chasseurs, en pré découvert, devant deux compagnies, et l'original de l'affaire est que, au lieu de commander « *Présentez, armes !* » avant de remettre les décorations, le Général de Brigade ordonne : « *Feu par salve, Joue... Feu !* »

Et en une seule fois partent environ 400 coups de fusil qui déchirent l'air ; même chose pour chaque décoré ! C'est tout à fait original devant des hommes qui vont mourir ! Je suis étonné de notre calme à tous et je me demande comment nous pouvons si bien dormir quelques heures avant l'attaque où nous pouvons tous laisser notre vie ! Il est vrai qu'il y a deux ou trois nuits que nous ne dormons pas ou mal et que nous travaillons constamment, sans arrêt ni de jour ni de nuit.

Enfin vers midi, le bombardement commence, on sent que c'est mou à côté de celui du Schnepfenriedkopf, nous partons prendre position. Arrivés aux tranchées, les balles commencent à pleuvoir, les obus de même et on entend les mitrailleuses *boche*s cracher la mort.

Notre premier peloton est chargé de faire l'attaque du côté droit, nous sommes en réserve de la 3ème compagnie. À un moment le lieutenant reçoit du commandant de notre compagnie l'ordre de se porter au secours de notre 1er peloton. Il refuse, arguant de sa mission auprès de la 3ème compagnie. Heureusement, car cela nous a sauvé la vie. De notre 1er peloton il ne reste plus que la moitié, pour faire l'attaque il a traversé un pré où les balles atteignaient chacune leur homme. Il a perdu 17 morts et 27 blessés, dont le capitaine blessé, lieutenant tué, aspirant tué, un sergent tué et un blessé, il ne restait je crois que 2 sergents et quelques caporaux.

Ils sont restés sous les balles en plein jour pendant 4 heures, les vivants faisaient les morts, car au moindre mouvement ils recevaient des coups de fusil. Ce n'est qu'à la nuit que leur martyre a pris fin.

Nous étions donc restés à notre place de réserve a 150 mètres en arrière des lignes quand le lieutenant Casanova allant voir ce qui se passait reçut une balle dans la mâchoire qui lui coupa la langue.

Nous restons donc avec l'adjudant Didier comme chef, il a 23 ans et n'est pas capable de mener un peloton, peut-être pas même une section.

Nous nous retranchons sur place en faisant une ligne bizarre que je ne comprends pas du tout. À un moment nous allons rectifier cette ligne et je traverse après quatre ou cinq autres types un endroit découvert bien à la vue des *Boches* et où la neige séjourne encore.

Une balle, vient frapper à 50 centimètres de moi et m'envoie la neige sur le corps : je l'ai échappé belle ! Nous revenons à nos anciens emplacements car il serait impossible de tenir celui où nous allions.

Nous passons la nuit là en compagnie de vingt cadavres remontés par la 3ème compagnie et le restant du 1er peloton.

Les *Boches* ont tiré des balles explosives. Le lieutenant en remontant nous dit qu'il a fait éteindre trois fois l'herbe qui prenait feu (herbe ou bois de sapin sec). L'aspirant qui était avec lui, blessé par une balle explosive a reçu neuf balles après sa blessure !

Lors de la prise du Schnepfenriedkopf, nous avons fait 25 prisonniers environ, l'un d'eux avait des balles retournées dans ses poches. Il a été fusillé à Breitfirst sans procès. Quelles brutes ces *Boches* ! Ils doivent sentir la partie perdue pour eux.

Mercredi 21 avril

Le lendemain on travaille à se retrancher, on place des fils de fer, on fait des abris. Et toujours les cadavres sont là ! Les *Boches* nous blessent quatre ou cinq hommes.

Jeudi 22 avril

J'ai une douleur à l'épaule gauche, des frissons terribles, je n'ai plus de forces. Je vais à la visite : exempt de service et me tenir au chaud ; avec quoi ?! Je n'ai ni ma peau de bique, ni mon couvre-pied (comme personne, du reste). Enfin je passe la journée accroupi sur un manteau et couvert de deux autres, laissés par les blessés.

Le soir à 4 heures on est relevé par la 5ème compagnie. Nous arrivons à 1 kilomètre en arrière dans des abris de plein air et la neige tombe. Je trouve une *cagna* un peu mieux fermée. J'y trouve une place avec un copain.

Mercredi 23 avril

J'ai passé la première bonne nuit depuis le 17, c'est peu. Toute la journée on travaille à faire des abris contre l'artillerie et qui serviront de *cagna*. C'est fini le soir vers 7 heures.

Samedi 24 avril

Je n'ai encore rien dormi, nous étions trop serrés, on mange bien mal depuis quatre ou cinq jours. Vers 2 heures on nous avise que nous sommes relevés pour aller plus en arrière. Je demande l'autorisation de mettre mon sac au mulet, accordé. Nous partons pour Klinz-Ruz. La montée a été pénible, il y a bien 10 kilomètres de la cote 1025 où nous étions jusqu'a notre nouveau cantonnement. En chemin je retrouve ma carabine *boche* et tout le fourbi que j'avais envoyé à Auboiroux pour le faire passer à l'arrière, j'ai de la veine. Je m'arrange pour que ça arrive cette fois.

Arrivés à Klinz-Ruz vers 7 heures du soir en passant par Schnepfenred, Lauchenkopf, Breistfirst, Steinelbach, Oberlanchen, quel détour ! Et mon sac est resté à Breitfirst, les mulets ne pouvant pas le prendre.

Dimanche 25 avril

Nuit passable, le cantonnement est bon, mais en plein bois et toujours dans la neige à plus de 1.200 mètres d'altitude. Quand sortirons-nous de cette maudite neige !

Du 26 avril au 2 mai, repos au cantonnement. Le moral des troupes devait être assez bas, on lit aux soldats les communiqués officiels, la situation générale sur le front, la position de l'ennemi dans les parages.

... On veut nous faire prendre patience en nous bernant sur la durée probable de la guerre ! J'ai reçu ces jours-ci un gros colis et deux petits par poste, ils arrivent bien à propos !

…

Le lieutenant qui commande la compagnie pour le moment nous a lu entre autres la traduction d'une lettre qu'un soldat *boche* avait préparée pour envoyer chez lui dans laquelle il disait :

« *Nous luttons avec des chasseurs alpins, ces brigands montent dans les arbres et nous tirent de toutes et dans toutes les directions, aussi quand nous en trouvons un, il n'y a pas de merci, un coup de crosse sur le « chou rave » et mon chasseur oublie souvent de se relever.* »

Je crois que cette lettre est surtout faite pour éviter des idées de redditions individuelles qui pourraient se produire.

…

J'ai eu le gros orteil gauche ainsi que les deux premiers doigts du pied droit à demi gelés, c'est rudement gênant et douloureux pour marcher.

Lundi 3 mai

Nous sommes depuis ce matin prêts à partir dans la direction de la cote 1025. Ça va mal car ce serait alors pour attaquer à nouveau la cote 955.

4 mai

On est toujours là. Il est arrivé du renfort à Kruth, on ne fait monter que ceux qui ont déjà été au feu et ceux de la classe 1914 qui ne sont pas encore venus pour diverses raisons.

Le renfort arrive à 10 heures du soir.

Il y a un sergent Chazalval qui a été copain d'Albert au début de la campagne.

5 mai

Départ pour la cote 1025 ; en route changement à vue, on descend à Mittbach passer la nuit, l'attaque ne devant pas avoir lieu aujourd'hui. On arrive à 5 heures ½ éreintés par une descente à pic. Je retrouve un camarade du 68 et revois des copains du 28 qui étaient à Montboucher. Je trouve aussi Béraud et deux autres types de Monistrol. Je fais une enquête pour savoir ce que sont devenus Raspail et Reverdy que l'on croyait tués lors de la reconnaissance du 22 mars. J'apprends de la bouche de la femme chez qui ils ont été soignés que Raspail a une balle dans la jambe et Reverdy une dans le côté droit de la poitrine, blessure non mortelle a déclaré le médecin boche qui les a pansés. Tant mieux !

Jeudi 6 mai

On remonte pour l'attaque (à 9 heures 20 départ). Arrivée vers midi… Nous sommes de réserve, c'est la 5ème qui attaque avec la 4ème. Je crois que cette fois encore c'est manqué.

…

Vendredi 7 et samedi 8 mai

On garde les positions anciennes, … légèrement postées en avant pour la continuité de la ligne et on parle d'attaquer à nouveau.

Dimanche 9 mai

…

Le moral est bas. Je ne sais si on fera quelque chose de bien dans une attaque. C'est abuser d'un bataillon que de lui faire faire trois attaques en trois semaines. On dit que le 27ème va venir attaquer. Le 68ème serait de réserve et nous, relevés.

Lundi 10 mai

…

J'ai appris la mort de Deverson, sergent de la 3ème. Un copain de Châteauneuf et Montboucher. Petit à petit, tous s'en vont, il en reste peu de ceux qui sont partis avec moi.

La relève est arrivée, au repos à Mittlach.

Mardi 11 au vendredi 14 mai

Toujours le repos, on se sent heureux dans cette vallée, c'est sûrement l'effet du printemps. On entend le bruit des feux par salves et des *marmite*s. Une femme a été blessée à la jambe pan un shrapnel à 500 mètres en avant de notre cantonnement. Sans cela, nous ne nous figurerions pas en guerre. Tout le jour, pêche à la truite, roupillades dans les prés, sous-bois, ou dans les granges…

Samedi 15 mai

Il y a du bon, je suis nommé cabot-adjoint au *fourrier*. Issartial descend à Kruth, je le remplace. Ici, plus d'escouade à commander, et aussi plus d'attaque à faire car je serai chargé du matériel et des sous-officiers en même temps que de quelque mission qui pourra bien se prolonger pendant la durée de l'attaque. C'est un acheminement vers les galons de *fourrier* qui pourraient bien m'amener à l'arrière, peut-être tout peu si ce pauvre Lambeston vient à être nommé adjudant.

…

Du 16 au 26, le repos continue. F.-M. R. pêche la truite, les lieutenants organisent une fête entre la 5ème et 6ème compagnies. Jamais le 28ème n'a eu si long repos.

...

Aussi, demain matin, 27 mai, nous allons attaquer pour la 3ème fois la cote 955 ; j'espère que cette fois nous réussirons.

…

Jeudi 27 mai

Départ de la compagnie à 5 heures du matin. Je reste en arrière avec deux malades que je dois mener au Médecin Major…

Nous partons vers 6 heures, arrivée en haut à 8 heures ½, 9 heures. L'attaque était faite et réussie, mais les *marmite*s tombaient dru sur la cote 1025 où se trouvaient les réserves.

Je mène les deux poilus vers le major. Là je vois la file des blessés et je trouve le caporal *fourrier* chargé de la liaison entre le commandant et le commandant de la compagnie. Je me décide à aller voir ce qui se passe et le remplacer, et je plante là mes deux malades.

Arrivé sur la tranchée, il faut traverser des fils de fer sous le feu ennemi. Tous me crient : « *Couche-toi ! cache-toi !* ». Je m'aplatis derrière un arbre et fait demander où est le lieutenant… Celui-ci me fait dire d'aller le rejoindre. Il faut passer sous quatre ou cinq fils de fer barbelés et sous les coups de fusil. Je me précipite à quatre pattes et arrive sain et sauf au lieutenant. Celui-ci me dit de remplacer le Caporal *fourrier* lorsqu'il apprend qu'il a été blessé.

Me voilà parti vent le commandant et pendant tout l'après-midi, je transmets les ordres par un boyau mal fait qui à un moment est au niveau du sol et où les coups de fusil tapent au passage. Le soir, éreinté, je demande au lieutenant l'autorisation de me reposer, il me l'accorde pour 24 heures ou 48 heures à mon choix. Mais le surlendemain, après avoir vu que les *Boche*s marmitaient fort sur la compagnie et que les blessés arrivaient en nombre, je retourne prendre mon poste. Le lieutenant me dit de me reposer encore, mais je reste quand même pour faire le service.

Le soir je retourne coucher comme la veille à 1025 et je reprends mon poste à 5 heures du matin ; je le tiens jusqu'à l'heure où le 27ème chasseurs nous relève dans l'après-midi. J'ai beaucoup de travail : outillage, matériel de la compagnie, sacs des officiers. Je descends à Mittlach pour relever le poilu laissé pour garder des vêtements et les emporter à Klinz-Ruz.

Lundi 31 mai

Départ 4 heures du matin, arrivée Klinz-Ruz à 8eures ½. On ne reconnaît plut Breitfirst, il y a une route superbe de 4 mètres de large. J'ai une sensation de légèreté et de bien-être extraordinaire.

À peine arrivé, travail fou pour liste de blessés, citations, propositions, comptes-rendus pour disparus. J'arrive au soir sans avoir pris une minute de repos.

Mardi 1er juin

J'ai appris dans la journée ma proposition par le lieutenant pour une citation à l'ordre de la Division et ma proposition au grade de sergent *fourrier*.

…

Mercredi 2 au samedi 5 juin

Séjour à Klinz-Ruz. Ma nomination est arrivée le 3.

Départ de Klinz-Ruz le 5 Juin pour Mittlach et de là pour la cote 955.

… On grimpe pour une attaque ou pour remplacer des troupes dans les tranchées acquises par nous le 27 mai. C'est la 2ème fonction qui nous est dévolue, on remplace le 27ème qui doit attaquer sous peu, il va au repos à Mittlach.

Du 8 au 12 juin, la pluie n'ayant cessé de tomber, les tranchées sont pleines de boue et les hommes malades, il faut se replier à Mittlach.

Il y a 40 à 50 malades par jour. F.-M. R. tient bon et est chargé de réquisitionner du lait pour les malades, il y arrive, non sans paroles et même menaces !

Mardi 15 juin

Rassemblement de bon matin pout nous apprendre qu'à 14 heures 30 nous irons attaquer. Metzeral : objectif le cimetière. C'est charmant ! Nous serons tout près pour y être transportés ! Mais la 6ème compagnie est réserve et marche derrière la 5ème, c'est déjà quelque chose ! La 5ème part de la tranchée du 5ème bataillon, elle fait 300 à 400 mètres et tombe sur un blockhaus *boche* muni d'une mitrailleuse. Tout le monde reste sur place. On creuse des tranchées. La moitié de la 6ème va se mettre en ligne à gauche de la 5ème et une demie section du 1er Peloton garde la route qui passe sur la rive droite de la Fecht et qui va à Metzeral.

Pendant deux jours, on conserve cet emplacement mais le 18 dans la nuit, ordre arrive de faire la liaison avec la 47ème Brigade. Nous passons de l'autre côté de la Fecht avec le capitaine et une section et demie ; on roule toute la nuit. Conversations téléphoniques entre le capitaine et le Général de Maud'huy. Enfin à 3 h. du matin on se décide à aller rejoindre de l'autre côté de la Fecht (celui d'où nous venons) la 3ème compagnie qui suit le flanc de 955 se dirigeant vers Metzeral.

Il faut dire que la 5ème compagnie a, la veille, pris le blockhaus qui l'arrêtait, les Boches l'ayant évacué à la première tentative, de sorte que le flanc de la montagne pouvait encore être gardé, mais la vallée étant à nous, il n'y avait pas d'inconvénient à suivre le flanc tout en bas où on est à peu près à l'abri du tir ennemi.

Vers 5 heures la liaison est établie dans un désordre qui touche à l'anarchie. Notre compagnie, grandie de la 2ème devait arriver la première sur le flanc en passant par l'usine de Steinabrück que nos obus ont bouleversée.

Il se trouve que c'est la 3ème compagnie qui arrive la première puis la 2ème seulement, puis un peloton de la 6ème puis la 5ème puis un peloton de la 2ème et enfin un peloton de la 6ème C'est assez réussi comme ordre !

Donc, à peine rassemblée près de la cote 955, la 3ème compagnie se heurte au cimetière crénelé et solidement fortifié, protégé à notre droite par une tranchée occupée pat les Boches.

Les 19 et 20, toujours même place. On parle à chaque instant d'attaquer la crête et on ne se décide pas, lorsque dans la nuit du 20 au 21 se produit le coup de théâtre attendu : les Boches descendent nombreux pour se rendre, on leur tire dessus dans la nuit et au petit jour, quand on les voit et qu'on les entend hurler de douleur, on envoie des patrouilles qui devront se rejoindre à la crête, établissant une ligne continue. Au fur et à mesure, devant toutes les compagnies descendent des groupes de Boches dont un brancardier ; il y en a environ en tout 45 plus 4 ou 5 blessés. Donc les patrouilles ont débarrassé le flanc et de plus se sont rejointes à celles d'autres bataillons qui opérant de même sur la crête ont aussi fait des prisonniers.

Ces pauvres boches sont abrutis, depuis cinq jours la mitraille leur pleut sur la tête et les obus ont empêché leur ravitaillement d'arriver depuis deux jours.

…

Ordre est donné de se porter en avant. On occupe d'abord la tranchée qu'avait la 3ème compagnie près du cimetière, puis ensuite vers 10 heures ½, ordre est donné de partir toujours en avant soutenir la 2ème compagnie engagée depuis un moment.

Notre capitaine a passé le commandement de la compagnie au lieutenant Lignier, car il passe Chef de bataillon pour la journée, notre commandant devenant commandant de groupe par suite de la mort d'un Colonel … tué à bout portant dit-on par les Boches prisonniers qui, étant en trop grand nombre n'avaient pas été fouillés.

Donc, nous voilà partis, lieutenant en avant, puis les agents de liaison dont je suis le Chef.

À un moment donné, le lieutenant comprenant que nous approchons de l'ennemi, me charge de trouver un cheminement pour la compagnie. Je pars en avant ; à 150 mètres je me trouve sur le cimetière de la tranchée dans laquelle étaient précédemment les Boches … et que nous devons occuper avant de faire un nouveau bond en avant.

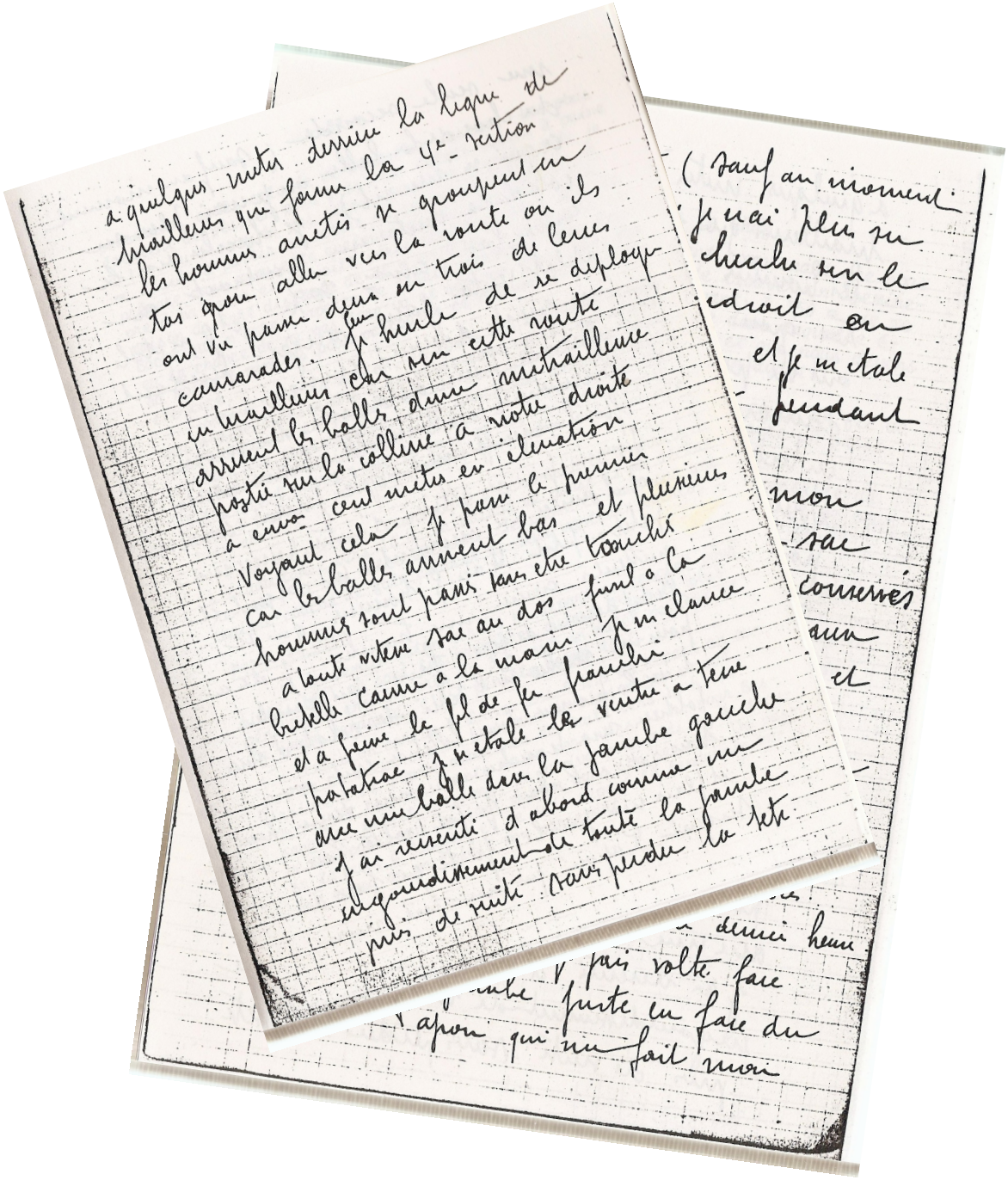
Je reviens chercher la compagnie. Je coupe un fil de fer avec ma canne (pan torsion) pour lui faire un passage plus rapide, et je l'emmène à la tranchée.

Au point proche du cimetière, il est impossible de résister aux mauvaises odeurs qui se dégagent. Je ne peux pas me rendre compte c'est du cimetière même ou des cadavres qui sont dans la tranchée !

Une fois la compagnie établie a peu près en ligne dans cette tranchée, on repart pour un bond qui doit nous porter dans Metzeral où se trouve déjà la 2ème compagnie.

Mais à 100 mètres la compagnie tombe sur un réseau de fils de fer boche.

Il n'y existe qu'un seul passage sur la route qui vient de Schieisslloch, rive droite de la Fecht.



J'arrive à quelques mètres derrière la ligne de tirailleurs que forme la 4ème section, les hommes arrêtés se groupent en tas pour aller vers la route où ils ont vu passer deux ou trois de leurs camarades. Je leur hurle de se déployer en tirailleurs car sur cette route arrivent les balles d'une mitrailleuse postée sur la colline à notre droite à environ cent mètres en élévation.

Voyant cela je passe le premier car les balles arrivent bas et plusieurs hommes sont passés sans être touchés à toute vitesse, sac au dos, fusil à la bretelle, canne à la main, je m'élance et à peine le fil de fer franchi patatras je m'étale le ventre à terre avec une balle dans la jambe gauche. J'ai ressenti d'abord comme un engourdissement de toute la jambe puis de suite sans perdre la tête une seule seconde (sauf au moment du choc de la balle où je n'ai plus su ce qui m'arrivait) je cherche sur le côté de la route un endroit en contre bas environ 30 mètres et je m'étale à plat ventre sans bouger pendant un quart d'heure environ.

Ensuite je me débarrasse de mon fourniment, musette, bidon, sac, fusil, équipement que j'avais conservés pour ne pas m'attirer d'autres pruneaux et il arrive à ce moment un sergent et petit à petit quatre ou cinq hommes qui se mettent à creuser une tranchée. Je dis à l'un d'eux de me faire une tranchée pour me mettre à l'abri des éclats d'obus, et avec la promesse d'un billet de cent sous j'obtiens ma tranchée en une demie heure. Une fois à l'abri je fais volte face et place ma jambe juste en face du sergent Papon qui me fait mon pansement, après cela je me repose un instant. Les obus éclatent de plus en plus près, les éclats volent à peine à un mètre au-dessus de nos têtes. Vers une heure ½ après midi je me décide à partir me mettre un peu mieux à l'abri. Je prépare dans ma musette quelques objets personnels, je prends ma canne et me voilà parti clopin-clopant vers la maison du curé, distante de trente mètres environ. À ce moment un Boche qui m'aurait aperçu me tirerait sûrement, mais j'ai eu la chance de ne pas être vu et quoique j'ai bien mis au moins deux minutes pour parcourir ce chemin, je n'ai pas été tiré.

Arrivé vers la maison, je tombe sur le 52ème alpins qui m'aide à descendre à la cave, cave voûtée qui m'inspire confiance et jusqu'à 8 heures du soir j'attends les brancardiers.

Ce sont ceux du 52ème qui m'ont emmené jusqu'à la scierie de Steinabrück, je leur glisse un billet de cinq francs, tout heureux que je suis qu'ils ne m'aient pas laissé toute la nuit dans cette cave comme cela pouvait bien arriver.

De la scierie, transporté à Schizlach où j'arrive à l'ambulance vers 10 heures Mr Mainot me panse et me déclare que j'ai une belle blessure. Je passe la nuit sur une maigre couche de foin couvert de deux manteaux boches.

Mardi 22 juin

Le lendemain matin vers 6 heures départ en *cacolet* pour (*illisible*) où sont les premières autos. C'est le plus pénible du chemin, près de trois heures sur un mulet peureux et la jambe pendante, c'est pénible comme tout.

Enfin on arrive à 9 heures ; vers 9 heures ½ on repart en auto. Ça va mieux sur un brancard et bien moins secoué. Arrivée à la grande ambulance de Kruth vers 10 heures ¼. On refait les pansements et on part vers 11 heures pour Bussang. Le trajet est long. On arrive vers midi ½. Je trouve Monsieur Dodero qui me fait mettre dans son service. Je passe la nuit a Bussang et je suis reposé le lendemain matin quand on me refait mon pansement.

Mercredi 23 juin

Départ en train sanitaire à 3 heures ½ après midi. Le matin, j'ai eu la visite de Madame Dodero, cela me fait plaisir, c'est la première personne que je vois et je ne m'y attendais pat du tout.

Le trajet devient pénible. Arrivée à Gray a 2 heures du matin, on me fait une injection antitétanique et on repart a 5 heures du matin sur Lons-le Saunier où j'arrive après bien des arrêts, à 11 heures environ.

C'est mon terminus. Je vais à l'Hôpital auxiliaire n° 106, ancien Lycée de jeunes filles, à 100 mètres de la gare. Je tombe Salle Saint-Claude, salle où sont les officiers. On n'est pas trop mal.

Vendredi 25 juin

Infirmières des Dames de France, elles sont gentilles, mais comme les soins sont loin de ressembler à ceux des religieuses de Saint-Vincent de Paul par exemple !

Et les infirmiers, des *biffin*s qui considèrent leur service comme pénible ! Je les retiens ceux-là ! Comme un peu de séjour au front leur ferait du bien, c'est rien de le dire !

*

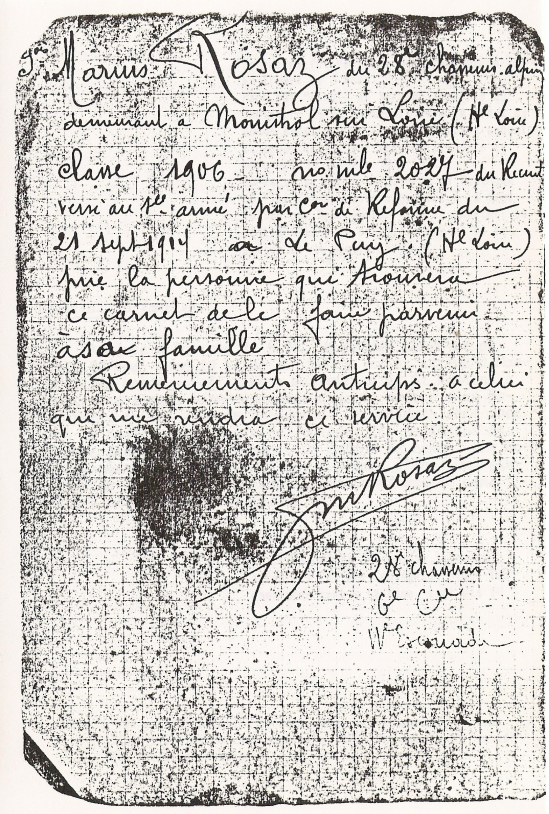
Ici se termine le Journal de Guerre de F.-M. R.

Peu après son rétablissement, l'autorité militaire lui donne une affectation spéciale à Saint Ferréol d'Auroure (Haute-Loire) dans une usine qui travaillait exclusivement pour l'armement.

À la tête de cette usine, une jeune fille de 22 ans, Maria Alexandre, restée seule à la mort de son père (octobre 1914) pour diriger des ouvriers âgés non mobilisables et des femmes...

Ils se marièrent le 29 Février 1916 !

La suite, leurs descendants la connaissent ! …


3e Marius Rosaz du 28e chasseurs alpins
demeurant à Monistrol sur Loire (Hte Loire)
classe 1906 no mle 2027 du Recrut
versé au 1er armé par Cn de Réforme du
21 sept 1904 à Le Puy (Hte Loire)
prie la personne qui trouvera
ce carnet de le faire parvenir
à sa famille
Remerciements anticipés à celui
qui me rendra ce service
F M Rosaz
28e chasseurs
6e Cie
11e Escouade

« Marius Rosaz du 28e chasseurs alpins, demeurant à Monistrol-sur-Loire (Haute-Loire), classe 1906 — n° matricule 2027 du recrutement, versé au service armé par commission de réforme du 21 septembre 1904 à Le Puy (Haute-Loire) prie la personne qui trouvera ce carnet de le faire parvenir à sa famille. Remerciements anticipés à celui qui me rendra ce service. F. M. Rosaz, 28e chasseurs, 6e compagnie, 11e escouade. »

Sur la liste des morts de Monistrol lors de la Grande guerre, que ce soit sur le monument aux morts du cimetière ou sur les plaques gravées dans l'église, figure le nom d'**Albert Rosaz** (orthographié par erreur *ROZAS*), le frère cadet de François-Marius tué au combat, au Fayel dans l'Oise, presque à la fin de la guerre, le 14 août 1918.

Il meurt en laissant une femme veuve et un fils orphelin de 4 ans (photographie ci-dessous), dont François-Marius a appris la naissance dans les tranchées, le 16 avril 1915 (*supra*, p. 63). Le « petit Jean », élevé dans la famille de son oncle, aura une descendance, à la Martinique d'où était originaire son épouse, et d'où déjà venait le père de François-Marius et d'Albert. Mais c'est une autre histoire…

Nota : Les parents d'Albert, Robert Rosaz et Fanny Long, habitaient Monistrol-sur-Loire où ils avaient acheté une propriété appelée "la Bleue", au Pêcher, route de Bas-en-Basset, dans un magnifique clos (cf. *supra*, en introduction à cet article, la note 1 de la p. 34). Elle appartient à présent à la famille Franc-Massard. Photographies page suivante.





Albert Rosaz, sa veuve et son fils Jean





La maison du Pêcher

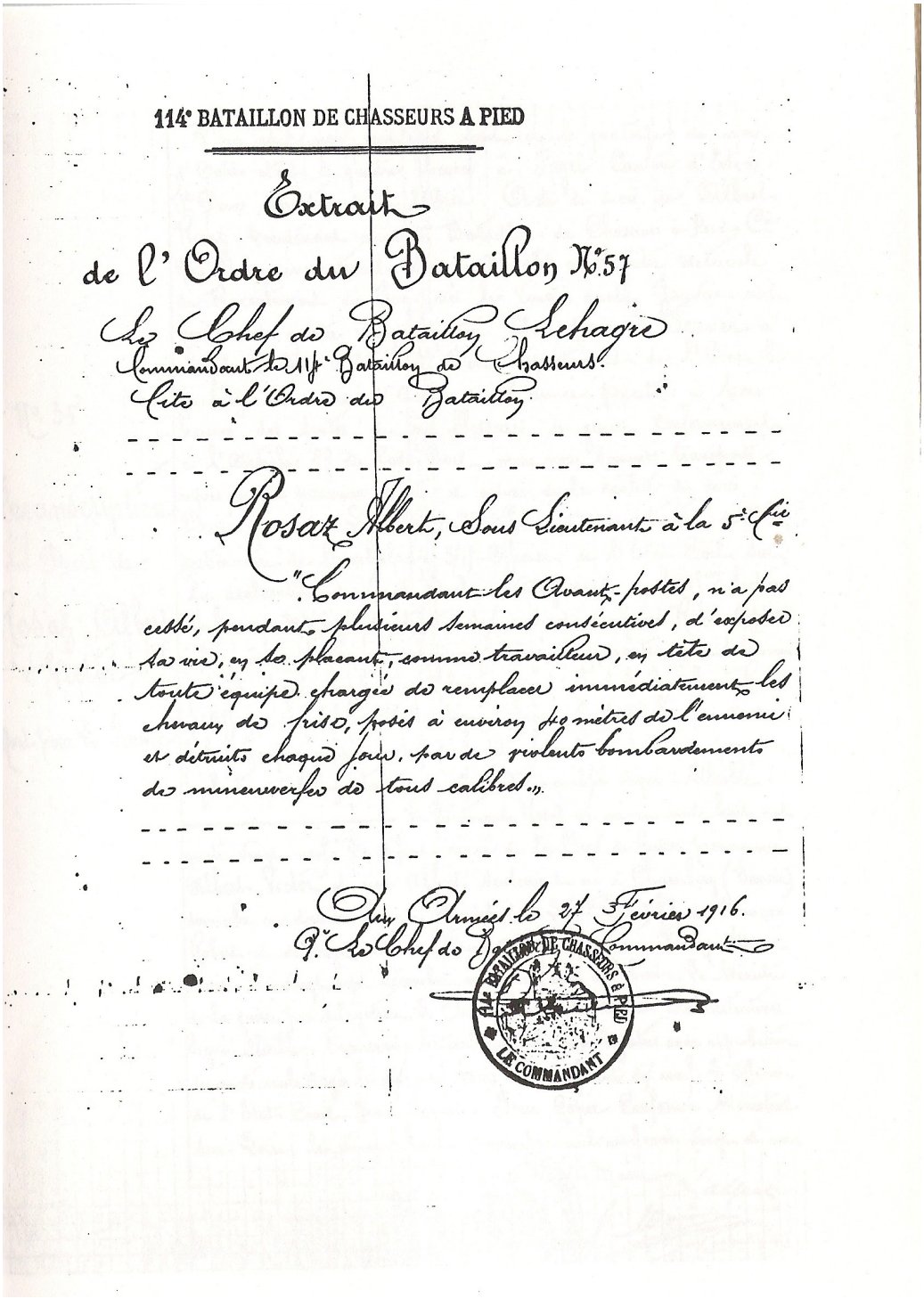
Pour terminer, nous publions ici quelques documents concernant Albert, notamment l'avis de son décès et la lettre qui l'annonce à son épouse.

ALBERT ROSAZ

Né le 24 Janvier 1889,
a fait son service actif au 28ème B.C.A.
à Grenoble,
il était Sergent à sa libération.

Parti le 1er jour de la mobilisation,
blessé le 4 Septembre 1914 dans les Vosges,
Sergent instructeur pendant quelques mois,
nommé Adjudant et versé au 114ème B.C.A.
de marche,
retourné sur le front le 14 avril 1915,
a été promu Sous-Lieutenant puis Lieutenant,
est tombé le 13 Août 1918, mortellement
blessé à FAYEL, canton d'ESTREE ST.DENIS
(Oise)

MORT POUR LA FRANCE
LE 14 AOUT 1918



114e BATAILLON DE CHASSEURS A PIED

Extrait
de l'Ordre du Bataillon N°57

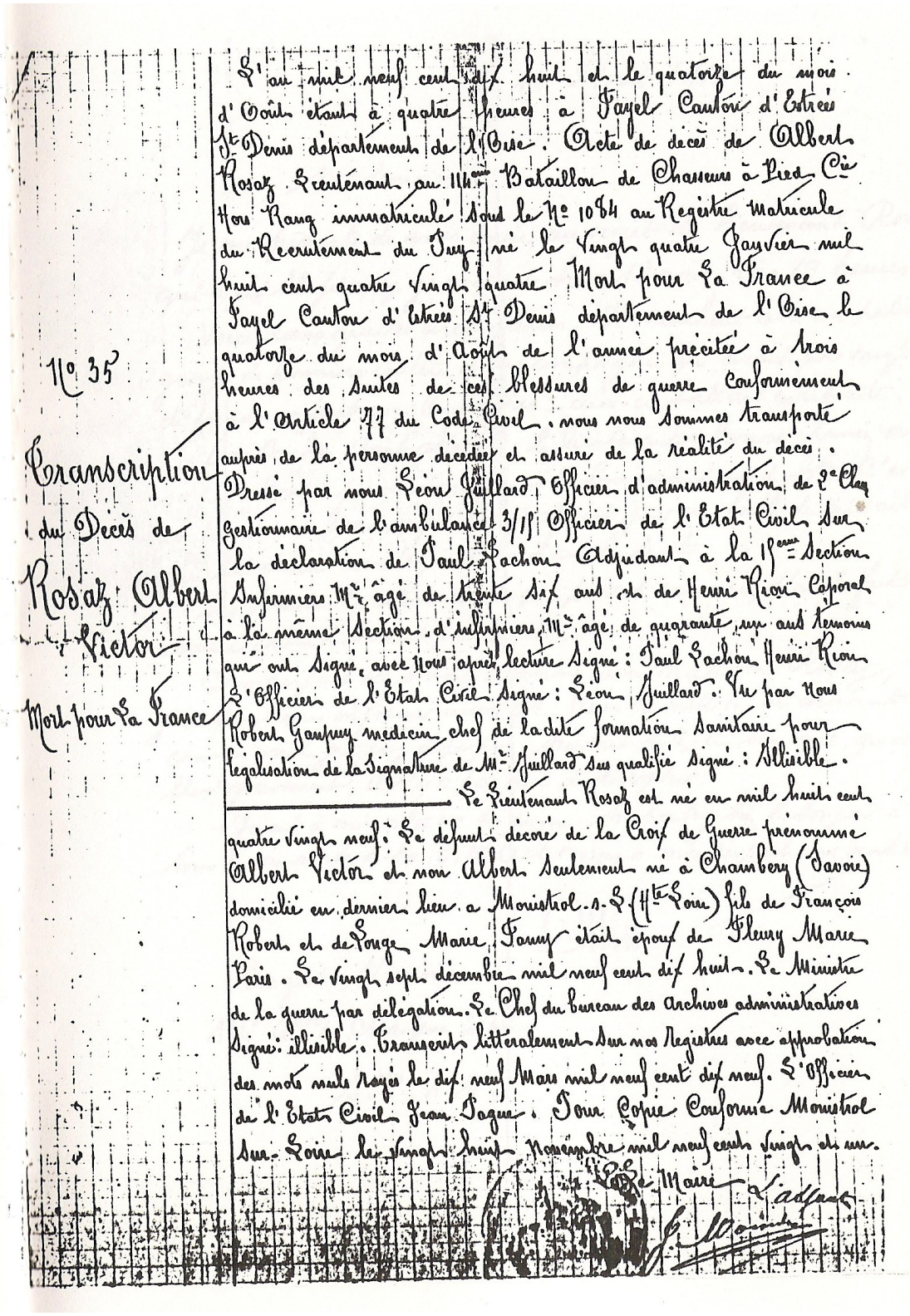
Le Chef de Bataillon Lehagre
Commandant le 114e Bataillon de Chasseurs
Cite à l'Ordre du Bataillon

Rosaz Albert, Sous Lieutenant à la 5e Cie

"Commandant les Avant-postes, n'a pas cessé, pendant plusieurs semaines consécutives, d'exposer sa vie, en se plaçant, comme travailleur, en tête de toute équipe chargée de remplacer immédiatement les chevaux de frise, posés à environ 40 mètres de l'ennemi et détruits chaque jour, par de violents bombardements de minenwerfer de tous calibres."

Aux Armées le 27 Février 1916.
P.C. Le Chef de Bataillon Commandant

114e BATAILLON DE CHASSEURS A PIED
LE COMMANDANT



N° 35

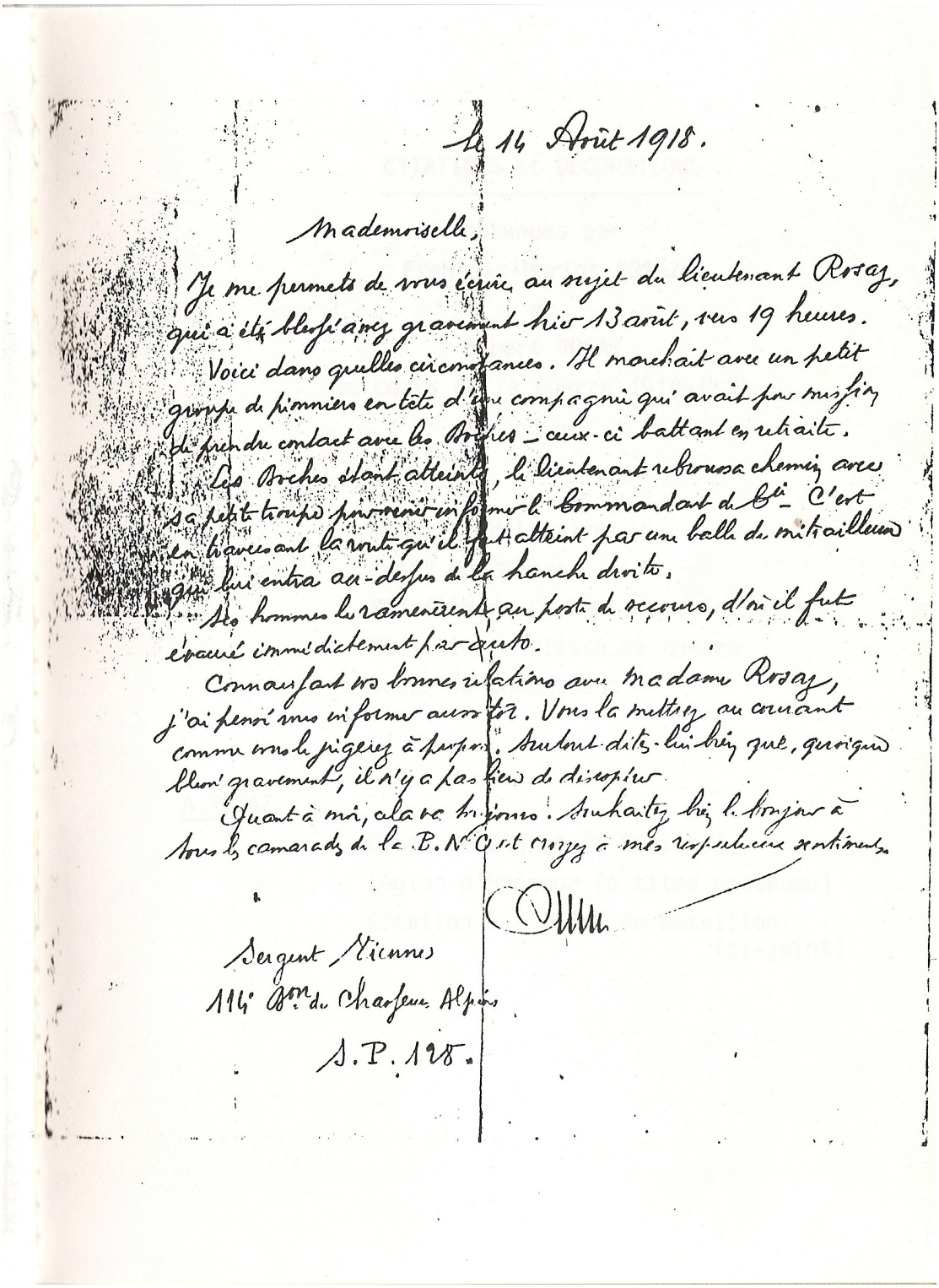
Transcription du Décès de Rosaz Albert Victor

Mort pour la France

L'an mil neuf cent dix huit et le quatorze du mois d'Août étant à quatre heures à Fayel Canton d'Estrées St Denis département de l'Oise. Acte de décès de Albert Rosaz Lieutenant au 114me Bataillon de Chasseurs à Pied Cie Hors Rang immatriculé sous le N° 1084 au Registre Matricule du Recrutement du Puy né le Vingt quatre Janvier mil huit cent quatre vingt quatre Mort pour la France à Fayel Canton d'Estrées St Denis département de l'Oise le quatorze du mois d'Août de l'année précitée à trois heures des suites de ces blessures de guerre Conformément à l'Article 77 du Code Civil. nous nous sommes transporté auprès de la personne décédée et assuré de la réalité du décès. Dressé par nous Léon Juillard Officier d'administration de 2e Cl gestionnaire de l'ambulance 3/1 Officier de l'Etat Civil sur la déclaration de Paul Sachon Adjudant à la 1ère Section Infirmiers Mr âgé de trente six ans et de Henri Rion Caporal à la même Section d'infirmiers Mr âgé de quarante un ans témoins qui ont Signé avec nous après lecture Signé : Paul Sachon Henri Rion L'Officier de l'Etat Civil Signé : Léon Juillard. Vu par nous Robert Gaupuy medecin chef de la dite formation Sanitaire pour légalisation de la Signature de Mr Juillard Son qualifié Signé : Illisible.

Le Lieutenant Rosaz est né en mil huit cent quatre vingt neuf. Le défunt décoré de la Croix de Guerre prénommé Albert Victor et non Albert Seulement né à Chambery (Savoie) domicilié en dernier lieu a Monistrol-s-L (Hte Loire) fils de François Robert et de Rouge Marie Fanny était épouse de Fleury Marie Paris. Le vingt sept décembre mil neuf cent dix huit. Le Ministre de la guerre par délégation. Le Chef du bureau des Archives administratives Signé: illisible. Transcrit littéralement Sur nos Registres avec approbation des mots nuls rayés le dix neuf Mars mil neuf cent dix neuf. L'Officier de l'Etat Civil Jean Dague. Pour Copie Conforme Monistrol Sur Loire le vingt huit Novembre mil neuf cent vingt dix neuf.

Le Maire Vadasse



Le 14 Août 1918.

Mademoiselle,

Je me permets de vous écrire au sujet du lieutenant Rosay, qui a été blessé assez gravement hier 13 août, vers 19 heures.

Voici dans quelles circonstances. Il marchait avec un petit groupe de pionniers en tête d'une compagnie qui avait pour mission de prendre contact avec les Boches – ceux-ci battant en retraite.

Les Boches étant atteints, le lieutenant rebroussa chemin avec sa petite troupe pour venir informer le Commandant de Bie. C'est en traversant la route qu'il fut atteint par une balle de mitrailleuse qui lui entra au-dessus de la hanche droite.

Des hommes le ramenèrent au poste de secours, d'où il fut évacué immédiatement par auto.

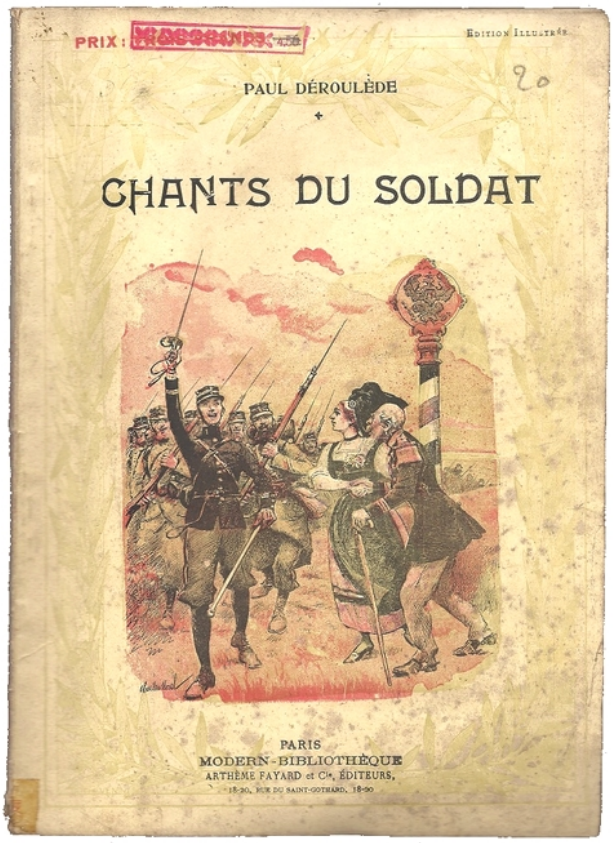
Connaissant vos bonnes relations avec madame Rosay, j'ai pensé vous informer aussitôt. Vous la mettrez au courant comme vous le jugerez à propos. Surtout dites-lui bien que, quoique blessé gravement, il n'y a pas lieu de désespérer.

Quant à moi, cela va bien. Souhaitez bien le bonjour à tous les camarades de la B.N.C. et croyez à mes respectueux sentiments.

Sergent Viennes
114e Bon. de Chasseurs Alpins
S.P. 128.

CHANSONS DE POILUS

A la suite de son récit, F.-M. R. met deux chansons de soldat qui lui étaient particulièrement chères : « *Le clairon d'Hartmannwiller* », évoquant les lieux mêmes des combats auxquels il a participé, et « *Va brancardier* », en hommage à un camarade brancardier tué au service, qu'il évoque juste après…



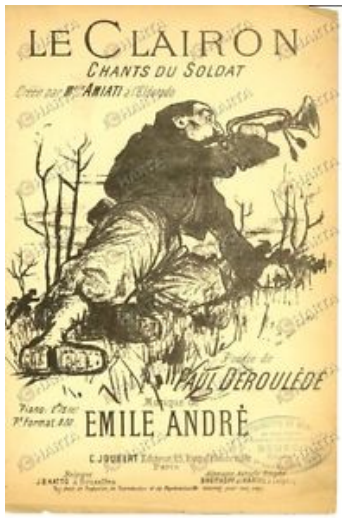
LE CLAIRON D'HARTMANNWILLER

(Air : « *Le clairon* » de Déroulède)

I

Ils sont cernés sur la crête
Et vaillamment ils s'apprêtent
À mourir nos prisonniers
Car jamais à les entendre
Aucun d'eux ne doit se rendre
Ils tiendront jusqu'au dernier.

II



Ils se rient de la mitraille
De la faim qui les tenaille
Car ils gardent leur entrain.
Comme un souffle d'Espérance
Tous les soirs le clairon lance
Vers nous son joyeux refrain.

III

Les ennemis sont en nombre
Et déjà leurs casques sombres
Viennent narguer nos poilus.
Il sera long leur martyre
Mais le clairon semble dire
Nos chasseurs sont résolus.

IV

Or dans un élan sublime
Ils se ruent tous vers l'abîme
La charge déchire l'air
Vibrant comme aux jours de fête
Il domine la tempête
Le clairon d'Hartmannwiller[7]

V

L'odeur de la poudre, grise.
Les baïonnettes se brisent
La mort hurle dans le vent
Un corps à corps effroyable,
Et toujours impitoyable
Le clairon sonne "en avant !"



VI

La tâche n'est pas facile
Ils sont cent contre deux mille
Leurs efforts demeurent vains
Mais leurs noms sont dans l'histoire
Ils se sont couverts de gloire
Nos braves chasseurs alpins.

[7] F.-M. R. a jouté au crayon : (Clairon Mosnier)

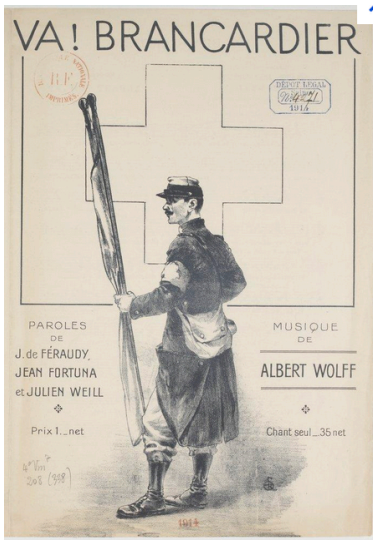
VA ! BRANCARDIER

Refrain

Dans la nuit, va brancardier
Sous les rayons de la lune blafarde
Fais bravement ton métier
Et lutte contre la camarde
Là-bas déjà plane la mort
De tous côtés vois le sang qui ruisselle
Les canons rugissent bien fort
Qu'importe quand le devoir t'appelle.

I

Nos chasseurs courageusement
Sans compter jamais leurs souffrances
S'en vont culbuter l'allemand
Qui souille le sol de France.
Ecoutez dans le soir, soudain,
Un bruit sinistre de bataille
Les canons hurlent au lointain
Pendant que fauche la mitraille.



II

La charge est sonnée tout à coup
Et l'ennemi malgré sa rage
Honteusement fuit pourtant
Reculant devant le courage.
Les cadavres sont entassés ;
Et voici qu'on entend des râles
Brancardier court vite aux blessés,
Sans peur affronte la rafale.



III

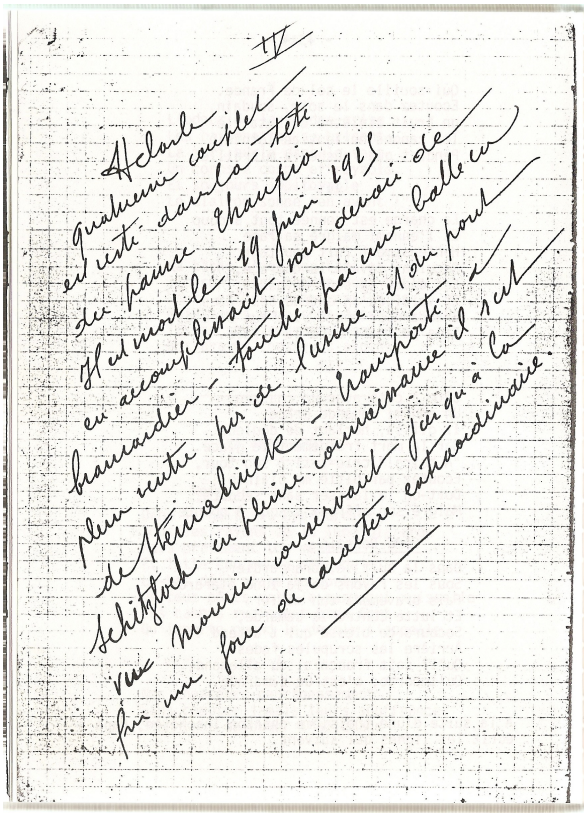
Côte à côte avec un chasseur
Un ennemi demande grâce.
Il gît là, hurlant de douleur
Car la mort froidement le glace.
« A boire ! » crie-t-il à son tour,
Écoutez par pitié ma plainte !
Doit-on le laisser sans secours
Malgré son affreux casque à pointe.

2ème Refrain

Dans la nuit va, brancardier,
Sous les rayons de la lune blafarde
Fais bravement ton métier
Et lutte contre la camarde,

Secours ce blessé qui t'attend !
Arrière les scrupules fades !
Qu'il soit français, ou allemand,
Qu'importe, c'est un camarade.

À la suite d'une troisième chanson inachevée, F.-M. R. a écrit les lignes qui suivent :



IV

…

Hélas le quatrième couplet est resté dans la tête du pauvre Thaupio (?). Il est mort le 19 juin 1915 en accomplissant son devoir de brancardier, touché par une balle en plein ventre près de l'usine et du pont de Steinabrück, transporté à Schitzloch en pleine connaissance il s'est vu mourir conservant jusqu'à la fin une force de caractère extraordinaire.

PETIT LEXIQUE



Balles retournées

L'ogive de la balle a été retournée dans la cartouche, de sorte que c'est la partie ronde de la base de l'ogive qui entre en contact avec la cible. Elle est, de ce fait, très meurtrière.

Aux Indes, les balles « DUM-DUM » du nom du cantonnement où elles ont été inventées, comportaient des ogives cisaillées en croix, produisant des blessures particulièrement graves.

Bataillon

Se compose de 3, 4 ou plus compagnies et il est sous les ordres d'un commandant. Le colonel commande le Régiment (4 bataillons ou plus).

Les chasseurs alpins qui défendaient les Vosges manœuvraient par unités plus petites (compagnies ou bataillons généralement) qu'en plaine où des régiments entiers (1000 hommes ou plus avec leur artillerie) étaient engagés dans des opérations. Il est donc souvent question de bataillons de chasseurs (et non pas de régiments).

Biffins

Ceux de la « biffe », en argot militaire : l'infanterie, mieux nommée « la reine des batailles ».

Un *biffin* est donc un fantassin, mais les chasseurs alpins se considéraient bien au-dessus d'eux ! Car ils étaient première et dernière ligne: il fallait donc tenir à tout prix. Papa citait un de ses camarades venu de la "biffe" et qui disait "je n'ai rien à me reprocher que six mois de *biffins*" !

Boches

Nom donné aux combattants allemands par les soldats français. On disait aussi « casques à pointes » pour désigner les Prussiens, car ils portaient de tels casques.

Cabot

Argot, pour dire caporal.

Cagna

Argot des tranchées pour désigner un abri en rondins que construisaient les soldats de 1914-18 dans les tranchées ou les boyaux adjacents pour y dormir, prendre leur repos, abri protégé généralement des obus par une couverture de terre. Ces abris étaient souvent inondés et il était difficile de les bien chauffer.

Canne

Les chasseurs en montagne enneigée sont souvent photographiés avec des longues cannes plus hautes qu'eux (*voir la photographie de la page 40*)

Cote

Terme des cartes d'état-major indiquant l'altitude et aussi l'objectif donné pour une attaque

Compagnie

Unité militaire composée de trois ou quatre sections (ou plus), commandée par un capitaine.

Escouade

12 hommes environ, commandée par un caporal.

Fourrier

Sous-officier (généralement) chargé de distribuer les vivres et de pourvoir au logement des hommes. Il y fallait de l'autorité, F.-M. R. disait que les mulets arrivaient à bout de forces et que les vivres étaient souvent avariés.

Marmites

Obus de gros calibre qui explosent. Il y avait aussi les « shrapnels » quand il s'agissait non pas de détruire une fortification mais d'interdire une zone donnée du combat ; point n'était besoin d'obus brisants. Les déflagrations de la poudre suffisaient à bouleverser le terrain.

Peloton

(Voir escouade)

Section

Unité composée de 48 hommes environ et commandée par un lieutenant.

Un adjudant-chef, un sergent, ou même un simple caporal ou soldat peut et doit prendre le commandement si tous les chefs, successivement, sont tués au cours du combat.

Tampon

Familièrement et par extension, c'est une casquette basse à fond plat que portaient les ordonnances en civil. Par analogie, on appellera "Tampon" l'ordonnance d'un Officier, pour désigner en lui l'homme à tout faire !

———

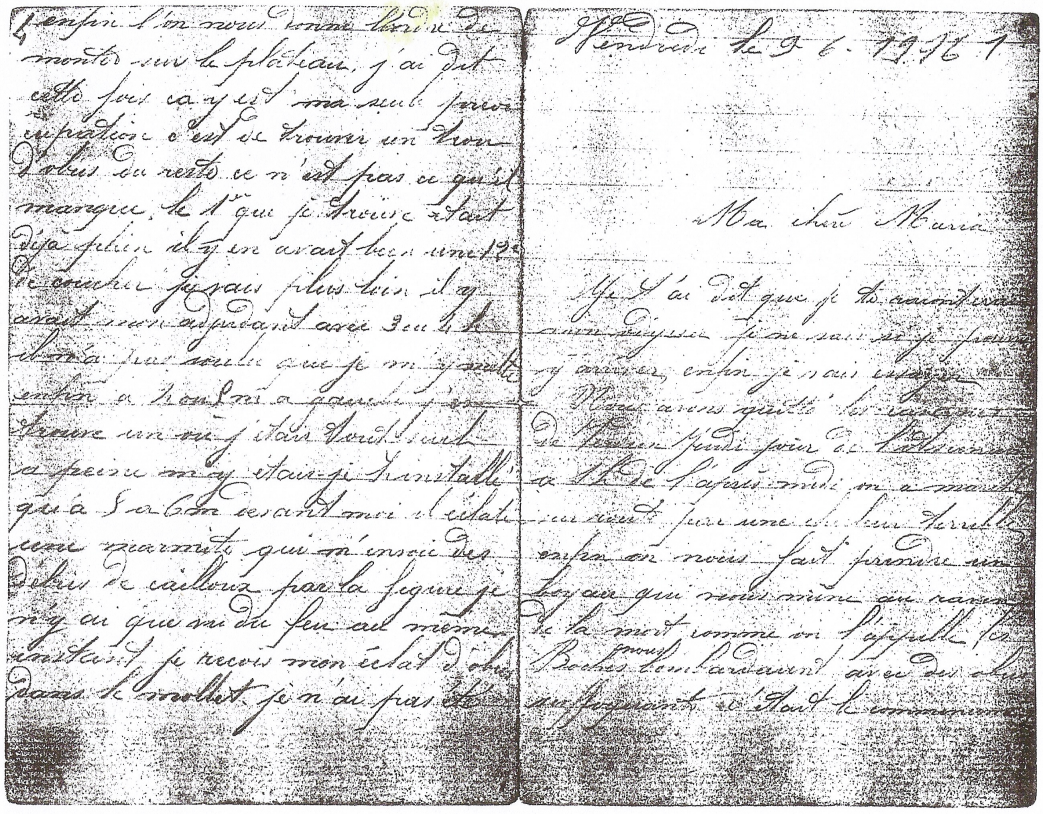
DANS LA FOURNAISE DE VERDUN

La lettre de Vital Damon

Vital DAMON, ligérien originaire de Chazelles sur Lavieu, né en 1884, décédé en 1965, est un rescapé de l'enfer d'une contre-attaque pour reprendre le fort de Douaumont début juin 1916. Réserviste, il est mobilisé en 1914 et affecté au 216e R. I.[8]

À Verdun, en 1916, il a 32 ans et a laissé au pays une toute jeune femme et deux petits enfants d'un an et demi et six mois.

Sa petite-fille, monistrolienne, se souvient d'un grand-père blessé à la jambe et très taciturne… Il ne pouvait oublier ces quatre jours de bombardements incessants et l'incendie meurtrier qu'il rapporte en détail à sa femme Maria à peine cinq jours après.



[8] Régiment d'infanterie

Vendredi 9 / 6 / 1916

Ma chère Maria,

Je t'ai dit que je te raconterai mon odyssée je ne sais si je pourrais y arriver, enfin je vais essayer.

Nous avons quitté les (mot non lisible) de Verdun jeudi jour de l'Ascension à 1 h de l'après midi on a marché sur une route par une chaleur terrible, enfin on nous fait prendre un boyau qui nous mène au "ravin de la mort" comme on l'appelle, les Boches nous bombardaient avec des obus suffocants, c'était le commencement, bref nous continuons notre marche dans le boyau sous la mitraille on marchait sur les morts c'était un chic spectacle, le bombardement étant très intense on a attendu dans ce boyau couchés par terre le lendemain, car les boches n'ont pas cessé une minute leur tir de barrage avec des obus de gros calibre et qu'ils ne les épargnaient pas nous avons eu là quelques pertes. Le lendemain matin on a essayé de traverser ce ravin pour aller au Fort de Souville, chose qui n'était pas facile, car pendant plus de 4 jours que je suis resté là-haut je n'ai pas vu arrêter le bombardement bref, je m'en suis encore tiré indemne et l'on est arrivé à destination sur les 1 h de l'après-midi c'est à peu près à ce moment que Charbonnières a eu les deux pieds coupés, là nous nous sommes blottis avec Salanon au fond de la tranchée dans un petit trou en attendant à chaque instant que quelques obus viennent nous déloger, car l'on voyait voltiger des cailloux de tous côtés le terrain est complètement bouleversé lorsqu'à la tombée de la nuit on vient nous apprendre qu'il y avait attaque je t'assure qu'on n'en menait pas large

enfin à minuit on se tient prêts et nous voilà partis dans la direction du bois de la Caillette le bombardement redoublait d'intensité on était dans un cercle de feu et de mitraille joli spectacle dans la nuit enfin l'on nous donne l'ordre de monter sur le plateau ; j'ai dit cette fois ça y est ma seule préoccupation c'est de trouver un trou d'obus du reste ça n'est pas ça qui manque, le 1er que je trouve était déjà plein il y en avait bien une 12e de couchés je vais plus loin il y avait mon adjudant avec 3 ou 4 hommes il n'a pas voulu que je m'y mette, enfin à 4 ou 5 mètres à gauche j'en trouve un où j'étais tout seul à peine m'y étais-je installé qu'à 5 ou 6 m devant moi il éclate une marmite qui m'envoie des débris de cailloux par la figure je n'y ai que vu du feu au même instant je reçois mon éclat d'obus dans le mollet. Je n'ai pas été long à déménager je t'assure que je ne sentais pas ma blessure je saute dans le boyau qui était plein de types impossible de circuler j'ai eu toutes les peines du monde à me frayer un passage dans cette bousculade, j'ai parcouru au moins 2 km comme ça pour me rendre au poste de secours pour me faire panser aussi en arrivant je n'en pouvais plus je suis tombé, l'on m'a fait mon pansement et je voulais aller plus loin pour me sortir de cet enfer mais ça m'a été complètement impossible vu la faiblesse dans laquelle je me trouvais et le sang que j'avais perdu ; il m'a fallu rester là à attendre que les brancardiers me transportent au fort de Souville. Nous étions là dans une carrière où l'on avait fait un petit coin avec des caisses d'obus et quelques bois comme charpente recouvert de toile de tente, c'est là dans la journée que j'ai su comme ça c'était à peu près passé. J'ai su que Neyret était blessé et prisonnier. 2 lieutenants de notre Compagnie tués et 2 blessés.

De ma compagnie il ne restait qu'une 30e ; il est vrai qu'il y a des prisonniers, car ils sont arrivés jusqu'au fort de Vaux, mais les Boches les ont contournés et comme ils n'étaient pas nombreux, ils se sont fait prendre par la contre-attaque boche.

J'ai vu Salanon toute la journée qui était donc samedi, depuis je ne l'ai plus revu je ne sais pas ce qui lui est arrivé mais je crois qu'il a été tué, mais je ne peux pas l'assurer.

Je suis resté toute la journée au poste de secours assis sur une caisse je crevais de soif car on avait pas seulement de l'eau pour boire, et à la nuit je comptais que les brancardiers m'auraient transporté mais je n'étais pas le seul il y en avait qu'il y avait 2 ou 3 jours qu'ils étaient là et les brancardiers ont été éprouvés eux aussi, bref, on n'a pu me faire transporter, attendre encore une journée sous le bombardement elle devait être terrible...

Le matin, c'était dimanche à 4 ou 5h du matin les avions boches faisaient des reconnaissances et ont repéré notre carrière où l'on se mettait à l'abri; la journée s'est assez bien passée sauf que j'ai toujours enduré la soif chose qui est dure car on ne pensait pas à manger mais vers les 6h du soir les Boches se sont mis à nous canarder sans nous faire grand mal mais à 7h un obus incendiaire tombe dans la baraque en moins d'une minute tout était en flamme, pour comble il y avait des cartouches et des grenades dedans c'était un joli travail, la panique s'empare de tous les blessés beaucoup ne pouvaient pas bouger se sont vus brûlés vifs quant à moi je me demande encore comment j'ai fait pour m'en sortir, je me suis vu dans les flammes j'ai monté sur les autres à 4 pattes je me suis glissé je ne sais comment

si bien que je me suis trouvé dehors au milieu de la carrière j'entendais sauter les grenades et les cartouches, mais le bombardement continuait au contraire les Boches s'acharnaient à cet incendie, aussi je ne suis pas resté longtemps, je me suis trainé comme j'ai pu vers un boyau et là dans un petit trou je me suis reposé mais je ne me sentais pas bien en sûreté après je me suis fait porter par des camarades jusqu'à l'abri du colonel en attendant les événements.

Dans cet incendie, il y a 2 médecins-majors des infirmiers-brancardiers et une quarantaine de blessés brûlés vif. nous ne sommes que 4 rescapés que j'ai revus, enfin un major vient me voir et je lui explique mon cas. II me dit qu'il va me faire transporter en effet à 11h du soir 4 brancardiers viennent me chercher dans mon coin et en route, ils m'ont porté au moins 5 km à découvert toujours sous le bombardement je n'en menais pas large mais il n'y a pas eu de mal j'ai fait la culbute dans les broussailles en 2 ou 3 fois, puis ils m'ont déposé le long d'un chemin où une auto nous a transporté à Duny où l'on a fait le triage et de là on m'a transporté ici en auto maintenant, je suis sain et sauf, mais de notre 216 il n'en reste pas lourd on ne peut s'imaginer les bombardements terribles et le vacarme épouvantable que j'ai subi pendant ces 4 jours je crois que je m'en rappellerai longtemps et c'est un miracle que je sois encore de ce monde.

Vital

Songeons que ce jeudi de l'Ascension, 1er juin 1916, le « ravin de la mort » et le secteur de la Caillette où est engagée la compagnie de Vital Damon du 216ème régiment d'infanterie, sont déjà un véritable charnier que les hommes traversent sous un violent duel d'artillerie.

Blessé dans la nuit du 2 au 3, notre héros passe la journée du samedi 3 au poste de secours situé près du PC installé dans des carrières au sud du bois de Vaux-Chapître. Il y est encore le dimanche 4 au soir, quand ce poste de fortune est tragiquement incendié par un lourd bombardement allemand.

En voici un rapport immédiat dans le « Journal de marches et d'opérations du 216ème régiment d'infanterie » du 4 juin 1916 (SHD, *Service historique de la défense de Vincennes*, cote 26 N 717/2).

« Le 4 juin 1916. »

(…)

« Vers 21 heures, un obus allemand vient défoncer l'entrée d'un abri servant de poste de secours au 216ème et placé dans la carrière à l'ouest du PC. Dans cet abri formé d'une toiture légère en planches et papier goudronné, adossé à la paroi de la carrière, se trouvaient plusieurs blessés de la journée, des infirmiers et brancardiers ainsi que le médecin auxiliaire Depeyre.

L'explosion de l'obus mit feu à la toiture de l'abri. L'incendie gagna les artifices qui se trouvaient non loin de là et le feu s'étendit bientôt à toutes les installations de la carrière. Les postes de secours des 28ème et 119ème furent bientôt envahis.

L'évacuation des blessés hors de la zone dangereuse fut des plus difficiles : l'ennemi continuait à bombarder ce point, les flammes gagnaient les équipements et armes des blessés, les cartouches explosaient et il y eut là un moment assez difficile. »

Mais c'est un autre témoin rescapé, Frédéric Ponselle, officier de la 4ème compagnie du 216ème RI, accouru au secours des victimes, qui dans l'émotion et l'indignation nous a, lui aussi, laissé un tableau sans fard de l'horreur :

« J'ai été le témoin des scènes atroces au poste de secours ambulance rempli de blessés, bombardé par les *Boches* et prenant feu, les malheureux brûlés vifs pendant que les *Boches* redoublaient le bombardement sur l'incendie, les tranchées et les boyaux étaient pleins de cadavres et de blessés couverts de sang et de l'avis de tous jamais il n'y avait eu une pareille tuerie et pareil spectacle ; et pour emmener tous ces malheureux, il fallait faire 5 ou 6 kilomètres dans des boyaux bombardés. »



Le disparu retrouvé

PRISONNIER DÈS AOÛT 1914

Un émouvant jeu de piste dont on a gardé la trace dans une famille de Monistrol, témoigne pour tant d'autres qui ont vécu en silence les affres d'une attente insupportable.

Il nous apprend comment des parents angoissés ont fini par apprendre que leur fils « disparu » avait été retrouvé prisonnier…



Emmanuel BOUCHACOURT

Enfant de Monistrol, Emmanuel BOUCHACOURT de la classe 13 a été incorporé à Grenoble, alors lieu de domicile d'un père fonctionnaire. C'est ainsi que son régiment est le 140ème Régiment d'Infanterie.

Parti de Grenoble le 6 août, il arrive sur le front des Vosges le 8 août 14 et aussitôt prend part à l'offensive. À la mi-août, il y a eu de forts engagements au col de Sainte-Marie-aux-Mines puis au col de Saales.

Le 25 août, le 140ème tient Moyenmoutier mais se heurte à un adversaire très supérieur en nombre et, encerclé, reçoit dès le 27 l'ordre de se replier. C'est au cours de cette « affaire de Moyenmoutier » que, le 28 août, le soldat Bouchacourt est pris par l'ennemi.

Il a à peine eu le temps d'écrire une dépêche et quelques lettres rassurantes à ses parents qui bientôt ne reçoivent plus de nouvelles.

Alors commence le parcours d'une inquiétude croissante pendant deux mois qui nous a été conservé avec une liasse de lettres et de cartes de correspondance militaire presque quotidiennes.

Les parents continuent d'écrire « comme si » l'absence de réponse n'était due qu'aux lenteurs de la poste.

Ce 12 août

Mon enfant chéri, je commence être affolée par le manque de nouvelles. Rien reçu de toi depuis ton départ ! On me dit que les cartes ou télégrammes très laconiques arrivent mieux.

Ta maman qui t'aime

Samedi 15 août

Mon cher petit, je t'embrasse tendrement avant de rentrer à St Étienne.

Ta maman

Dimanche 16 août

Un mot dès que tu pourras, mon cher petit homme. Nous sommes inquiets de ne rien recevoir, sans être tout à fait surpris, car tout le monde comprend le motif de la consigne sévère imposée….. Nous te suivons par la pensée et sur les cartes dont nous avons tapissé les murs… M'en reporte à toi pour faire courageusement ton devoir.

Ton père

Le 17 août

Mon cher petit, Je suis très anxieuse de savoir si tu reçois mes lettres. Je t'ai écrit presque tous les jours depuis ton départ et nous n'avons reçu que ta dépêche du 12 ! …. On est heureux d'apprendre les succès français en Belgique, en Alsace… Moi je ne vis que dans l'attente de tes nouvelles !....

Ta maman

Le 18 août

Mon cher petit chéri, je t'adresse chaque jour une carte, pensant que sur la quantité, il t'en arrivera une de temps en temps. De toi, toujours rien depuis ta dépêche du 12 ! Cependant, je suis bien sûre que tu as dû nous écrire !.... C'est pénible de ne pouvoir te dire que des banalités, mon chéri, mais il paraît que c'est nécessaire ! Et il faut s'y conformer…. Toutes nos pensées, tout notre cœur est vers notre petit soldat …

Ta maman et ton papa

Le 19 août

Mon enfant chéri, toujours pas de nouvelles. Il y a huit jours aujourd'hui que ta bonne petite dépêche nous est arrivée. Depuis plus rien ! Je commence à être affolée, c'est affreux ce silence. Ici nous allons bien, aucun fait intéressant dans notre triste vie. Nous ne pensons qu'à toi mon petit….

Ta maman

Télégraphie de loin en loin des bulletins de santé. Bien que laconiques, ils suffiront.

Marc B.

Le 20 août

Mon cher petit homme,

Nous t'avons écrit au moins dix fois, et sur des cartes ouvertes. Je sais et m'explique la consigne. Mais avec la masse des parents anxieux, nous ne souhaiterions qu'un ***bulletin de santé*** *de votre part – et la sécurité nationale n'y perdrait rien. Sitôt que tu pourras être touché par un mot de nous, envoie un* ***télégramme****… Mes amitiés à tes copains de la 7ème….*

Ton père

Le 20 août 1914

Mon enfant chéri, Toujours ce silence ! Tu as dû cependant nous écrire. Je vais

20 fois par jour ouvrir la boîte. Toujours rien. Quelle affreuse inquiétude !….. Je t'embrasse bien tendrement mon petit chéri, mais je commence à être bien triste.

Ta maman

Ce vendredi 21 août

Mon enfant chéri, Enfin ! ce matin nous avons eu la joie de recevoir la carte postale et la carte lettre si intéressantes que tu nous as écrites, ***il y a 15 jours !*** *15 jours pour nous arriver ! Mais cela nous a permis de te suivre mon chéri jusqu'à ta dépêche du 12, et de penser avec fierté que notre cher petit soldat avait glorieusement travaillé pour son pays… Mon pauvre cœur est soumis à une dure épreuve de penser que depuis 10 jours je ne sais plus rien de mon enfant chéri…*

Ta maman

Samedi 22 août

Mon petit chéri, ce matin est arrivé ici dans un train de blessés, le sergent Papin qui est soigné dans un hôpital de la Crois Rouge. Tu devines si, je me suis dépêchée, avec ton père, dès que nous avons su qu'il y avait un homme de ton régiment !! Il nous a donné de tes nouvelles d'avant-hier mon enfant chéri, et tu nous vois d'ici buvant ses paroles au récit des 15 jours que vous venez de passer ! Sois bien prudent mon chéri, je ne vis plus….

Je t'embrasse mon petit soldat chéri. Ton papa t'embrasse… Tous nous sommes fiers de notre cher petit Nel.

Ta maman

Pont Salomon ce 27 août

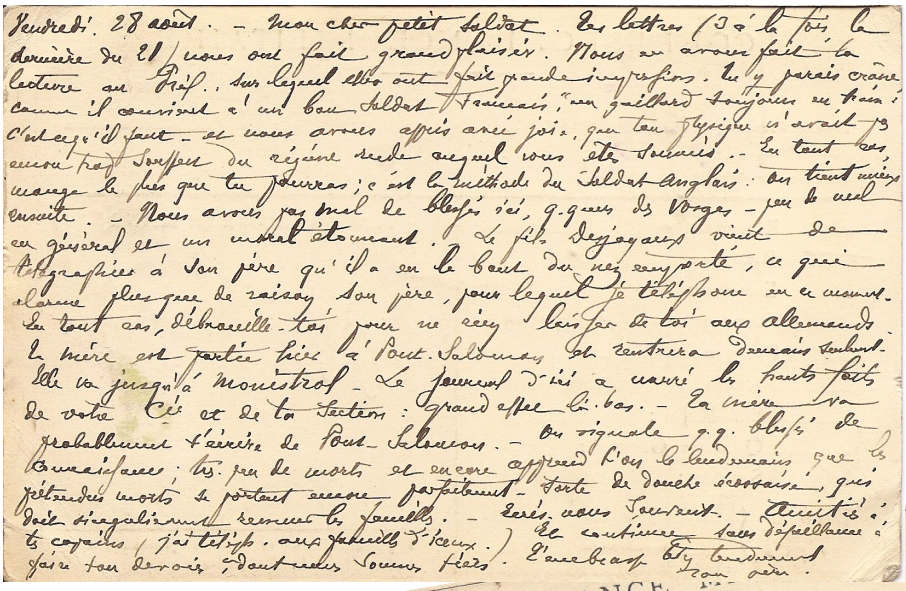
Mon enfant chéri, Je t'ai écrit hier longuement, aujourd'hui je t'envoie une carte et je l'alternerai ainsi tous les jours, il t'en arrivera bien toujours sur le nombre…. Je pense à toi mon chéri, s'il se mettait à faire froid !.... Nous sommes bien heureux de voir toujours ta jolie gaieté dans tes lettres mon chéri. Cela me remonte un peu. Mais je m'affole quand plusieurs jours se passent sans nouvelles ! Demain on me conduit à Monistrol. L'après-midi je retournerai au pèlerinage…

Ta maman

Vendredi 28 août

Mon cher petit soldat, Tes lettres (3 à la fois, la dernière du 21) *nous ont fait bien plaisir… Tu y parais crâne, comme il convient à un bon soldat français, « un gaillard toujours en train ». C'est ce qu'il faut — et nous avons appris avec joie que ton physique n'avait pas encore trop souffert du régime rude auquel vous êtes soumis… En tout cas, mange le plus que tu pourras ; c'est la méthode du soldat anglais : on tient mieux ensuite… Le journal d'ici a narré les hauts faits de votre compagnie et de la section : grand effet …Et continue à faire ton devoir dont nous sommes fiers. T'embrasse bien tendrement*

Ton père



Vendredi. 28 août. – Mon cher petit soldat. Tes lettres (3 à la fois la dernière du 21) nous ont fait grand plaisir. Nous en avons fait la lecture au Préf., sur lequel elles ont fait grande impression. Tu y parais crâne comme il convient à un bon soldat français, "un gaillard toujours en train" C'est ce qu'il faut – et nous avons appris avec joie, que ton physique n'avait pas encore trop souffert du régime rude auquel vous êtes soumis. – En tout cas, mange le plus que tu pourras ; c'est la méthode du soldat anglais : on tient mieux ensuite. – Nous avons pas mal de blessés ici, q.q. des Vosges – peu de mal en général et un moral étonnant. Le fils Desjoyaux vient de télégraphier à son père qu'il a eu le bout du nez emporté, ce qui alarme plus que de raison son père, pour lequel je téléphone en ce moment. En tout cas, débrouille-toi pour ne rien laisser de toi aux allemands. La mère est partie hier à Pont-Salomon et rentrera demain seulement. Elle va jusqu'à Monistrol – Le journal d'ici a narré les hauts faits de votre Cie et de ta section : grand effet là-bas. – La mère va probablement t'écrire de Pont-Salomon. – On signale q.q. blessés de connaissance ; très peu de morts et encore apprend-t'on le lendemain que les prétendus morts se portent encore parfaitement – sorte de douche écossaise, qui doit singulièrement remuer les familles. – Écris nous souvent. – Amitiés à tes copains (j'ai téléph. aux familles d'iceux.) Et continue sans défaillance à faire ton devoir, dont nous sommes fiers. T'embrasse bien tendrement ton père.



CORRESPONDANCE

Nom et Prénom : Monsieur Emmanuel Bouchacourt

Grade ou emploi : soldat (140e Regt d'Infie – 7e Cie

140e Régiment d'Infanterie
Bataillon
Escadron
Compagnie 7e Compagnie
Batterie
Section 27e division
Etat-Major :
Quartier Général 53e Brigade
Service :
Dépôt du corps à Grenoble (Isère)

PLACE A LAISSER EN BLANC

disparu

Ne pas affranchir, ces correspondances jouissant de la franchise postale

Ce samedi 29 août 1914

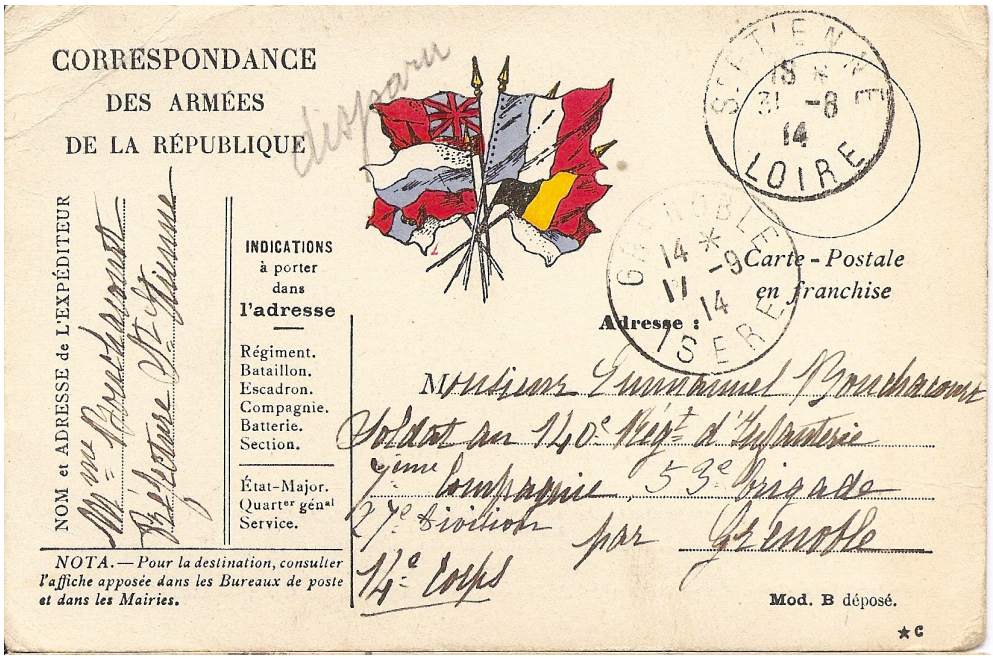
Mon enfant chéri, Rien encore de toi aujourd'hui. Je recommence à me tourmenter ! Le temps se remet au beau ; cela fait plaisir pour nos petits soldats ! … Aussitôt que le courrier est passé, il me tarde d'être au lendemain dans l'espoir d'une lettre de toi !

Ta maman

Ce lundi 31 août 1914

Mon petit chéri, Rien encore de toi aujourd'hui. Une longue lettre de M. Bouchayer qui a reçu 3 lettres à la fois de Jean, la dernière datée du 22. La dernière de toi était du 21… Cela fait 10 jours, c'est bien long ! …

Ta maman



La carte de sa mère du 31 août, visée à Grenoble le 17 septembre.
L'administration y inscrit à nouveau : « *disparu* ».

Ce 5 septembre

Mon petit, Je recommence à être bien tourmentée ! Rien depuis ta lettre du 23 et les nouvelles données au 26 par Chassary ! Cela fait 10 jours ! Les journées me paraissent des années. ***Date bien*** *toujours tes lettres mon enfant chéri…*

Ta maman

Ce 10 septembre 1914

Mon cher petit, toujours rien de toi depuis ta lettre du 23 août ! et les nouvelles que Chassary nous a données le 26 ---- Cela fait plus de 15 jours. C'est affreux… Je viens de voir que plusieurs soldats du 140ème étaient hospitalisés à Lyon, je vais envoyer leurs noms à Tante Marie pour qu'elle leur demande s'ils t'ont vu…

Ta maman

Le 11 septembre, à la Croix Rouge à Genève, « l'Agence internationale des Prisonniers de guerre » est interrogée par les parents pour savoir si elle avait trace de leur fils sur leurs listes de prisonniers. Genève répond le 17 par la négative mais assure continuer à « faire le nécessaire ».

Enfin, le 21 septembre, l'administration militaire avise la famille que leur fils est « porté disparu » et lui renvoie l'épais paquet de leurs cartes de correspondance jamais parvenues au jeune soldat, mais empilées au bureau du régiment à Grenoble et toutes retournées griffées au crayon rouge ou violet de l'angoissante mention de « disparu » ! Celles même dont nous avons tiré les extraits précédents…

L'inquiétude redouble chez les parents qui, dans l'affolement, multiplient des démarches de recherche à nouveau auprès de la Croix Rouge comme auprès d'anciennes relations en Allemagne, toujours par la Suisse.

Jusqu'à ce dernier jour d'octobre où arrive un bordereau du 140ème qui annonce laconiquement qu'Emmanuel Bouchacourt est « retrouvé » prisonnier de guerre à Darmstadt et qu'il n'est pas blessé.

Désormais peut éclater le soulagement joyeux de la mère… d'autant qu'une carte lui est parvenue d'Allemagne. Elle écrit aussitôt :

Mon cher petit Emmanuel,

Je crois que j'ai eu aujourd'hui le plus beau jour de ma vie en recevant de tes nouvelles, les premières depuis deux mois !

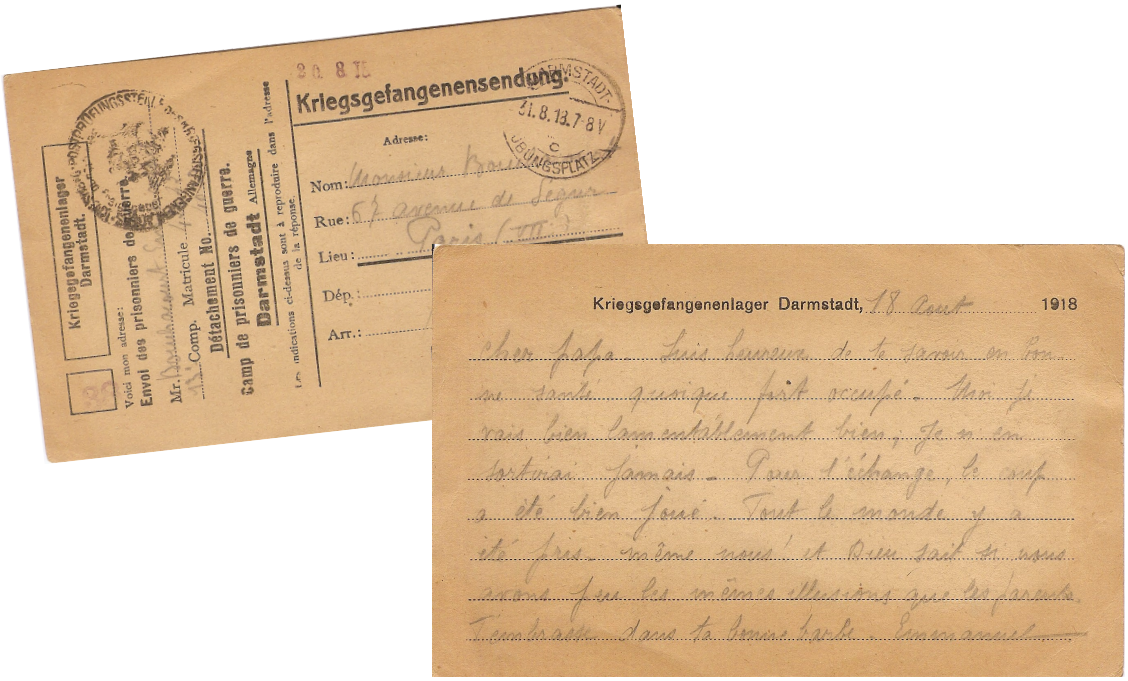
Je ne te dirai pas dans quel état j'étais, c'est oublié maintenant que je sais que tu es en bonne santé et bien traité. J'espère que tu pourras nous donner souvent de tes nouvelles, dis moi surtout si je peux t'envoyer des vêtements chauds, tricot, chaussettes etc.

Ta maman

Commence alors un éloignement de plus de quatre longues années en territoire ennemi, dans la province de Hesse, à Darmstadt.

Le courrier, vital pour le moral du captif comme pour celui de la famille, est en pratique assez aléatoire. De toute façon chaque lettre ou carte envoyée ou reçue est lue par la censure et met environ un mois pour parvenir à son destinataire.

Malheureusement pour évoquer l'histoire d'Emmanuel Bouchacourt en captivité, les échanges épistolaires de cette période ont disparu — à l'exception d'une seule carte du 18 août 1918 !



Kriegsgefangenenstadt, Darmstadt, 18 août 1918

Cher papa. Suis heureux de te savoir en bonne santé quoique fort occupé. Moi, je vais bien lamentablement bien ; Je n'en sortirai jamais. Pour l'échange, le coup a été bien joué. Tout le monde y a été pris, même nous ! et Dieu sait si nous avons peu les mêmes illusions que les parents.

T'embrasse dans ta bonne barbe.

Emmanuel

C'est un message de vive déception qu'il ne dissimule pas à son père… Il y a eu un espoir assez fondé de libération. Or celle-ci n'était possible que par la voie de l'échange de prisonniers, souvent demandé et qui une fois encore n'a pas été accepté. Après quatre longues années de captivité, le découragement est manifeste.

Pourtant la capitulation de l'Allemagne le 11 novembre suivant approche et Emmanuel Bouchacourt sera enfin rapatrié en décembre 1918.

La famille a, par chance, conservé d'autres traces de la vie d'Emmanuel au camp de Darmstadt : il y a d'abord plusieurs photographies autorisées par les autorités allemandes ; des photos de groupe où Bouchacourt pose avec des compagnons d'infortune et une où il est seul. Développées en format de carte, six ont pu être adressées aux parents, mais sans correspondance ! Ce qui nous donne une authentification des personnes dans tel camp à telle date.

Si Bouchacourt semblait affecté à Darmstadt pour toute la durée de la guerre, nous le découvrons, grâce aux photographies datées du 24 août 1915, détaché au camp de travail de Celle-Meyenburg, en Hanovre, pendant les trois mois de l'été 1915. Était-ce pour le camp de « représailles » qui fut évacué à cause d'intempéries à la fin de septembre 1915 ?

Après cette parenthèse, nous retrouvons le prisonnier à son *kommando* de travail forcé à Griesheim, à 7 kms à l'ouest de Darmstadt, dans ce camp illustré par les vues des baraques, d'une chambrée ou du déroulement d'un office en plein air. Et c'est de là que sont expédiées en signe de vie et de bonne santé les photos de nos détenus français successivement le 26 janvier 1916, les 4 et 9 août 1917 et le 6 mars 1918.


118
Griesheim b/Darmstadt
191









On a retrouvé encore une liasse de factures correspondant aux colis expédiés en Allemagne chaque semaine entre août 1915 et août 1916, par l'intermédiaire de la grande épicerie Félix Potin à Paris où résidaient alors M. et Mme Bouchacourt. Les Allemands permettaient tout à fait ces envois se réservant le droit d'ouvrir les paquets et de contrôler les contenus.

Ces documents confirment d'abord l'adresse des camps que nous connaissions, Celle une fois et Darmstadt les autres fois.

Mais surtout, ils déclinent la variété de produits alimentaires nourrissants qui partaient combler l'insuffisance des rations du camp où les prisonniers se disaient « affamés ». On voit que pour améliorer un si maigre ordinaire, la famille comme beaucoup d'autres n'hésitait pas à envoyer des plats cuisinés en conserve, et cela se faisait dans des conditionnements qui, pour les circonstances, avaient progressé comme dans ces pots en verre stérilisés et protégés par des boîtes métalliques.



CHOCOLATS FÉLIX POTIN

GARANTIS PUR CACAO & SUCRE

Nos 1.	Chocolat de Santé ..... le 1/2 kilo	1 20
2.	— — —	1 40
	CHOCOLATS SUPÉRIEURS	
Nos 3.	Chocolat Supérieur vanillé..... le 1/2 kilo	1 50
4.	— — surfin..... —	1 70
5.	— — — double vanille —	1 80
6.	— — superfin..... —	2 »
7.	— — — double vanille —	2 30
	CHOCOLAT-GOUTERS	
La boîte de 20 tablettes.....		1 60
— 40 —		1 70
	CHOCOLAT DE POCHE *(Spécial pour le voyage)*	
L'étui de 10 tablettes.....		» 45

CACAO FÉLIX POTIN

PUR ET SOLUBLE

La boîte fer-blanc de 125 grammes.....		1 »
— — 250 —		1 80
— — 500 —		3 50

D. 1

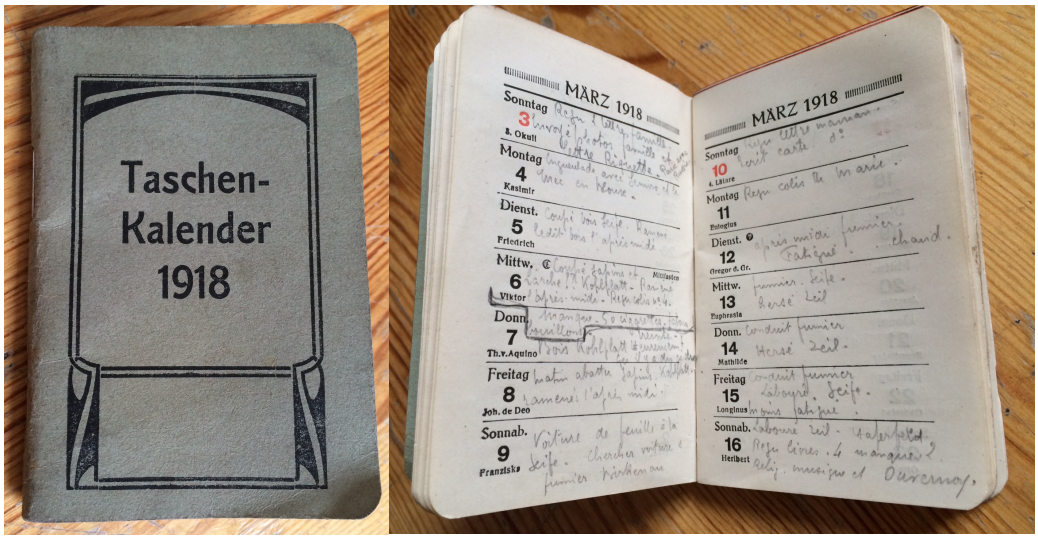


La maison Félix Potin simplifie le travail de la ménagère :
elle s'occupe d'envoyer régulièrement le colis tant attendu, avec la diversité nécessaire.

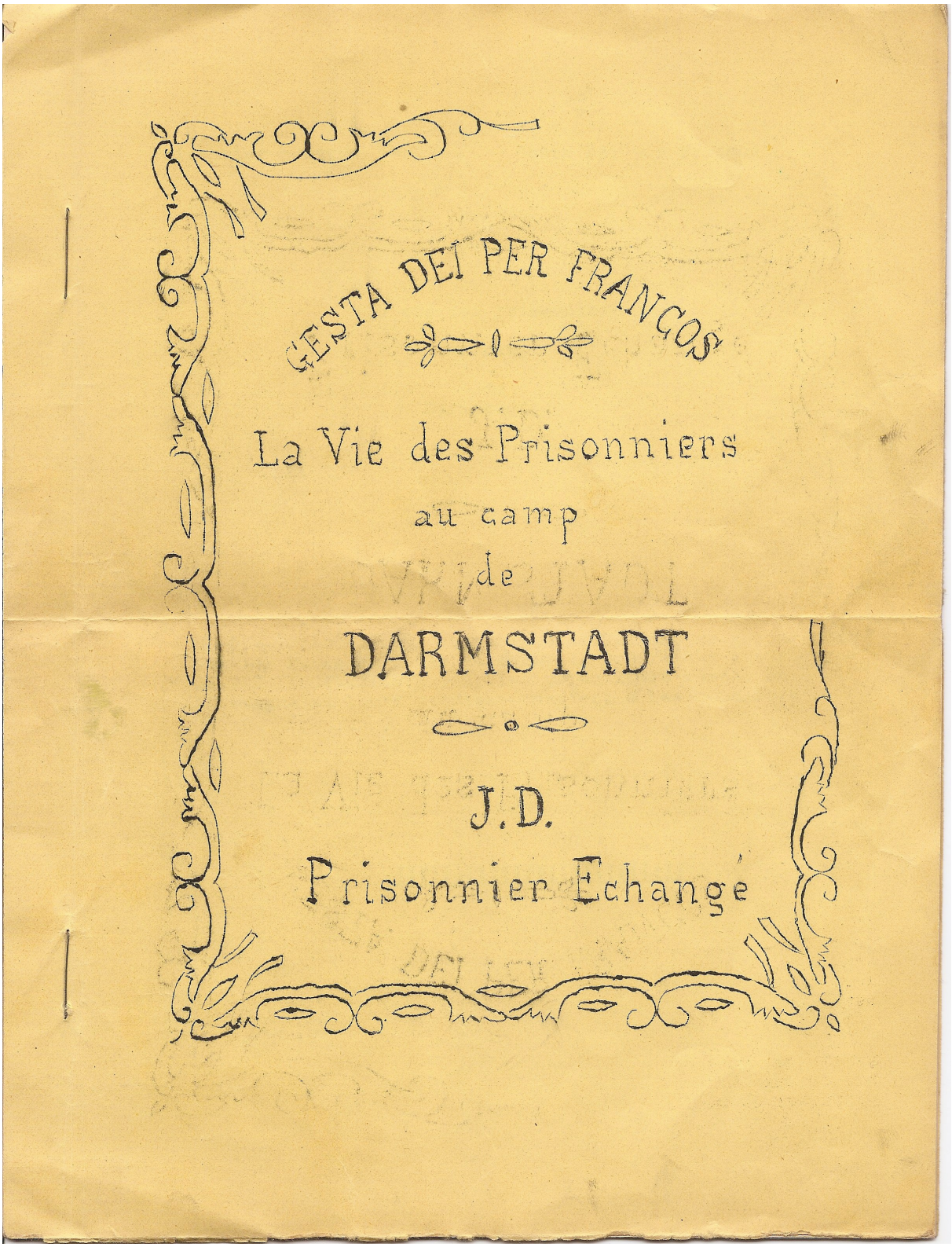
Enfin, nous reproduisons une précieuse petite brochure sur « *La vie des prisonniers au camp de Darmstadt* » rédigée par un stéphanois, J. D., « *prisonnier échangé* » (parce que grand blessé) en avril 1915. Il y décrit avec beaucoup de précision leur quotidien, rubrique par rubrique : après la présentation du camp, il évoque l'hygiène, le service médical, la nourriture, la discipline et le travail, et insiste sur le moral du prisonnier…

Ce témoin communiqua ce tableau aux parents qu'il avait promis de contacter. Il leur a fait connaître la dure réalité de son vécu dans les mêmes conditions que leur fils. Mais il apportait une relative note d'optimisme en concluant que même si « *à Darmstadt on souffre surtout de la faim et du manque de nouvelles* »… ce camp « *n'était pas le plus mauvais* » …

Cinquante ans plus tard, l'ancien prisonnier ne souhaitait guère faire partager les souvenirs de ces années là. Une fois furent évoqués la rudesse du travail forcé et le poids douloureux de l'enfermement. En revanche, la force des quelques amitiés qui avaient permis de tenir ne s'est jamais démentie.



Le petit agenda d'Emmanuel Bouchacourt pour 1918


GESTA DEI PER FRANCOS
La Vie des Prisonniers
au camp
de
DARMSTADT
J.D.
Prisonnier Echangé

J. D.
Prisonnier échangé

Gesta Dei per Francos

La vie des prisonniers

au camp

de
Darmstadt

N. B.- Prière à ceux qui liront ces lignes de garder pour eux les ruses en usage au camp. Il pourrait y avoir de GRAVES INCONVENIENTS pour les prisonniers restés en Allemagne si leurs gardiens venaient à les connaitre .

YYYYYYYYYYYYYYYYYYYYYYYYY

- 1 -

Emplacement et aspect du Camp

A une heure et quart de Darmstadt près de Grisheim se trouve le camp dans un terrain immense qui sert à la fois de champ d'aviation et de terrain de manoeuvre pour les troupes allemandes . A l'entrée près des hangars des taubes se trouve le bureau du Général commandant le Camp et celui de la censure (colis et lettres) . Le Lazarett attaché au Camp est à côté. Un kilomètre plus loinx à l'intérieur du terrain de manoeuvre on arrive au Kriegsgefangenenlager (camp de prisonniers de guerre .)

Pour y pénétrer on traverse quatre barrières,une en fils de fer barbelés,une en terre élevée par les prisonniers,une en planches et ronces artificielles une autre en grillage. Les baraques sont en planches à double parois;la toiture est également en planches recouverte de carton bitumé facilement perméable aux eaux de pluie. Le tout a été construit par les Prisonniers sous la direction d'ouvriers allemands. Une baraque a environ 80 Mètres de longueur sur 10 de large. Une porte à double battants se trouve à chaque extrémité. Deux baraques logent une Compagnie, 4 Cies forment un bataillon . Il y a au camp environ 10.000 Hommes dont un quart à peu près de civils également repartis dans chaque Cie . Les hommes ont toujours couchés avec les sous-officiers sauf depuis le mois de Février où le Général a fait construire dans chaque baraque deux petites chambres pour ces derniers; c'est un avantage réel au point de vue de la propreté.

Pendant la nuit l'électricité reste constamment allumée L'aérage et l'eclairage pendant le jour se font par de nombreuses fenêtres. A propos d'aérage on a placé au mois de Janvier,de petits ventilateurs,à raison de 4 par baraque, faisant communiquer l'intérieur avec l'extérieur. C'est du bluff bien allemand qui n'a pas dû surprendre la commission internationale qui est venue au camp.

Il y a 6 poêles par baraque et l'on a touché suffisamment de charbon pour ne pas souffrir du froid pendant l'hiver Le climat de cette region est du reste assez doux . La neige n'est jamais restée plus de huit jours . Il est également sain en raison de la grande perméabilité du sol .

=o=o=o=•=o=o=o=o=o=o=•=o=o=

H Y G I E N E

= = = = =

L'eau fut très rare au camp pendant Décembre et Janvier; on allait la chercher dans des seaux à côté du Lazarett même pour la cuisine. Beaucoup n'ont pu se laver même la figure et les mains pendant 4, 5 et même 6 jours. J'ai été forcé,moi-et beaucoup d'autres,de garder mon linge 3 semaines n'ayant pas d'eau pour le laver .

Les objets distribués par les allemands sont des brosses à laver,un peigne individuel,une serviette et du savon noir 2 cuillerées à bouche pour 15 jours,ce qui est tout à fait insuffisant.

De plus,le Français,c'est triste à dire mais c'est pourtant vrai,n'est pas propre et certains se négligent par trop. Les poux trouvent donc un terrain très favorable à leur développement et il n'y a rien d'étonnant que l'on ne puisse s'en préserver. On trouve bien à l'infirmerie un désinfectant mais il est liquide,ce qui le rend d'un usage difficile à l'intérieur des paillasses .

Un grand bâtiment en briques est en construction à l'intérieur du camp et doit,parait-il,permettre aux prisonniers de se doucher régulièrement,mais il est loin d'être terminé ; fonctionnera-t-il jamais ?

\- - - - - - - - - - -

SERVICE MEDICAL - INFIRMERIE

= = = = = = = = = = =

C'est un baraquement en planches divisé en quatre : les fiévreux,les blessés,une salle d'attente pour les malades qui vont à la visite,et une salle de visite . Le tout très bien chauffé en hiver. Le personnel infirmier est Français,sauf 3 allemands qui ne couchent pas au camp. Comme couchage,il y a des lits mais garnis seulement avec une paillasse et une couverture. On parle de mettre des draps. La visite était passée tous les matins,jusqu'en Février, par 2 docteurs allemands, depuis Février par un seul nouveau médecin faisant faire son travail par 2 internes des hôpitaux de Paris prisonniers: on est ainsi mieux soigné. Tout le monde a été vacciné contre la typhoïde et le choléra,mais cette mesure est entièrement préventive,aucun cas ne s'étant présenté jusque là. En cas de maladie contagieuse dans une baraque,celle-ci est consignée pendant le nombre de jours nécessaires pour constater que de nouveau cas ne se produisent plus ; cette mesure,quoique désagréable,est obligatoire,pour empêcher la contagion .

Pour les maladies graves il y a le Lazarett(hôpital) où les malades trouvent un lit avec des draps et des soins appropriés chacun à leur état: la plus grande propreté y règne. On n'y envoie que ceux dont la fièvre persiste à l'infirmerie ou les blessés dont l'état en s'aggravant demande une intervention . J'ai dit que l'état de certains blessés pouvait d'aggraver,car tous ceux qui sont au camp ne sont pas toujours complètement guéris. En résumé le Service Médical fonctionne bien,et si l'Infirmerie est assez rudimentaire,le Lazarett est assez bien installé au dire de ceux qui y sont allés.

La N O U R R I T U R E

= = = = = = = = =

On peut considérer 3 périodes dans la nourriture.

1°-Les débuts,c'est-à-dire jusqu'au premier Novembre environ.- Le matin au lever du jour,infusion d'orge grillée sans sucre;ce repas ne changera jamais. Le soir à 6 Heures également. A Midi soupe très claire où l'on trouve quelques cuillerées de légumes qui sont ou des fèverolles,ou des pommes de terre,ou des lentilles,ou des betteraves,ou du riz,avec un morceau de charcuterie,tous les jours lard ou jambon,rarement saucisses.

2°-Période du 1° Novembre au 1° Février.- La soupe de Midi s'épaissit,mais par contre on ne touche plus de porc que tous les deux jours,le Dimanche en plus;c'est-à-dire que les jours de viande sont : le Dimanche, Mardi, Jeudi et Samedi. (150 à 200 Grammes chaque fois) . L'infusion d'orge grillée du soir est remplacée par du potage genre Maggi ou Kub extrèmement clair (proportion: 1 cube pour 1 litre 1/2 d'eau) . Le Lundi,un peu de confiture(deux cuillerées à bouche), qui devait être chimique car nous n'avons jamais pu savoir de quel fruit elle était,et le Vendredi un petit fromage (50 Grammes),mais ce jour là le pôtage était remplacé par de l'infusion d'orge grillée: cette dernière avait un arrière goût de pruneaux dont je n'ai jamais su l'origine et qui rendait ce liquide encore plus détestable.

3°- 3° Période.- Le repas du matin reste le même . A Midi la soupe reste la même,sauf l'addition d'avoine non décortiquéedans presque toutes les oupes et il n'y a modification qu'en ce qui concerne la viande,qui est presque supprimée. On n'en touche que le Mercredi et le Dimanche (100 Grammes chaque fois) Par contre la soupe du soir devient presque comme celle de Midi,c'est-à-dire assez épaisse;on nous donnait même le soir, une fois par semaine,un mélange d'orge et de pommes de terre cuit à l'eau si épais que dix cuillerées étaient suffisantes mais rien ne se perdait,et pas plus qu'un autre jour il ne restait une cuillerée de cette ignoble mixture bonne tout au plus pour leurs innocentes victimes de ces derniers temps.

Les affamés, et ils sont nombreux au camp, remplissent leurs gamelles avec ce que les autres ne veulent pas. Je signale ce fait à propos de la soupe à cochons, comme nous l'appellions, car la recette des pauvres diables qui ont faim est plus fructueuse ce jour là, mais tous les jours, à tous les repas, il en est de même. La mendicité de prisonnier à prisonnier n'est pas interdite: elle est recommandée.

La quantité de soupe équivaut au volume variant des 3/4 aux 4/5 d'un litre .

La cuisine est faite par des Français sous la direction d'un cuisinier allemand. La distribution de la soupe est faite par un caporal Français, chef d'escouade: il y a un baquet par 50 Hommes et rien n'est plus triste que de voir une demi-heure avant chaque repas les affamés venir former la colonne par deux règlementaire devant l'endroit sacré ou dans un moment on va distribuer la soupe. Au premier bataillon seulement les sous-officiers sont servis à part et ont presque double ration . Les Adjudants seuls sont servis directement aux cuisines .

Le pain est le fameux pain K (et non K-K) qui tire son nom du mot allemand Kriegsbrotkartofel (= pain de guerre aux pommesde terre). C'est un mélange de farine de seigle, de pommes de terre et de son : l'aspect n'en est pas vilain, mais son goût est amer, ce qui empêche de goûter les aliments, surtout ceux qui viennent de FRANCE . On touche un pain de 3 livres 1/2 environ pour 3 jours, quantité tout à fait insuffisante à cause de la faible quantité de soupe; et il est fréquent de voir des prisonniers rester sans pain pendant un jour 1/2 ou deux, parce que disent-ils, leur estomac est au moins satisfait un jour sur trois. Pendant la première période, les moins affamés qui arrivaient à mettre une boule de côté la vendaient. C'était au plus offrant: des boules de pain se sont vendues jusqu'à Dix francs; je m'empresse d'ajouter que ce cours n'a pas tenu; qu'il est allé toujours en baissant et au mois de Février il était à 1 marck 20 (1 marck = 1,25) . Le fait de cette baisse s'explique par l'augmentation de la nourriture dans la suite et aussi par l'arrivée des colis de vivres que l'on a pu recevoir depuis les premiers jours de Décembre .

Les colis que nous recevions étaient des auxiliaires précieux. L'arrivée d'un colis dans une baraque est un évènement et l'heureux destinataire est immédiatement entouré d'une cinquantaine de ses camarades. On a mal au coeur alors de voir les yeux des malheureux civils des départements envahis briller de convoitise d'autant plus qu'ils savent n'avoir rien à attendre de leur famille, pas même des lettres. Chez les soldats la curiosité est tout autre: Y a-t-il des nouvelles dedans ? est la question traditionnelle, car quelques fois des journaux pliant négligemment un morceau de savon ou des boîtes de conserves ont échappé aux yeux de la censure . Il m'a été dit, mais je n'oserais l'affirmer, qu'un interprête français assistait à la censure des colis; en tous cas l'intéressé n'est jamais présent àc cette fouille en raison de l'éloignement des bureaux qui sont à 1 Kilomètre du Camp.

On reçoit facilement tous les colis et toutes les lettres les familles des prisonniers peuvent sans crainte en envoyer le plus souvent possible. Nous n'avons jamais remarqué entre nous qu'il y manquât quelque chose . J'en connais qui ont reçu plus de 10 Lettres à la fois; le fait ne doit évidemment pas se produire souvent . Un autre recevait des colis tous les 3 jours. Colis et lettres mettent environ 15 ou 20 Jours pour arriver au camp; tous les vivres sont autorisés,vins et alcools exceptés. Aux prisonniers demandant des vêtements il ne faut envoyer que des effets militaires règlementaires,les vêtements civils pouvant , au dire des allemands,permettre une évasion. Quant à la correspondance,une simple carte tous les deux jours et une lettre (deux pages environ) par semaine remplaçant une carte seront sûrement remises (écrire lisiblement .)

Quant au tabac on n'a pu en recevoir que depuis le Ier Février,date à laquelle on a eu enfin la permission de fumer .

Il est inutile d'envoyer de l'argent par mandat international car il est interdit à tout prisonnier quelqu'il soit d'avoir même un pfennig sur lui. Cette mesure n'est pas générale à tous les camps de prisonniers,mais à Darmstadt le Général a interdit la vente aux prisonniers du tabac et des vivres allemands: on ne peut donc rien acheter officiellement On le fait cependant par l'intermédiare des camarades qui vont travailler avec des ouvriers allemands civils. Ces derniers prennent evidemment un bénéficie sur ce qu'ils vendent (tabac et vivres) et les prisonniers,en raison des risques qu'ils ont à courir,vendent à des prix exhorbitants. C'était pour les allemands l'occasion de faire des fouilles: la dernière à ma Compagnie eut lieu au Mois de Janvier; au début elles furent un peu plus fréquentes,car à ce moment-là on fouillait pour trouver non seulement l'argent,mais aussi les vivres et le tabac. Les Français,qui ne sont jamais à court d'inventions,avaient fait des cachettes et comme on prévoyait toujours les fouilles une heure à l'avance,on ensevelissait tout ce que l'on avait dans lesdites cachettes.

Ces détrousseurs de grands chemins trouvaient rarement quelque chose et rien n'était plus cocasse que de voir,sitôt les sentinelles sorties de la baraque,tout le monde en train de fumer à l'abri des regards indiscrets. Pour moi qui suis fumeur,cette interdiction n'a eu aucun effet,et j'ai fumé autant avant la permission qu'après; presque tous nous étions dans ce cas . Beaucoup de sentinelles ont vendu du tabas,mais maintenant elles doivent être quelque peu gènées puisqu'on peut en recevoir de FRANCE : de plus même en Allemagne les produits allemands sont boycottés actuellement par les FRANCAIS .

Avec l'argent déposé à la Kommandatue on peut se faire acheter du linge,des musettes,des pipes,des rasoirs etc.... le tout évidemment se vend très cher. Cet argent a été rendu intégralement aux prisonniers rapatriés.

QQuant aux mandats envoyés par les familles ils arrivent mais la Kommandatur garde l'argent et généralement un reçu est délivré au destinataire. Il y a même des reçus qui ont été délivrés pour de l'argent trouvé caché dans les colis.

= =

La D I S C I P L I N E

=+=+=+=+=+=+=+=+=+=

Le Camp est commandé par un Général qui a ses bureaux à la Kommandatur. Sous ses ordres se trouvent des Officiers, commandants de bataillons. Il y a 5 bataillons: un bataillon se compose de 4 Compagnies, commandées chacune par un feldwebel (adjudant) et un gefreiter (caporal) : tout prisonnier doit le salut aux gradés allemands, qui pour la plupart parlent un peu le Français, néanmoins tous les bureaux de la Cie ont leur interprète qui est toujours un prisonnier. Chaque Cie est commandée en dessous par un adjudant français, ayant lui aussi, ses sous-officiers chefs de section, qui, à leur tour ont leurs caporaux, chefs d'escouade . Leur rôle est de faire les rassemblement tous les matins, rassemblement où à lieu l'appel de tous les hommes et où les allemands prennent les non blessés pour aller au travail. Ces travaux consistent actuellement à créer et à entretenir des routes, à ramasser les débris de taubes après des vols que nous souhaitons toujours malheureux et qui le sont en effet bien souvent, etc...

La durée du travail est d'environ huit heures suivant la saison. Là s'exerce à volonté la brutalité des sentinelles qui ne sont plus surveillées par leurs officiers; coups de botte et coups de crosse sont fréquents . Mais, je dois le dire, le Commandant du 1° bataillon, ayant surpris un jour une sentinelle sur le point de brutaliser un prisonnier, l'a vertement repris devant nous: nous étions tous contents de voir un allemand en humilier un autre devant des FRANCAIS .

Jour et nuit, veillent des sentinelles: il y en a deux par barque, une à chaque extrémité devant la porte; elles sont généralement brutales. Celles qui ont été blessées sur le front et que l'on prépose à la garde de prisonniers après leur convalescence, sont généralement correctes. Les journaux Français ont parlé d'un Officier allemand qui, au camp de Darmstadt, aurait blessé un prisonnier et la blessure aurait été mortelle. Le fait m'est malheureusement que trop exact; l'auteur n'était pas un officier , mais une sentinelle .

Voici les punitions infligées au camp à ceux qui contreviennent au règlement .
1°- Privation de soupe à Midi.
2°- Coucher dehors.
3°- Cellule avec comme régime du pain et de l'eau; une soupe chaude tous les 4 jours .

Je n'ai jamais vu infliger la 2ème de ces punitions, mais il se pourrait fort bien qu'on l'applique en été.

Une autre punition, mais en usage ailleurs, à Cassel en particulier, et cela je le ~~xxxx~~ sais de source certaine par d'autres prisonniers, cpnsiste à attacher un homme à un poteau pendant un certain temps. Le prisonnier qui me racontait cela m'a cité le cas d'un sous-officier FRANCAIS resté ainsi attaché trois longues heures, exposé au froid pendant un jour très rigoureux de cet hiver.

On ne peut circuler librement dans tous les bataillons car depuis le 1° Février des barrières sont établies et la porte de communication est gardée par 2 sentinelles: pour aller voir un ami il faut être muni d'une autorisation du commandant de bataillon, et encore ne dure-t-elle qu'un jour.

= = = = = = = = = = = = = = = = = = =

- La Journée d'un Prisonnier -

-- Son Moral ---

=+=+=+=+=+=+=+=+=

Au réveil, dont l'heure varie suivant la saison, mais qui est généralement au lever du jour, les entinelles rentrent dans les baraques et crient " Aufstehen"=(levez-vous). On plie sa paillasse, sa couverture, on balaye et l'on va au rassemblement. Après on boit l'ignoble Jus, et l'on attendx les lettres et les colis qui arrivent vers 11 heures; on se demande alors à quoi l'on pourra bien employer cette nouvelle journée et quels seront les nouveaux "canards" sur les opérations, car inutile de dire que les bruits les plus fantaisistes trouvent des gens pour y ajouter foi. C'est inévitable, inoccupés que nous sommes; et, volontiers stratégiste en chambre, nous tirons les conclusions les plus absurdes d'un communiqué français paru comme par hasard dans un journal allemand arrivé au camp en contrebande . C'est ainsi que nous arrivons à ces conclusions comme les suivantes .:

Avant le premier Janvier, Lille était à nous avec beaucoup de prisonniers; Metz était assiégé par les Japonais et sur le point de capituler, le Rhin du côté de Mulhouse avait été franchi par nos troupes ,etc.etc., Finalement on concluait à une fin prochaine de la guerre; ne serait-ce que pour des raison d'ordre économique et financier, ajoutait-on, elle ne pouvait aller au delà du mois de Juin . C'est là l'opinion générale dans les camps, Dieu veuille que ce soit vrai .

En tous cas tous les prisonniers sont unanimes à dire qu'ils aiment mieux rester en captivité plusieurs mois de plus et que la France soit victorieuse.

Le moral n'est pas aussi abattu qu'on se l'imagine, à

Darmstadt au moins; ce dont on souffre le plus c'est assurément de l'incertitude dans laquelle on se trouve sur la fin des hostilités.

J'ai dit que des journaux allemands pénétraient au camp; on parlait même de nous permettre certains abonnements mais je n'insiste pas sur la valeur des dépêches Wolf, nous savons en FRANCE ce qu'elles vallent et les prisonniers ne se laissent pas plus berner que nous . L'allemand seul a une confiance aveugle dans son journal : " C'est dans nos journaux,disent-ils; pourquoi,vous autres FRANCAIS,n'y croyez vous pas ?. Pourquoi nous ne le croyons pas,Messieurs les Boches,c'est parce que ,si vos reporters allaient sur le front,ils se rendraient compte,qu'il est impossible de faire en un seul jour 80.000 Prisonniers Russes somme ils l'annoncent" Le fait a été rapporté par le " Strasburger Post " ; en une semaine les Allemands avaient fait de 2 à 300.000 Prisonniers Russes et cela en rase campagne ?....

Les allemands distribuent dans les camps " Les Nouvelles Hebdomadaires " petit journal écrit en FRANCAIS mais à l'image des journaux allemands; pas plus que le reste il n'a d'effet sur notre moral qui reste excellent . Tous,là-bas,croient au succès final et gardent une foi inébranlable en JOFFRE le Silencieux. Nous ne croyons pas non plus qu'ils puissent esxercer sur nous des représailles,des mauvais traitements lorsqu'ils se verront battus . La note à payer sera déjà trop forte pour qu'ils cherchent à l'augmenter .

=+=

D'après ces quelques pages où je me suis attaché à l'exactitude la plus scrupuleuse des faits,il ne faut pas conclure que les prisonniers soient très bien ni très mal. A Constance où l'on a réuni les grands blessés avant l'échange il m'a été donné de causer avec des prisonniers venant de différents camps et j'ai pu constater que celui de Darmstadt n'était pas un des plus mauvais ; à Darmstadt on souffre surtout de la faim et du manque de nouvelles.

J'ai parlé plus haut de 3 périodes dans la nourriture il pourrait se faire qu'il y en ait une 4è,celle pendant laquelle tous les allemands,nos prisonniers avec,seront affamés. On pourra y remédier par l'envoi de colis . Les soldats prisonniers sont bien dignes d'intérêt,croyez-moi et s'ils souffrent moins que ceux du front,ils souffrent quand même. Faites leur parvenir des journaux et des vivres,des journaux dans des boites de conserves par exemple, lex destinataire ne sera pas puni,et l'on ne lui fera jamais supporter la responsabilité d'un journal caché dans un colis. Les colis leur aideront à vivre,et les journaux à suivre d'un peu plus près tout ce que fait le Généralissime JOFFRE pour la plus sainte et la plus grande FRANCE .-

Saint-ETIENNE le 15 Avril 1915



Dessin au crayon d'Emmanuel Bouchacourt prisonnier
Au verso : Emmanuel Bouchacourt prisonnier de guerre à Darmstadt 1915
Dessin de son camarade Lebout

Les prisonniers alsaciens-lorrains à Monistrol

Claude Garnier

La guerre contre la Prusse en 1870 entraîna la chute du Second Empire et la perte, pour la France, de l'Alsace et de la Lorraine. La population de ces deux provinces devait subir, jusqu'à sa libération en 1918, toutes sortes de contraintes et de vexations de la part de l'administration allemande. L'enseignement et l'usage de la langue française y furent interdits.

De ce fait, les Alsaciens et les Lorrains furent incorporés de force dans l'armée allemande en 1914 et durent se battre contre la France à l'Ouest et contre la Russie, alliée de la France, à l'Est.

Dès les premiers combats beaucoup se rendirent et furent faits prisonniers. En novembre 1914, une Commission Interministérielle fut chargée de visiter les camps de prisonniers allemands, afin *« d'identifier les Alsaciens-Lorrains qui s'y trouvaient, de les regrouper dans des "Dépôts" pour pouvoir leur procurer de meilleures conditions de vie, leur apprendre notre langue, leur permettre, pour ceux qui le désireraient, de s'engager dans l'Armée française, en France ou en Afrique, d'être mobilisés dans l'industrie de guerre. »*



L'arrivée des prisonniers de guerre Alsaciens-Lorrains
montant de la gare et passant devant le café Chanon (aujourd'hui « des Pêcheurs »).
[détail agrandi en couverture des *Chroniques*].



PHOTOGRAPHIE REPRÉSENTANT LES PRISONNIERS ALSACIENS-LORRAINS EN RÉSIDENCE À MONISTROL-SUR-LOIRE

ET CARTE POSTALE DE L'UN D'ENTRE EUX



Trois Dépôts furent successivement ouverts : Saint-Rambert-sur-Loire (Loire), Monistrol-sur-Loire (Haute-Loire) et Lourdes (Hautes-Pyrénées). Plus de 20000 Alsaciens-Lorrains y séjournèrent entre 1914 et 1918, dont près de 6000 en provenance de Russie via Arkhangelsk ou Odessa, transitant par le Havre, Brest ou Marseille.

Le Dépôt de Monistrol, créé le 3 Avril 1915, était commandé par le lieutenant Platier et dépendait de l'Intendance du 13ème Corps d'armée de Clermont-Ferrand.

Il fut installé dans les bâtiments de l'ancien couvent des Capucins, place Néron, qui étaient à l'abandon depuis le départ contraint du Petit Séminaire en 1906. Par la suite, la Municipalité mit à la disposition de l'autorité militaire le bâtiment du groupe scolaire en cours d'achèvement (actuelle école primaire publique). Ceci dans le but d'obtenir un accroissement des effectifs du Dépôt, la demande en main d'œuvre étant de plus en plus pressante, les classes de réservistes ayant été toutes mobilisées (janvier 1916).

L'accueil des Monistroliens, déjà traumatisés par le conflit, fut d'abord plus que réservé, la barrière de la langue, au moins au début, étant quasi insurmontable. Mais très vite, dès que les autorisations de travail furent accordées, les Alsaciens-Lorrains, dans leur grande majorité, surent se faire apprécier par leurs employeurs et se faire admettre par la population comme de « vrais Français » qu'ils étaient.

Une correspondance de Monsieur Édouard Néron, maire de Monistrol, avec le ministère de la Guerre, en avril 1916, traduit bien cette évolution :

> *« Les hommes, connus des paysans, appréciés d'ailleurs pour la qualité de leur travail, stimulés par une assez générale cordialité des relations, étaient détachés individuellement, couchaient dans les fermes ou, lorsque ça n'était pas possible, par groupe de 3 ou 4 dans les hameaux écartés. Par ailleurs, les défiances s'en trouvaient diminuées, les Alsaciens-Lorrains se trouvant plus libres et apprenant le français. »*

Parfois des relations cordiales se nouèrent pour perdurer bien au-delà des années de guerre, des idylles se nouèrent, des promesses s'échangèrent, mais qui ne purent se réaliser sur l'heure, la loi interdisant le mariage entre Français et « ennemi ».

Les effectifs du Dépôt oscillèrent entre 800 et 1 000 hommes, sans cesse renouvelés du fait des engagements dans l'armée et des affectations dans les usines de la Loire travaillant pour l'armement, cette activité étant classée prioritaire.

Le nombre des Alsaciens-Lorrains qui « passèrent » à Monistrol pendant ces années de guerre est certainement supérieur à 4000. En témoigne l'importante correspondance adressée à leurs familles, privilégiant les cartes postales en raison de la censure. Cartes postales aujourd'hui anciennes très recherchées par les collectionneurs, tant par les vues de Monistrol qu'elles représentent que par les cachets des autorités militaires françaises, suisses ou allemandes dont elles sont revêtues.

Le lieutenant Fonlupt-Esperaber qui avait succédé au lieutenant Platier dès l'automne 1915 organisa un véritable Service de Main d'Œuvre et créa, en accord avec la municipalité, un Syndicat agricole pour centraliser les demandes et fixer les conditions dans lesquelles seraient détachés les travailleurs Alsaciens-Lorrains volontaires :

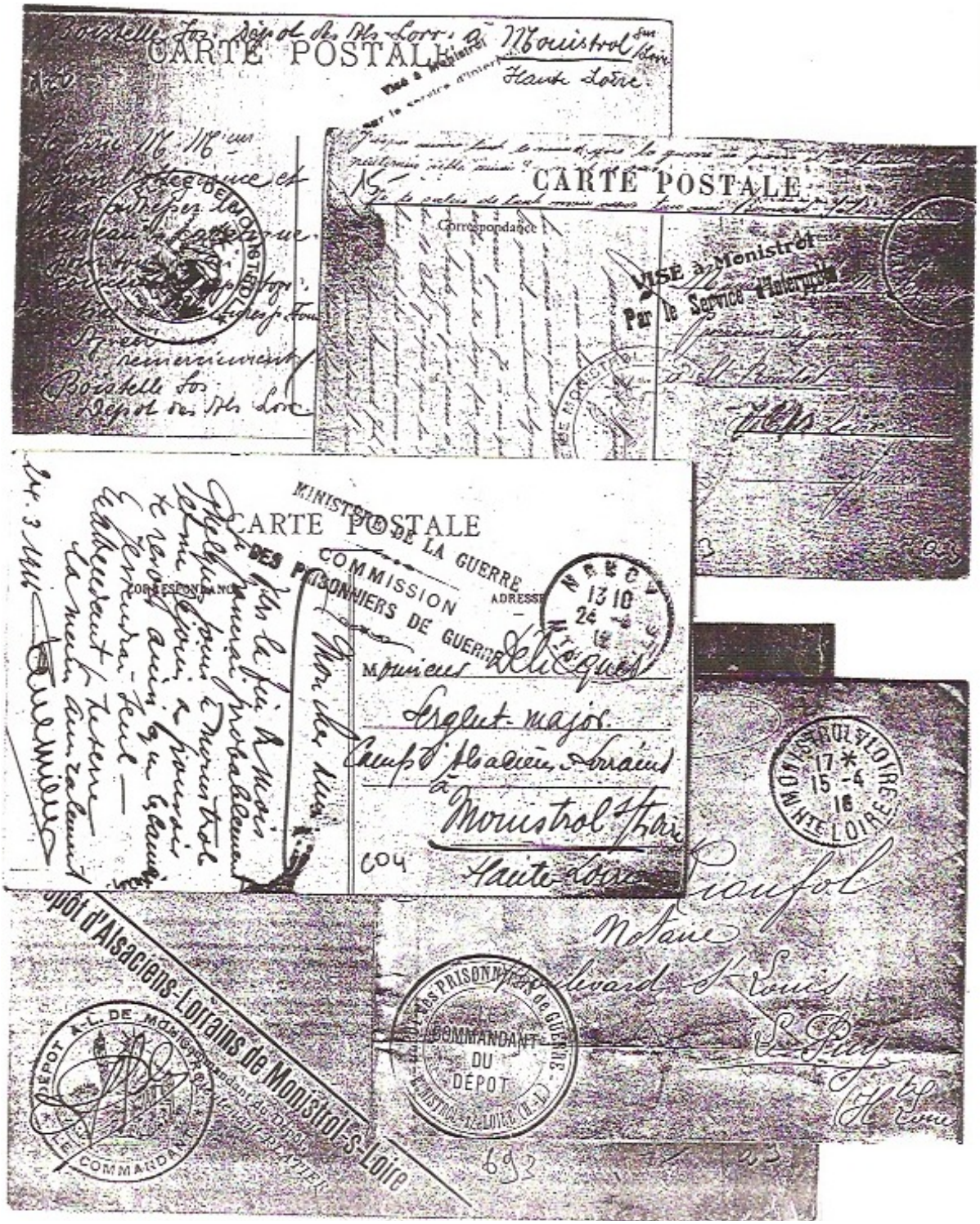
> *« Les Alsaciens-Lorrains sont mis à votre disposition par équipes pour effectuer **exclusivement** des travaux agricoles ; ils doivent être transportés, nourris, logés et indemnisés aux frais des employeurs et sous la garantie financière de la commune. L'indemnité journalière est fixée à 1,30 f. dont 0,40 f. comme argent de poche pour le travailleur. »*

Cette indemnité sera portée à 1,60 f. au 1er juillet 1917. À titre indicatif, le prix du pain était en août 1914 de 0,43 f. pour le pain blanc et 0,33 f. pour le pain de seigle ; le prix d'un litre de vin ordinaire étant de 0,30 f.

La répartition des travailleurs volontaires s'effectuait non seulement sur Monistrol et Pont-de-Lignon, mais également sur les communes des Villettes, Sainte-Sigolène, Saint-Maurice-de-Lignon, La Chapelle-d'Aurec et Beauzac.

On relève dans le registre des délibérations municipales, que le Dépôt de Monistrol a fourni 26 600 journées de travail en 1915, 31 900 en 1916.

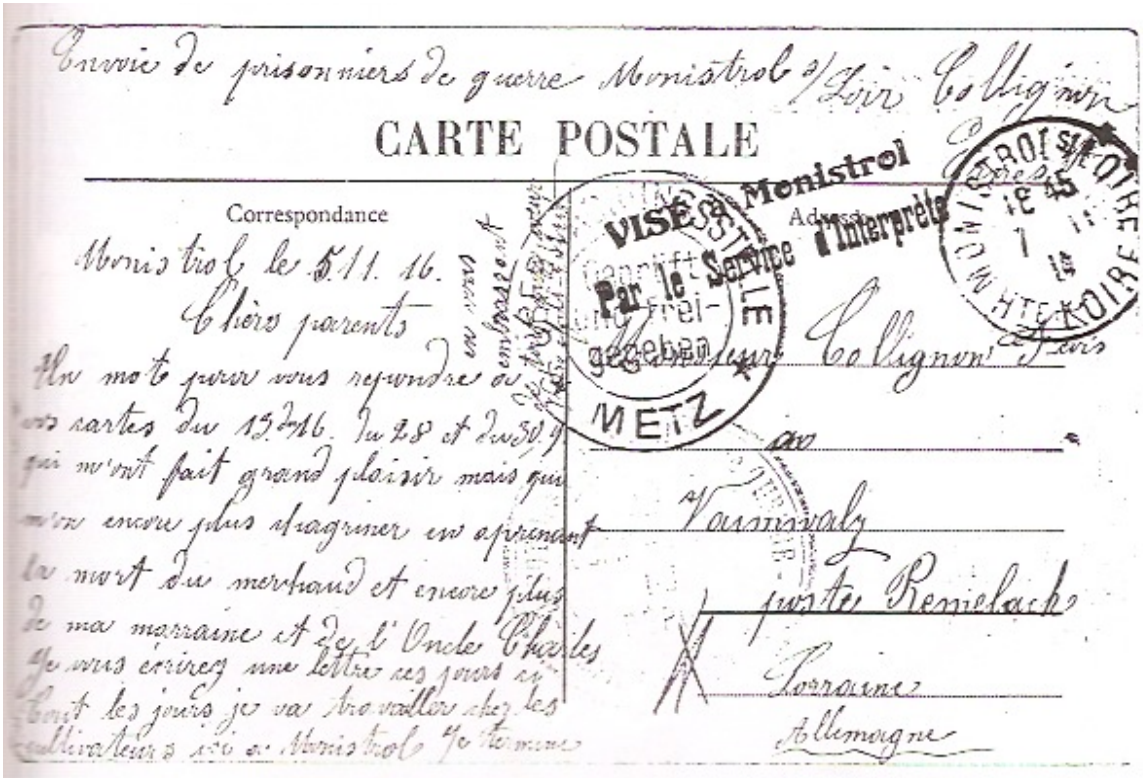
À noter que l'emploi des Alsaciens-Lorrains dans d'autres activités ne dépassa pas la dizaine dans la commune de Monistrol, l'autorité de tutelle s'y étant opposée formellement. Seules furent autorisés les remplacements dans des professions jugées indispensables, telles que boucher, boulanger, plombier, maréchal-ferrant, etc.


CARTE POSTALE
Visé à Monistrol
Haute Loire
CARTE POSTALE
Correspondance
VISÉ à Monistrol
Par le Service d'Interprète
CARTE POSTALE
MINISTÈRE DE LA GUERRE
COMMISSION DES PRISONNIERS DE GUERRE
CORRESPONDANCE
ADRESSE
Monsieur Délicques
Sergent-major
Camp d'Alsaciens-Lorrains
à Monistrol s/Loire
Haute-Loire
MONISTROL S/LOIRE
Pionfol
Notaire
Boulevard St Louis
Dépôt d'Alsaciens-Lorrains de Monistrol-s-Loire
DÉPOT A-L. DE MONISTROL
LE COMMANDANT
LE COMMANDANT DU DÉPOT

En juin 1918, les effectifs du Dépôt étaient réduits à 30 hommes, la plupart des Alsaciens-Lorrains ayant été appelés pour travailler dans les usines des régions stéphanoise et lyonnaise. Le 28 décembre de cette même année, l'adjudant Tardy commandant le Détachement de Monistrol, dépendant alors du Dépôt de Saint-Rambert, remettait une lettre de remerciements à la Municipalité *« pour l'excellent accueil réservé aux Alsaciens-Lorrains par la population, lesquels garderont un bon souvenir de leur séjour à Monistrol »*. En témoignage de reconnaissance, il remettait une somme de 300 f. destinée à la famille la plus méritante. Par décision du conseil municipal, ce furent six familles qui en bénéficièrent.

Le 10 mars 1919 eut lieu l'annonce de la fermeture définitive du Dépôt et son évacuation fut rendue effective dès le lendemain.

Les bâtiments ainsi libérés furent mis en vente par la municipalité, celle-ci estimant ne pas pouvoir supporter la charge qu'allait représenter leur remise en état « après le passage de la troupe ». Mais un arrêt du Conseil d'État s'y opposa. Une partie des locaux fut occupée par la Mairie et les services municipaux, le reste, y compris les dépendances, étant loué à des tiers. La paroisse qui y installa ses Œuvres en fut le principal bénéficiaire.

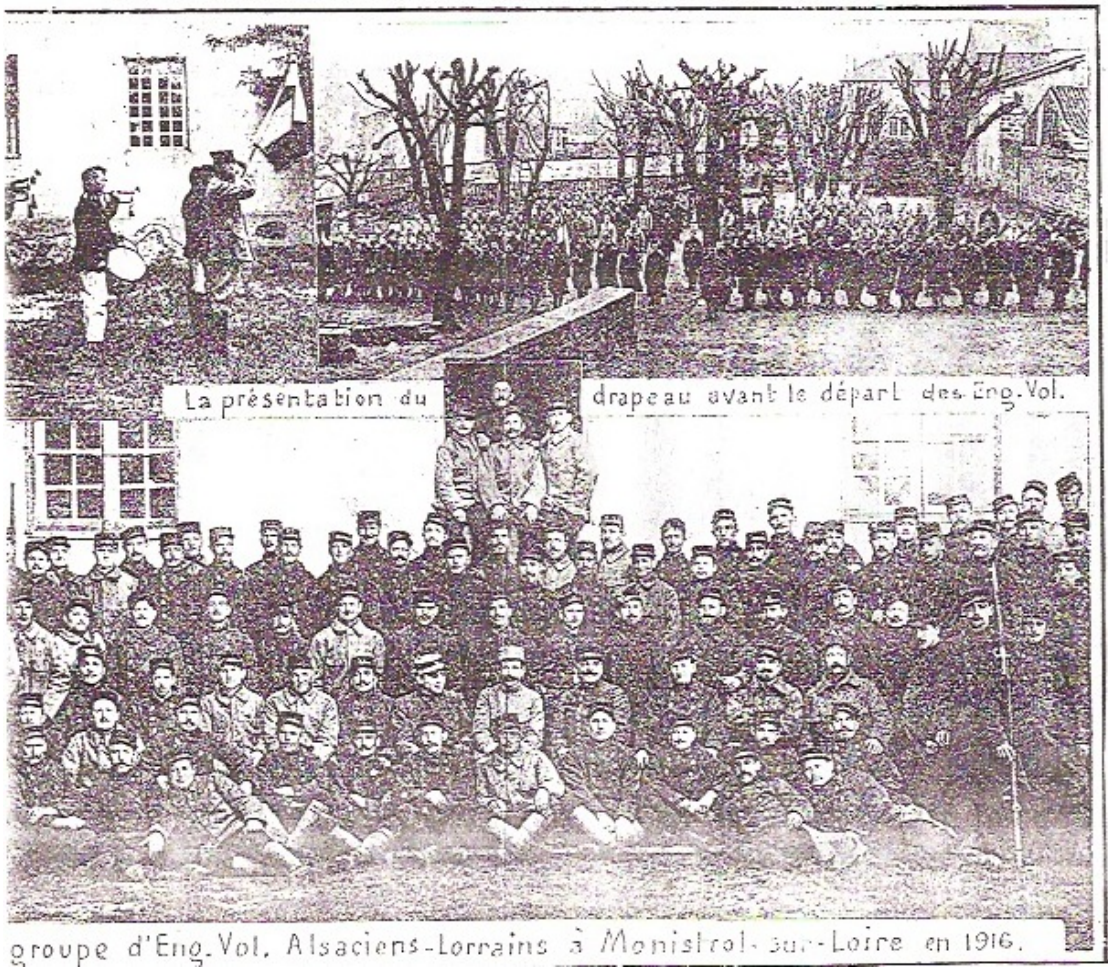


Seul souvenir tangible de cette époque et qu'on pouvait encore voir en 1930 : les caricatures et autres fresques développées sur les murs, parfois par de vrais artistes, mais qu'on ne pouvait admirer qu'à la dérobée, les portes des chambrées étant verrouillées à double tour. Tout ceci parce que, pendant quatre ans, de pauvres jeunes gens, privés de liberté, y avaient traduit leurs états d'âme, leurs désirs, ce qu'on appelle aujourd'hui leur fantasmes, et que nos yeux d'enfants de l'époque n'avaient pas encore le droit de connaître.

L'Histoire, pour les Alsaciens-Lorrains, allait se renouveler en 1940 : ils furent incorporés de force dans l'armée allemande et combattirent « *malgré eux* » sur tous les fronts.

Claude Garnier

LES ENGAGÉS VOLONTAIRES ALSACIENS-LORRAINS (1914-18) Pl. 108



groupe d'Eng. Vol. Alsaciens-Lorrains à Monistrol-sur-Loire en 1916.

Le caporal Royer :

une « gueule cassée »



On a pu dire que la première guerre mondiale fut la guerre des « gueules cassées ».

En effet, on évalue à environ 15.000 les blessés atteints à la face pendant ce conflit, soit 11 à 15% de l'ensemble des blessés.

Tous ces hommes ont eu le visage mutilé par les violentes explosions des projectiles d'artillerie de plus en plus sophistiqués : les éclats de toutes sortes d'obus, de grenades, les projections de balles-billes des *shrapnels* qui touchaient les adversaires à découvert ; parfois même des soldats ont été défigurés par l'effet effroyable des lance-flammes…

Mais n'oublions pas, dès le début de la guerre, les seuls tirs de fusil qui, à faible distance, prenaient les képis rouges pour cible! puis bientôt d'autres tirs visant sans merci les têtes qui dépassaient des tranchées… ou le feu d'une violente efficacité des mitraillettes.

Défigurés, ne pouvant pas appeler quand ils étaient touchés à la bouche, de nombreux blessés ont été laissés pour morts sur le champ de bataille. Dans les postes de secours, on se contentait de faire de légers pansements sur les plaies des survivants car il fallait conserver au maximum des tissus précieux pour la reconstruction qui suivrait. Il fallait encore rapatrier à l'arrière en urgence et dans les moins mauvaises conditions ces blessés en grande souffrance. Si l'évacuation était traumatisante pour eux, de son côté, le service de santé était mal préparé à prendre en charge un afflux de cas avec de telles lésions et d'une telle gravité. À la fin de 1914, trois centres hospitaliers, à Lyon, Bordeaux et à Paris le Val de Grâce et Lariboisière sont spécialisés dans le traitement des blessures faciales. Ils se multiplieront au cours des quatre années. Des techniques chirurgicales sont improvisées, d'opération en opération les tâtonnements sont couronnés de succès, des greffes sont tentées avec les moyens de l'époque et souvent réussies : la « chirurgie réparatrice maxillo-faciale » est en pointe avec des chirurgiens qui à leur façon se battent pour gagner une autre guerre, un défi humain, celui de rendre une nouvelle vie à ces combattants qui plus que d'autres ont souffert dans leur chair et dans leur âme.

Une association de solidarité et d'assistance a été créée en 1921 pour pallier les nombreuses difficultés d'accès aux soins et de réinsertion, l'*Union des Blessés de la face et de la tête,* et c'est son premier président, le colonel Yves Picot, qui a donné ce nom familier de « *Gueules cassées* » à ses protégés.

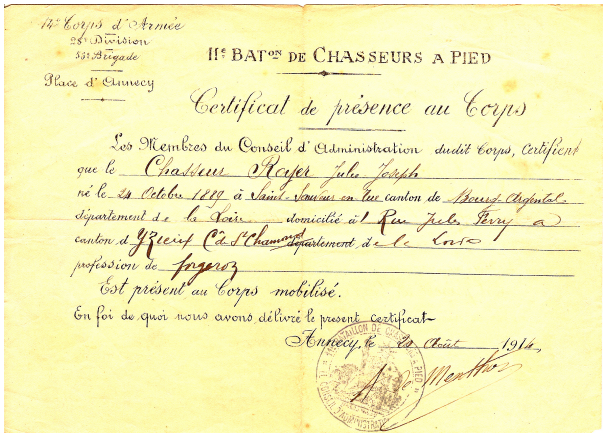
Jules Joseph ROYER est originaire de la Loire, né le 24 octobre 1889 à Saint-Sauveur-en-Rue, canton de Bourg-Argental, mais passe la deuxième moitié de sa vie en Haute-Loire, à Saint-Pal-de-Mons où il meurt en 1970.

En nous confiant de précieux documents, sa famille de La Chapelle d'Aurec nous permet de faire connaître un de ces destins fracassés par la Grande Guerre et de lui rendre hommage.

Selon la formule de son Livret matricule, Jules Joseph « sait lire et écrire » car il a obtenu le certificat d'études primaire.







14e Corps d'Armée
28e Division
53e Brigade
Place d'Annecy

IIe BATON DE CHASSEURS A PIED

Certificat de présence au Corps

Les Membres du Conseil d'Administration dudit Corps, certifient que le Chasseur Royer Jules Joseph né le 24 Octobre 1889 à Saint-Sauveur en Rue canton de Bourg-Argental département de la Loire domicilié à Rue Jules Ferry à canton de Yzieux Cne de St Chamond département de la Loire profession de forgeron

Est présent au Corps mobilisé.

En foi de quoi nous avons délivré le present certificat

Annecy, le 20 Août 1914



Il a commencé à travailler à 18 ans comme journalier à la Cie du P.L.M. (le *Paris-Lyon-Méditerranée)* ainsi qu'en témoigne son *Livret d'ouvrier* qui s'ouvre au 21 mars 1908. En septembre 1908, il est remblayeur aux Mines de Roche la Molière et Firminy. En mars 1909, il entre aux Forges et Aciéries du Chambon-Feugerolles. On le retrouve en septembre 1912, après l'interruption de son service militaire, comme frappeur fraiseur à la Cie des Forges et Aciéries de la Marine et d'Homecourt.

Nommé caporal en septembre 1911, il est versé dans la réserve le 1er octobre 1912.

Ce sera une courte pause pour Joseph Royer, pendant laquelle, ayant repris son métier de forgeron, il va fonder une famille. Mais trop vite la mobilisation d'août 1914 l'arrache à sa femme et à deux petits enfants.

La guerre, le chasseur à pied Royer la fera bientôt au 4ème régiment de tirailleurs algériens, troupes très exposées. Il parlera peu de ses campagnes à son petit-fils qui sait qu'il n'a pas été engagé à Verdun mais qu'en revanche il a connu des affrontements sauvages dans les combats de l'offensive du Chemin des Dames… Blessé deux fois, il repartait.

Celui qui réussit un stage d'entraînement pour être mitrailleur en mai 1915, et accomplit son devoir dans une guerre cauchemardesque, est à son tour atteint par un engin de mort presque à la fin du conflit, le 31 août 1918. Grièvement touché au bas du visage, il est ramassé miraculeusement par un infirmier qui le découvre dans un champ entouré de morts…

Les médecins constatent les mutilations et les troubles suivants : fracture ouverte des deux maxillaires par éclats d'obus, consolidation vicieuse, perte de la lèvre supérieure en partie, perte d'une partie de la cloison nasale 55%, défiguration 35+5%, perte de 27 dents, troubles digestifs, gêne respiratoire, cicatrice de l'avant-bras. Ce qui représente une invalidité à 95%.

Le blessé est évacué vers un hôpital parisien, mais d'abord dans un de ces centres récemment ouverts pour décongestionner les grands services, *L'Hôpital temporaire du collège Chaptal* où il est entré le 4 septembre. Il y est traité quelque temps avant d'être admis en chirurgie reconstructrice à l'*Hôpital militaire du Val de Grâce* dans le service de stomatologie et de prothèse maxillo-faciale.

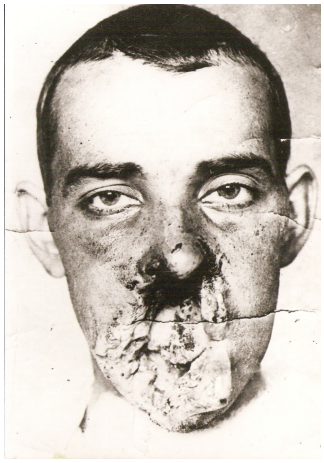
Commence alors un autre parcours du combattant entre les mains des chirurgiens pourtant exercés et attentionnés. Mais leurs programmes de soins ont demandé beaucoup de courage et de patience au malheureux blessé. Ces chirurgiens sont stomatologistes, dentistes et prothésistes. Joseph Royer a subi plusieurs opérations, une greffe et des traitements sous-cutanés pour combler les pertes de substances osseuses. Il a connu les douleurs des séances d'appareillage pour aider à retrouver de l'élasticité musculaire, ou encore les souffrances pour supporter des prothèses d'abord provisoires puis définitives qui devaient remplacer les 27 dents perdues et permettre de mastiquer.

D'ailleurs un livret d'appareillage nous a conservé les traces de remplacement d'appareils dentaires pendant plusieurs années.

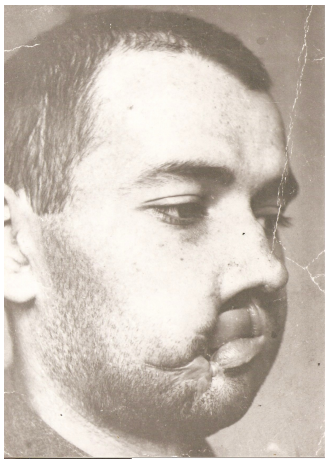
Et nous pouvons imaginer que bien d'autres séquelles physiques ou psychologiques ont été tues.

Cinq photographies émouvantes nous montrent l'évolution de la reconstruction mais laissent deviner le long calvaire qui aboutit à un résultat assez prodigieux.



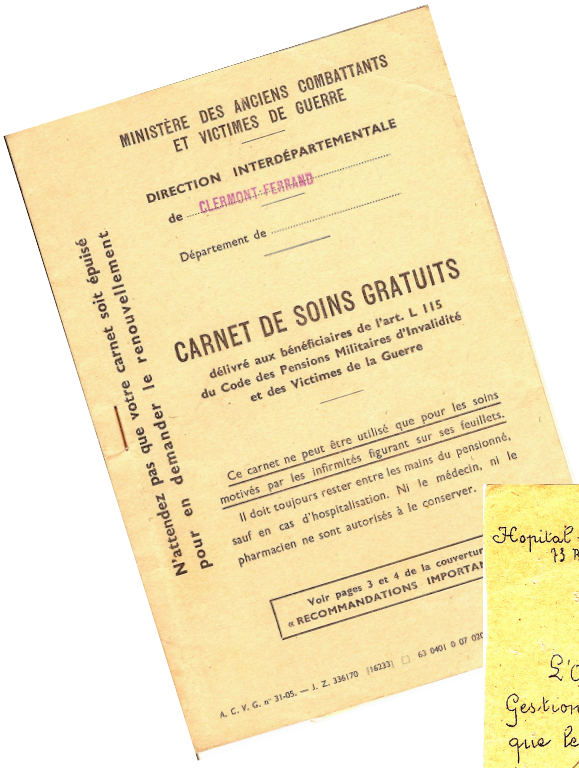












MINISTÈRE DES ANCIENS COMBATTANTS
ET VICTIMES DE GUERRE

DIRECTION INTERDÉPARTEMENTALE
de CLERMONT-FERRAND

Département de

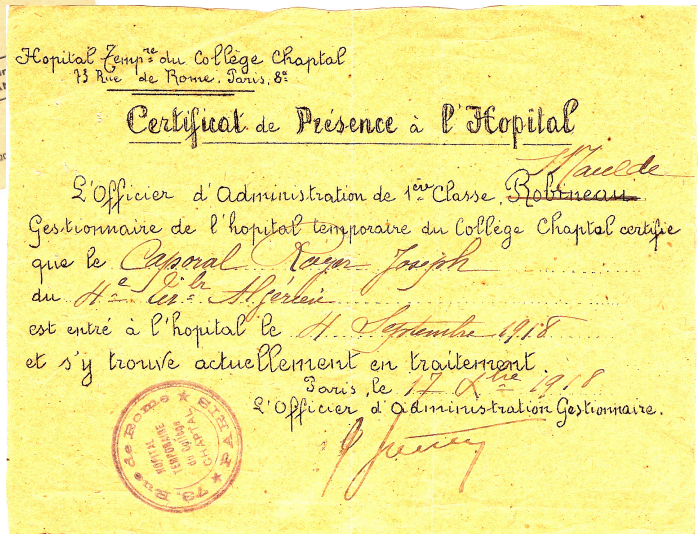
CARNET DE SOINS GRATUITS
délivré aux bénéficiaires de l'art. L 115
du Code des Pensions Militaires d'Invalidité
et des Victimes de la Guerre

Ce carnet ne peut être utilisé que pour les soins motivés par les infirmités figurant sur ses feuillets. Il doit toujours rester entre les mains du pensionné, sauf en cas d'hospitalisation. Ni le médecin, ni le pharmacien ne sont autorisés à le conserver.

Voir pages 3 et 4 de la couvertur
« RECOMMANDATIONS IMPORTAN

N'attendez pas que votre carnet soit épuisé pour en demander le renouvellement

A. C. V. G. n° 31-05. — J. Z. 336170 (16233) 63 0401 0 07 020



Hopital Temp^re du Collège Chaptal
73 Rue de Rome. Paris. 8e

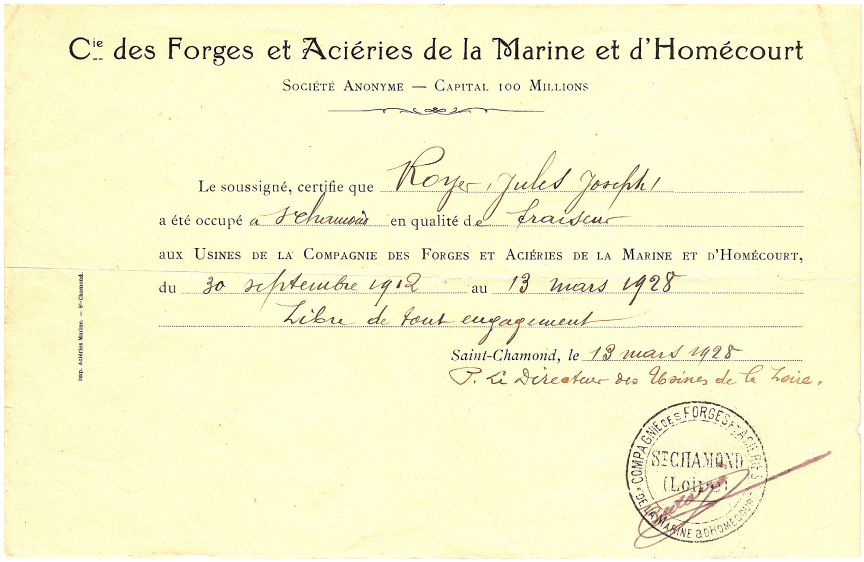
Certificat de Présence à l'Hopital

L'Officier d'Administration de 1ère Classe, ~~Robineau~~ Maulde
Gestionnaire de l'hopital temporaire du Collège Chaptal certifie
que le Caporal Royer Joseph
du 4e Ter^le Algérien
est entré à l'hopital le 4 Septembre 1918
et s'y trouve actuellement en traitement.
Paris, le 17 Xbre 1918
L'Officier d'Administration Gestionnaire.

73, Rue de Rome PARIS HOPITAL TEMPORAIRE du Collège CHAPTAL

Vint le temps de la réinsertion professionnelle.

Joseph Royer dépend toujours de la Cie des Forges et Aciéries de la Marine et d'Homécourt jusqu'au 13 mars 1928. Justement au début de 1928, en tant que grand blessé de guerre pensionné, il se porte candidat à un de ces « emplois réservés » attribués par le Ministère des pensions, et il est nommé à l'emploi de facteur rural. C'est d'abord à Martigny-le-Comte, un peu loin, en Saône et Loire.



Cie des Forges et Aciéries de la Marine et d'Homécourt

Société Anonyme — Capital 100 Millions

Le soussigné, certifie que Royer, Jules Joseph,

a été occupé à St Chamond en qualité de traiseur

aux Usines de la Compagnie des Forges et Aciéries de la Marine et d'Homécourt,

du 30 septembre 1912 au 13 mars 1928

Libre de tout engagement

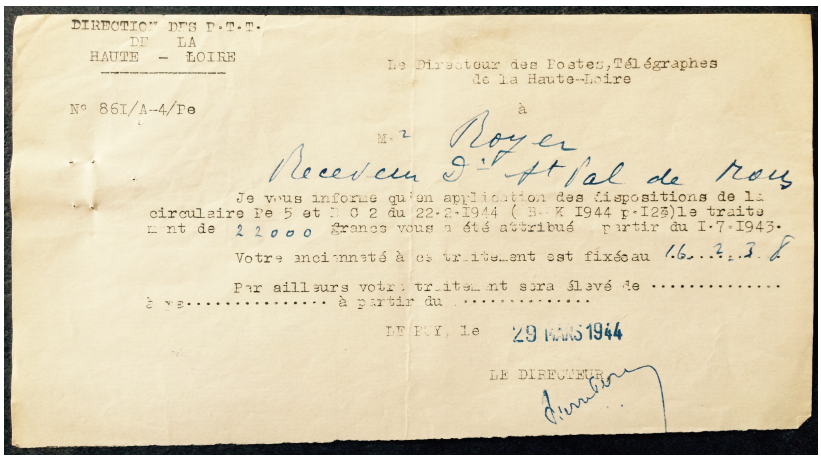
Saint-Chamond, le 13 mars 1928

P. Le Directeur des Usines de la Loire.

Imp. Aciéries Marine. — St-Chamond.

COMPAGNIE DES FORGES ET ACIÉRIES DE LA MARINE & D'HOMÉCOURT — ST CHAMOND (Loire)

Mais Joseph Royer démontre une fois de plus son caractère, son courage et son ambition en se présentant au concours de facteur-receveur. Il est admis *1er sur la liste des postulants admissibles pour le département de la Haute-Loire* et nommé dès octobre 1929 à Saint-Romain-Lachalm. Enfin, le 6 octobre 1930, il obtient sa mutation pour le même poste à St-Pal-de-Mons. Il y poursuivra sa carrière jusqu'à la retraite et y terminera une longue vie exemplaire, à l'âge de 80 ans, en 1970.



DIRECTION DES P.T.T.
DE LA
HAUTE - LOIRE

N° 861/A-4/Pe

Le Directeur des Postes, Télégraphes
de la Haute-Loire

à

M. Royer

Receveur Dt St Pal de Mons

Je vous informe qu'en application des dispositions de la circulaire Pe 5 et B C 2 du 22-2-1944 (B. K 1944 p. 123) le traitement de 22000 francs vous a été attribué à partir du 1-7-1943.

Votre ancienneté à ce traitement est fixée au 16.2.38

Par ailleurs votre traitement sera élevé de ..... à ..... à partir du .....

LE PUY, le 29 MARS 1944

LE DIRECTEUR

Aux anciens élèves morts pour la France

Une intéressante liste des anciens élèves de l'´École des Frères du Château morts durant la Grande Guerre a été retrouvée dans le grenier de la tour Barbe, lors des travaux de réfection de sa toiture. Elle est inscrite en caractères finement calligraphiés sur deux cartons épais, de 110 cm de hauteur sur 50 cm de largeur, en fort mauvais état.

Cette liste comporte 192 noms : 149 d'élèves monistroliens (45 de la ville, 104 du reste de la commune) et 43 d'élèves originaires des communes voisines, notamment Les Villettes et Saint-Pal-de-Mons.

Elle intéresse donc l'histoire locale, et c'est pourquoi nous avons jugé bon de vous la livrer, retranscrite telle quelle, avec son orthographe souvent fantaisiste des lieux de disparition, et des lacunes, volontaires (oublis du scribe) ou non (mots illisibles ou effacés).

Autant qu'un classique monument aux morts, cette litanie de noms de garçons fauchés dans la force de l'âge donne une idée de l'ampleur du désastre [1].

En 1916, pour le village de la Borie, sont cités Jean et Pierre Fournel : il s'agit du caporal Jean-François dont nous avons publié plus haut le carnet de guerre, et de son frère, disparu comme lui dans l'enfer de Verdun.

[1] Les décès se répartissent de la manière suivante dans le temps, pour les 135 dates mentionnées :

1914	**26**
1915	**33**
1916	**28**
1917	**19**
1918	**21**
1919	6 (suites de guerre)
1920	2 (id.)



LA LISTE DES ANCIENS ÉLÈVES DE L'ÉCOLE DES FRÈRES DU CHÂTEAU "MORTS POUR LA FRANCE" INSCRITE SUR DEUX CARTONS EN TRÈS MAUVAIS ÉTAT CONSERVÉS PAR LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE MONISTROL-SUR-LOIRE

1914 **1918**

AUX ANCIENS ELEVES MORTS POUR LA FRANCE

SIGNVM FIDEI

(En en-tête de chacun des deux tableaux)

Monistrol-sur-Loire

… [illisible]	Guillaume	Verdun	1916
…	André	…pfen (Alsace)	1915
CHALAVON	Christophe-Noël	Merblh	1914
CHALAVON	Joseph	Villers-Cotterets	1914
CHAMBOUVET	Louis	Avoucourt (Meuse)	1916
CHOMIS	Joannès	Avoucourt (Meuse)	1916
DANCETTE	Jean-Auguste	Vermandonvillers	1916
DÉLÉAGE	Jean-Casimir	La Chapelle	1916
DÉLÉAGE	Henri-Pétrus	Lingekof	1915
DELMAS	Firmin, professeur		
DESCELLIERE	Jean-Baptiste	dans ses foyers	1918
DESPINASSE	Barthélemy	Somme Bionne	1915
FOURGON	Auguste Jh	Parny	1917
GAGNAIRE	Baptiste	Compiègne	1914
GARDEY	Pétrus	Fayel	1918
GAUCHER	Joannès	Ambulance (Marne)	1918
GIBAND	Jean-Marie		
GIRE	Jean-Joseph	Hôp. n° 7	1919
GOJO	Auguste	Glaignes (Oise)	1919
GOJO	Jean-Marie	dans ses foyers	1919
GOJO	Michel		
GRAS	Joannès	Hilsenferst	1915
GUILLAUMOND	Claudius		1918
HÉRITIER	Charles (Sergent)	Agny	1915
JACQUEMARD	Adrien	Hôp. Militaire	1914
LAURENSON	Jean-Baptiste	Vause…l	1915
MARCON	Toussaint	Verdun	1916
MARTIN	Jean-Claude	Chaupenoux	1914
MONTMÉAT	Adrien	Hôp. Le Puy	1915
MONTÉRYMARD	Jean		
MOUNIER	Claudius	Snippes	1914
MOUNIER	Lucien	Hôp. Sens	1919
MOURIER	Ferdinand	Rouvroy-s/Meuse	1917
MOURIER	Marcellin	Dromille	1918
PERRIN	Gabriel		
SABATIER	Joannès (Caporal)	Fontenay	1914
SABY	Ferdinand		
SATRE	Claude	Ste Barbe (Voges)	1914
SAUMET	Jacques	dans ses foyers	1917
SAUMET	Jean	Coupemons	1914
SECRÉTAN	Joseph-Noël	Perthes-les-Hurles	1915
VALENTIN	Joseph	Verdun	1916
VIAL	Pierre	Carmoy (Oise)	1915
MONTÉRYMARD	Jean-Marie (Caporal)	Halleville	
GOJO	Michel	Trévize (Italie)	1917

Le Monteil

CUSSINEL	Barthélemy (Mal des Logis)		1916
DARLES	Jean-Marie	N.-D. de Lorette	1915
FANGET	Jean	Noulette	1915
FAURE	Claudius	Bussang	1915
FAURE	Jean	Hôp. Rodez	1916
FAURE	Jean-Marius	Sailly	1916
FAURE	Mathieu	dans ses foyers	1919
JACQUEMARD	Claudius	Saint-Rémy	1914
GEYSSAND	Pierre		
LARDON	Jean-Marie	Vienne-la-Ville	1915
MOURIER	Jean	Hôp. Beauvais	1918
PEYRARD	Mathieu	Francs-Fossés	1918
PRORIOL	Michel	Reims	1916
SANON	Jean	Sarrebourg	1914
TEYSSIER	Guillaume	Neuville-St-Wast	1915
VERDIER	Adrien	Tahure	1915

Antonianes

FAURE	Antoine	Chaligny (Aisne)	1918
FAURE	Jean-Marcellin	Hôp. Rodez	1916

Beaux

HYVERT	Adrien	Soyemont (Meuse)	1914
DURIEUX	Pierre	Villers-Cotterets	1918

La Borie

FOURNEL	Jean	Bellenay (Meuse)	1916
FOURNEL	Pierre	Thiomond (Meuse)	1916

Chenenches

BRUN	Jean-Pierre	dans ses foyers	1916

Le Cordu

BENOIT	Joannès	Kemmef (Belgique)	1918
BENOIT	Jean-Baptiste	Somme	1918
ROUCHOUSE	François	dans ses foyers	1915

Cheucle

SABOT	Jean-Baptiste	Bucy-le-Long	1918
SABOT	François	Auglemont (Voges)	1914

Chazelles

HILAIRE	Jean-Marie	Chemin des Dames	1917
LAMBERT	Jean-Marie	Baulne-Chivy	1917
RABEYRIN	Antonin	Tracy-le-Val (Oise)	1916

Champeau

GRANGER	Joseph	Allemagne	1918

Côte de Billard

CHALAVON	Claudius	Chapelotte	1915
MOURIER	François	St-Pierre-Aigle (Aisne)	1915

Croix-St-Martin

TOURON	Albert		
VASSAL	Pierre	Anvelas (Belgique)	1914

Croix-de-Lurol

SALICHON	Emmanuel	Esnes (Meuse)	1916

Croix-St-Romain

VALOUR	Jean-Marie		

Foletier

SOMMET	Jacques (Adjudant)	St-Rémy-Blanzy	1918
DUPLAIN	Jean	Bozantie (Silicie)	1920

Grangevallat

BRUYÈRE	Claudius	Souain (Marne)	1915
RABEYRIN	Jean-Marie	(Glain-Walsh)	1914
ROYET	Claudius	Gnegis (Aisne)	1917
VÉROT	André	Alsace	1915
VÉROT	Auguste (Caporal)	Guebwiller	1914
VÉROT	Auguste		
VÉROT	Marcellin	Hôp. Compiègne	1915

Gournier

GARNIER	Joannès	Macheville (Meuse)	1915
LARGERON	André	Barrenkoff (Alsace)	1915

Le Mas

RAVEL	Joseph	St-Pierre	1916

Tranchard

HIVERT	Régis	Héricourt	
SAUMET	Jean-Marie		

[DEUXIÈME TABLEAU]

Moulinet

BRUN	Claudius	Neuville-St-Waast	1916

Maisonneuve

FAURE	Jean-Louis	Barrenkoff	1915

Nant

LAMBERT	Jean-Marie	Baulne-de-Chivry	1917
POINAS	Jn-Baptiste	Chavatle (Somme)	1914
POINAS	Jean-Marie	Delle (Voges)	1914

Nantet

MOGIER	Pierre	Flirey	1915

Ollières

VASSAL	Claudius	Beauséjour	1917

Paulin

BÉAL	Michel	Rancourt	1916
BERNARD	Pétrus	Godat (Marne)	1917
CHOMARAT	Mathieu	Tavannes (Meuse)	1916
CHEUCLE	Gabriel		
CHEUCLE	Mathieu		
GIRAUD	Jean		
MARCONNET	Charles	Velayne (St-Amance)	1914
VACHER	Antoine		

Prailes

OLLIER	Claudius	Bois-des-Corbeaux	1916
OLLIER	Claudius	Vingre	1915
MOUNIER	Jean-Marie		
OLLIER	Mathieu	Bozantie (Silicie)	1920

Le Pinet

BADEL	Jean	Eix (Meuse)	1916
MOUNIER	Jacques	Doncière	1914
PETIT	Jean-Pierre	Chenois (Verdun)	1916

Le Pêcher

CHALAVON	Jean-Marie	St-Rémy (Voges)	1914

Pouzols

COLOMBET	Jean		
FROMAGE	Pierre	St-Hilaire-le-Grand	
GERPHAGNON	Gabriel		

Pont-de-Lignon

JANISSET	Jean	Beausséjour	1917
REBOUL	Antoine	Chapelle-Comericy	1917
ROMEYER	Jn-Benoît	Ferme Roblie	1918
VARENNE	Jean	Tahure (Marne)	1915

Le Regard

MARCONNET	Baptiste	Seddul-Bahr (Dardanelles)	
MARCONNET	Gabriel	Wathveillers	1915
MARCONNET	Clément	Uskub (Serbie)	1918
MOUNIER	Adrien	Albrescheviller	1914
MOUNIER	Vitalis	Chavigny (Aisne)	1918
TAVAUD	Jean-Marie	Villers-Bretonneux	1915

Rivoire-Haute

FAURE	Antoine	Ferme-Chaligny	1918
GUILLAUMOND	Jules	Côte 664 (Haut-Rhin)	1915
PEYRARD	Joannès	Côte 287 (Meuse)	1916

Ruisseau-St-Marcellin

GEYSSANT	François	Décédé dans ses foyers	1919
GEYSSANT	Joannès	Warscheil (Lorraine)	1914

Veyrines

GERPHAGNON	Claudius	Côte 304 (Verdun)	1917
GRANGER	Jean-Marie	Bouchavesnes	1916
DECROIX	Jean (de Tourton)	Doncières (Voges)	1914

Vachères

DURIEU	Antonin	St-Mihiel	1917
DURIEU	Régis	Monthauvins (Meuse)	1917
DURIEU	Charles	Histion (Ht-Rhin)	1915
DURIEU	Jean	Villers-Daucourt	1918
DURIEU	Pierre	Cappelieudz	1918

Verne

GRANGER	Pierre	Craonne	1917
MOURIER	Adrien	Albreschevillers	1914
SABOT	Jean-Marie	Tahure	1915

Les Villettes

DURIEU	Charles		1915
DURIEU	Antonin	Paroches	1917
DURIEU	Claudius	décédé ds ses foyers	
DURIEU	Pierre	Bayeul	1918
DURIEU	Jean-Marie		
DURIEU	Régis		
DURIEU	Pierre	décédé ds ses foyers	
BONNEVILLE	Hippolyte		
BARDEL	Benoît	Chemin des Dames	1917
BÉNÉTON	Jean		
BRUN	Jean	Frise (Somme)	1916
LAURENSON	Clément	Maurepas (Somme)	1916
GIRINON	Eugène	Fayet (Aisne)	1917
SABY	Alfred	St-Hilaire (Marne)	1917

Sainte-Sigolène

BRUYÈRE	Pierre	Loire (Belgique)	
COLOMBET	Antoine	Chavigny (Aisne)	1914
COLLARD	Jean-Marie	Souchez (Pas-de-Calais)	
HILAIRE	Jean-Marie	Verdun	
MOUNIER	Jean	Constantinople	

Beauzac

PRORIOL	Alphonse
PRORIOL	Jean
PONTVIANNE	Vitalis
BERGER	Antoine
ERRARD	Louis-Benoît

La Chapelle-d'Aurec

SAUMET	Jean-Marie
VACHER	Claudius

St-Maurice-de-Lignon

REY	Jean-Marie

St-Pal-de-Mons

BARRALON	Eugène
BRUN	Jn-Baptiste
CARROT	Antonin-Pétrus
CONVERS	Jean-Marie
CORNUT	Jacques-Auguste
DEPEYRE	Jacques
FAURE	Antoine
GIRINON	Jn-Baptiste
HILAIRE	Antonin
MAISONNIAL	Raymond
MAISONNIAL	Claudius
MOGIER	Emmanuel
NEYRON	Auguste
VALUY	Henri de Firminy
VARENNE	Jn-Baptiste de Firminy
BERNARD	Claudius St-Maurice-en Gourgois

UNE TOUCHANTE CÉRÉMONIE À MONISTROL-SUR-LOIRE

Article du *Mémorial de la Loire et de la Haute-Loire*
du Dimanche 8 Novembre 1914 (70e Année — N° 312)


MÉMORIAL DE LA LOIRE
ET DE LA HAUTE-LOIRE
LA GUERRE
LA BATAILLE

Dimanche 1er novembre a eu lieu, après les vêpres, une belle et touchante cérémonie : celle de la bénédiction d'un monument élevé, au cimetière, sur une concession cédée gratuitement par le Conseil municipal aux soldats de Monistrol morts pour la défense de la Patrie pendant la guerre actuelle.

Après la bénédiction, M. l'archiprêtre Sabatier, curé de Monistrol, prononça, en termes saisissants, une allocution pleine de foi, de patriotisme et de réconfort qui arracha des larmes à tous les assistants. Il y avait là toute la population de notre ville, clergé, municipalité, et toutes les sociétés avec leurs étendards, avec plusieurs couronnes à déposer sur le monument.

Après que *M.* le curé eut terminé, M. Edouard Néron, maire, ancien député, lui succéda et, d'une voix émue, prononça le discours suivant que nous sommes heureux de reproduire :

Monsieur le Curé,
Chers habitants de Monistrol,

En cette fête de la Toussaint, à la veille de la Commémoration des Morts, chaque famille se fait un pieux devoir d'apporter sur la tombe où repose [sic] ses chers disparus un souvenir et une prière.

A cette heure, il en est parmi vous à qui cette satisfaction ne peut être donnée ; ce sont ceux et celles dont les fils sont morts glorieusement sur le champ de bataille, et à qui la suprême consolation de dormir dans la terre natale leur dernier sommeil n'a pas été accordée.

Le Conseil municipal, s'associant de la façon la plus complète à votre chagrin, a tenu à ce que, au moins, un emplacement d'honneur fût réservé au cimetière à l'édification d'un monument, qui perpétuera avec les noms de vos fils tombés au service de la France, le souvenir de leur héroïsme, et au pied duquel vous pourrez venir prier et pleurer !

C'est de cette pensée que procède cette cérémonie ; c'est cette concession, consacrée à la mémoire de vos enfants, que M. le Curé de Monistrol a bien voulu accepter de bénir en cette fête de la Toussaint qui est par excellence celle du Souvenir, et qui, en ces heures d'angoisse, paraît particulièrement bien choisie pour adresser un hommage solennel à ceux qui sont tombés glorieusement pour la défense de la frontière.

Au nom du Conseil municipal, je remercie sincèrement M. l'archiprêtre Sabatier, le cher et vénéré curé de Monistrol, de l'empressement avec lequel il a bien voulu répondre à notre appel en acceptant de présider cette si touchante cérémonie. Les paroles éloquentes et émues qu'il vient de faire entendre, nous ont tous profondément remués. A lui qui avait vu naître, qui avait baptisé, instruit dans leur religion, admis à la première communion, guidé, encouragé dans la vie les jeunes hommes — à lui, dis-je, revenait le soin de bénir dès aujourd'hui le monument provisoire, auquel succédera après la guerre, le monument définitif consacré à leurs chères mémoires. Qu'il daigne agréer, par ma voix, l'expression de gratitude de la population de Monistrol tout entière.

Mes remerciements vont à tous ceux qui, répondant à l'invitation de la Municipalité, se trouvent ici à cette heure : aux Dames de la Croix-Rouge, aux sapeurs-pompiers non mobilisés, aux Vétérans de 18/0-71, à la Société des Anciens Coloniaux, aux membres de la Société de Secours mutuels, aux membres de l'Union des Travailleurs, aux membres de la Fraternelle du Monteil, aux membres du Patronage catholique, aux jeunes gens de Monistrol, aux maîtres et aux maîtresses des Ecoles libres et à leurs élèves, à la foule en larmes accourue en ces lieux.

Et maintenant, c'est avec une émotion profonde que je me tourne vers vous, parents de ces victimes tombées pour la plus noble des causes, afin de vous offrir l'hommage de notre ardente sympathie et de nos vifs regrets. Si votre douleur est immense à la pensée de ne plus revoir à votre foyer, de ne plus serrer dans vos bras ces êtres chéris, qui étaient toute votre vie, sachez bien que cette douleur ne saurait laisser ici personne indifférent. Vous l'avez vu à chacun des offices célébrés pour le repos de l'âme de vos fils, l'antique église de Monistrol n'était-elle pas trop petite pour contenir une foule éplorée ? Et aujourd'hui, n'est-ce pas la cité tout entière qui se presse en larmes au Champ du repos pour honorer leur mémoire, pour leur apporter son large tribut de pleurs et de regrets, réalisant ainsi d'une manière splendide le vœu du poète :

« Ceux qui pieusement sont morts pour la Patrie
« Ont droit qu'à leur cercueil la foule vienne et prie.
« Toute gloire près d'eux passe et tombe éphémère,
« Et, comme le ferait une mère,
« La voix d'un peuple entier les porte en leur tombeau

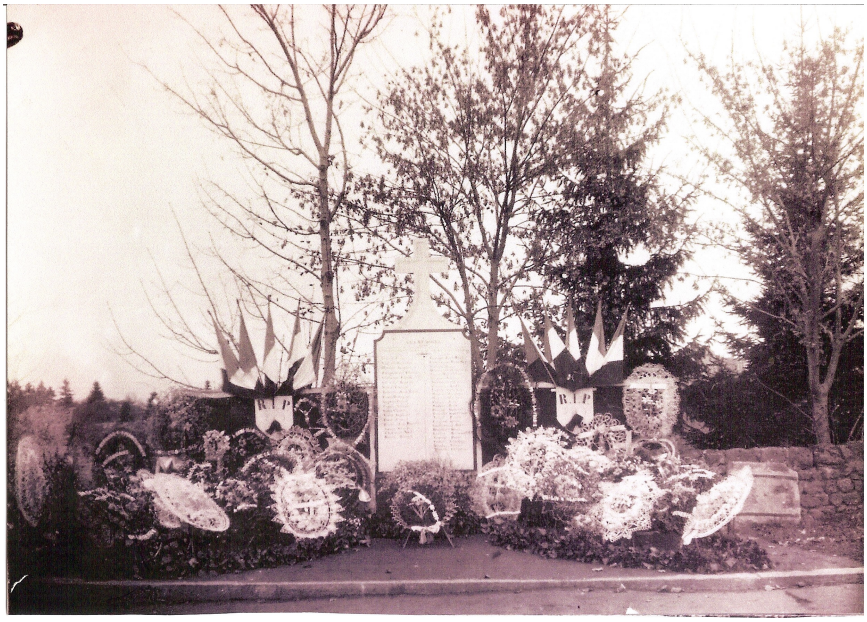
Et c'est avec un indicible respect que je m'incline devant vos noms, chers soldats, qui avez fait si généreusement le sacrifice d'une vie encore à son aurore et à qui tout souriait ; à l'appel de la France vous avez tout quitté : père, mère, frères, sœurs, femme, enfants, fiancée, non pas sans regret, certes, mais sans hésitation, surtout sans murmure, pour épargner ce vaste pays de la souillure du joug des barbares.

Et pouvait-on qualifier d'un autre nom ceux qui, dans ces pays envahis, ne se contentant pas de rançonner les habitants, n'ont pas craint de mutiler des femmes et des enfants, de fusiller de paisibles citoyens, des prêtres, des magistrats municipaux, de s'attaquer, dans leur rage destructrice, aux foyers de la pure Science comme à Louvain, aux temples fameux comme à Reims, en détruisant cette admirable cathédrale, sanctuaire antique de notre race, prestigieux et incomparable joyau de l'art français au moyen âge !

A la ruée de ces hordes sauvages, vous avez opposé d'une manière intrépide la barrière de vos poitrines frémissantes ; à la Patrie menacée par l'ennemi séculaire vous avez fait, avec une abnégation sublime, le don de vous-mêmes. Ce sacrifice — inspiré de l'exemple de vos devanciers, et admirable modèle pour les jeunes générations — ce sacrifice, dis-je, la France saura vous en être reconnaissante puisqu'il aura contribué à assurer, en même temps que sa libération définitive, le triomphe du Droit et de la Justice éternels, dont elle est dans le monde l'inlassable champion.

Et en songeant à ces consolantes perspectives, comment pourrais-je ne pas évoquer cette heure le souvenir de vos compagnons d'armes, de nos chers blessés, qui supportent avec une admirable énergie leurs rudes souffrances, de nos chers combattants qui, depuis de longs jours, sans une minute de découragement, bravant allègrement le froid, les privations, les dangers de toutes sortes, accomplissent tout leur devoir avec une si magnifique vaillance ? Je confonds les uns et les autres dans un même sentiment d'admiration et de reconnaissance !

Chers enfants, si vos restes mortels ne sont pas inhumés dans ce cimetière qui donne asile à vos aïeux, du moins, reposez-vous en terre française, face à l'ennemi. Vos âmes ont déjà reçu du Divin Maître l'intégrale récompense qu'il réserve à ceux qui, comme vous l'ont fidèlement aimé et servi. Vos noms ne seront pas seulement inscrits en lettres d'or au frontispice de ce monument ; ils demeureront éternellement gravés dans nos cœurs, à l'égal de ceux des meilleurs serviteurs de la Patrie !



LE « PREMIER » MONUMENT AUX MORTS, INAUGURÉ LE 1ER NOVEMBRE 1914

Une exposition consacrée à Monistrol et la Grande Guerre a été organisée en novembre 2014 à la Médiathèque de Monistrol-sur-Loire ; elle a ensuite été présentée, en décembre, à la Médiathèque de Beauzac, puis, en janvier 2015, à la Capitelle, de nouveau à Monistrol.

La *Société d'histoire* a cru bon de réutiliser cette belle réalisation « tournante » pour en faire son exposition d'été annuelle au Château des Évêques de Monistrol, en étroite collaboration avec l'*Association des Amis du Château*.

Ce numéro des *Chroniques monistroliennes*, qui reprend maints éléments de l'exposition, en constitue en quelque sorte le catalogue…

Madeleine Moret et Christian Lauranson-Rosaz